

Soliloques

1

Une patrie, c'est comme l'air que nous respirons ; on s'aperçoit qu'elle existe quand elle vient à nous manquer.

2

Si la pauvreté n'existait pas, les socialistes l'inventeraient rien que pour se donner des raisons de croire qu'ils sont utiles à quelque chose.

3

Depuis que j'entends parler des droits de l'homme, je me demande si le mot « devoir » a encore un sens et s'il fait toujours partie du vocabulaire de la langue française. À moins que les droits ne soient réservés qu'à une élite de brillants parasites mondains, tandis que les devoirs le seraient à ceux qui travaillent, produisent, payent, ne disent mot... mais n'en pensent pas moins !

4

Les droits de l'homme ? D'accord. Qui est l'homme ?

5

D'Édouard Herriot, radsoc bon teint de la Troisième :
« Le socialisme consiste à être l'ami de tous les peuples, excepté du sien ». Si c'est lui qui le dit !...

6

Il aura fallu 1500 ans de courage, de foi inébranlable, d'amour, de persévérance, de sacrifices souvent héroïques à tout un peuple pour bâtir notre beau pays de France ; il n'aura fallu que quelques décennies de cet affreux social-libéralisme républicain moderniste et progressiste, véritable école de lâcheté intellectuelle et morale, de mépris à l'égard du peuple français, de son histoire, de sa civilisation, de son génie, pour décréter sa mort d'un trait de plume.

7

Pauvreté n'est pas vice ; mais le vice, s'il n'est pas pauvreté, n'enrichit que les malhonnêtes.

8

Est pauvre, celui qui aime s'entendre dire qu'il l'est.

9

Le pauvre est le plus souvent malheureux parce qu'il passe plus de temps à envier le riche qu'à travailler pour s'arracher à sa pauvreté.

10

Beaucoup de gens sont pauvres en connaissant l'aisance matérielle. Ils le sont en esprit.

11

La pauvreté n'est pas une excuse chez les imbéciles ; elle est au mieux une circonstance atténuante, au pire, une sanction.

12

Le libéralisme est, dit-on, l'application du principe « laisser faire, laisser passer ». Laisser faire n'importe quoi, n'importe comment ; laisser passer n'importe qui dans n'importe quelle condition. À ce compte, ce n'est plus du libéralisme, c'est franchement du laisser-aller.

13

Libéralisme : laisser faire, laisser passer, ne respectons rien : ni les lois, ni les règles, ni les principes, ni la nature, ni la morale, ni les peuples, ni les pays, ni les nations ; pas de frontières, pas de barrières, pas de limites, pas de gêne ; tout s'achète, tout se vend, même les consciences, même le Bon Dieu. Un seul mot d'ordre, un impératif absolu : faire de l'argent ; fric d'abord, fric toujours, dollar avant tout. Balayez, écrasez tout ce qui résiste, tout ce qui s'oppose, tout ce qui est réticence, tout ce qui fait obstacle. Nous sommes les meilleurs parce que les plus forts, les plus forts parce que les plus riches. Il y a longtemps que les banquiers et multinationales américains ont tout compris ; ceux qui les imitent aussi.

14

Autre principe cher aux adeptes du libéralisme et partagé par les socialistes : la libre circulation des hommes et des marchandises. Le type même de slogan de nature à faire le bonheur des mafias de gros calibre et autres trafiquants de toutes espèces.

15

Libéralisme et socialisme sont l'avers et le revers de la même médaille matérialiste. Le genre de décoration dont on ne revendique pas l'honneur.

16

Est libéral celui pour qui la liberté se prouve fondamentalement en faisant et disant n'importe quoi, dès lors que cela justifie de faire de l'argent. Le libéralisme ou l'anti-civilisation.

17

Le libéralisme, c'est l'argent livré à lui-même, sans frein, sans règles, sans garde-fous, quelles qu'en soient les conséquences au plan moral et humain. Soumis à un tel régime, un moteur à explosion explose, la société civile aussi.

18

Aux États-Unis, pays de la liberté par excellence, vous êtes libres d'agir selon votre bon plaisir, à condition d'entretenir une escouade de bons avocats à vos côtés et d'avoir un portefeuille bien garni pour régler leurs honoraires. C'est à la richesse des cabinets d'avocats et à leur nombre qu'on reconnaît un pays libéral. On comprend mieux pourquoi cette corporation n'a pas intérêt à ce que les mortels connaissent ici-bas une existence sereine dans une société apaisée. C'est gai, *l'American way of life* !...

19

Les trois mamelles du socialisme en marche sont : la fuite devant le réel au nom de la liberté, le refus des responsabilités au nom de l'égalité, le reniement de soi au nom de la fraternité. Tout cela fait une belle devise, mais ne suffit pas à faire un homme ni un peuple, encore moins une nation.

20

La liberté, c'est comme un paquet cadeau : tout d'abord l'emballage attire l'œil, le ravit, l'emplit de désir ; quand on ouvre le paquet, on est souvent déçu : ce n'est pas ce qu'on attendait... Ce n'est jamais ce qu'on attendait !

21

Les socialistes ont un sens incomparable du politique : ils n'apportent pas de solutions aux problèmes, ils créent des problèmes sans solution. Le fin du fin étant de rendre responsables les autres des problèmes dont on est soi-même la cause. Mieux, pour s'attirer les bonnes grâces des électeurs, ils ont une tactique inégalable : ils apportent de fausses solutions à de vrais problèmes et créent de faux problèmes là où il n'y en a pas, là où tout va bien ; à seule fin de montrer à leurs électeurs qu'ils se sacrifient pour eux et qu'ils ont réponse à tout, même aux questions que personne ne pose. Ainsi les électeurs ont-ils le sentiment rassurant qu'on s'intéresse à leur sort et que tout est fait pour que rien ne manque à leur bonheur. Éperdus de reconnaissance, ils ne peuvent qu'être subjugués par le zèle constant dont font preuve leurs élus, et se féliciter de les voir pareillement tout dévoués à la cause du bien public. Après cela, comment voulez-vous que les braves gens ne votent pas socialiste ?

22

Tout est permis en politique, sauf d'être naïf.

23

Nous vivons dans une société de loisirs, de plaisirs, de désirs. C'est très ludique, très festif, très jouissif, mais un peu court pour satisfaire aux interrogations métaphysiques de l'existence.

24

Toute liberté est, dit-on, un pouvoir. C'est pourquoi il y a tant de pouvoirs dont on voudrait bien se libérer. À commencer par le fort pouvoir de nuisance des irresponsables qui nous gouvernent et celui des irresponsables qui les élisent.

25

La liberté est un contenant, pas un contenu. Sur le contenant, tout le monde est d'accord ; sur le contenu, personne ne l'est.

26

Quand on a acquis la liberté, tout reste à faire.

27

La liberté ne prouve rien, même pas qu'on est libre.

28

Il n'est point de liberté sans responsabilité, point de responsabilité sans morale ni sanction. L'homme libre est un homme nécessairement responsable. C'est aussi un être moral assujéti à l'exigence du devoir comme expression de la responsabilité. La liberté est sa condition première d'être responsable, la vertu (au sens ancien) sa condition deuxième ; elle l'élève spirituellement, le grandit moralement, lui confère sa dignité d'être humain. Il est une autre liberté, hélas !, la liberté de l'être irresponsable ou liberté d'irresponsabilité, une liberté dégradante qui l'avilit, le rabaisse et pour finir le sanctionne dans sa propre déchéance.

29

Tout le malheur de nos sociétés modernes vient de ce que les politiciens ont substitué la loi à la conscience morale. La conscience engage la responsabilité de l'individu, la loi le dégage de ses responsabilités et les fait supporter à la collectivité. Quand on est irresponsable, on se retranche derrière la loi ; et quand il n'y a plus que la loi, il n'y a plus de liberté de conscience, ni de penser, ni de s'exprimer. La conscience morale prévient ; la loi condamne.

30

Je ne sais plus quel auteur rappelait que le mot « liberté » appartient au langage des esclaves. Tout un symbole ! Le véritable homme libre ne pose pas l'équation de son existence en termes de liberté, mais en raison de sa capacité à assumer librement ses responsabilités, et d'en supporter seul ou avec d'autres les

conséquences, sans compromettre autrui, mieux : en aidant à le valoriser. C'est cela la véritable liberté, si elle a un sens.

31

En république, la liberté pour les gens de gauche consiste à empêcher de s'exprimer ceux qui ne pensent pas comme eux, appliquant à la lettre le fameux précepte de Saint-Just : « *Pas de liberté pour les ennemis de la liberté.* » Autrement dit : pas de liberté pour ceux qui ne pensent pas ce que je pense moi, St-Just.

Pour les gens dits de « droite », la liberté consiste à ne jamais prendre position ni à s'engager dans une sens qui pourrait être contraire à leurs intérêts ou les obliger à mener des combats exigeant un courage politique dont ils sont dépourvus.

La liberté pour le schizophrène est d'être seul au monde avec lui-même. L'expérience totale.

Comme quoi la liberté n'est rien. Ce qu'on en fait est tout.

32

Le même Saint-Just, « l'archange de la Révolution », jeune gloire révolutionnaire et figure emblématique des adeptes de la gauche radicale jacobine, disait : « *Ceux qui font les révolutions à moitié ne font que se creuser un tombeau.* » C'est sans doute en vertu de ce pieux principe que ceux qui ont achevé les révolutions n'ont pas creusé leur tombeau, en effet, mais celui de millions d'innocents. C'est sans doute aussi pourquoi ses amis par la pensée ont raccourci ce jeune homme plein d'à-propos, et que, le raccourcissant, du même tranchant ils ont abrégé sa vie déjà bien courte en l'expédiant prestement dans l'Au-delà.

33

Chaque fois qu'un patron crée un emploi, il fait cent fois plus de social qu'un sombre crétin syndiqué qui se contente de défiler derrière une pancarte et de beugler des slogans débiles pour réclamer du travail, des sous, des avantages, toute la panoplie des « droits acquis » et des « droits sociaux » dont je vous fais grâce. Cela me fait penser à ces agitateurs professionnels, spécialistes de la revendication, qui réclament du travail

ou revendiquent le droit au travail... pour les autres pas pour eux ; pas fous, les bras-cassés de service ; eux ils sont dispensés de travail à vie pour cause de fatigue congénitale reconnue par le Code du travail et remboursée par la Sécurité Sociale. Il est évidemment plus facile de faire l'intellectuel éclairé aux frais de l'État dispensateur de subventions publiques, que de s'engager à prendre des risques dans la vie, créer sa propre entreprise, s'établir à son compte et employer du personnel — ou tout simplement travailler soi-même comme salarié. La peur de vivre paralyse l'imagination et aigrit le cœur. Elle rend bête et méchant.

34

D'Anatole France, chantre de la Troisième République :
 « *Puisque nous vivons sous le régime de la liberté, il serait peut-être bon d'en prendre les mœurs. Quand on vit avec des hommes qui ont l'usage de la parole, il faut s'habituer à tout entendre. N'espérons pas qu'en France aucun sujet soit soustrait à la discussion.* »

Comme je voudrais être sûr que tu as raison, Anatole !

35

De plus en plus les groupes de rock, de pop, les saltimbanques et autres guignolos du show-biz national et international, donnent dans les grandes causes humanitaires. Ou l'art de faire de l'oseille sans se faire haïr.

36

La liberté agit trop souvent comme un leurre ; c'est-à-dire comme une illusion qui détourne l'esprit de la vérité.

37

La vérité est un jugement de valeur ou de réalité que ne démentent pas les faits.

La vérité absolue ne se démontre pas, elle s'estime intuitivement ; on croit ou ne croit pas.

La vérité relative se démontre et reste vérité tant qu'une autre vérité ne la détruit pas.

La liberté et la vérité font rarement bon ménage, bien qu'elles marchent nécessairement en couple. L'une s'accroche à l'idéal, l'autre au réel. Le tort de la vérité, lorsqu'elle se rappelle au bon souvenir des doux rêveurs (pas si rêveurs lorsqu'ils sont intéressés), est qu'elle les fait tomber de leur petit nuage. Et ils se font mal. C'est pourquoi tant de gens n'aiment pas entendre le langage de la vérité. L'adage évangélique nous rappelle cependant que la vérité nous rendra libres.

Vérité, vérité !... Croyez-vous que nous vivons le monde de la vérité ou celui du mensonge ? D'aucuns inclineraient à penser que nous vivons le monde du mensonge. C'est une erreur de le croire. La réalité est à la fois plus subtile et plus sombre : nous vivons le monde des demi-vérités. Le monde du clair-obscur, des contrastes flous, des ombres évanescentes qui se mêlent, s'entremêlent, se confondent, se déforment, s'esquivent, se déploient, s'estompent de nouveau pour réapparaître plus incertaines ; un univers glauque où même la lumière perd de son éclat, où l'on ne distingue plus le ciel de la terre, le vrai du faux, la réalité des apparences, et où l'esprit s'égaré comme un être sans repères marchant sur un sol mouvant. La demi-vérité, c'est la fausse vérité qui cache le mensonge, son masque souriant et avenant, sa caution « respectable ». Quand elle avance, c'est en réalité le mensonge qui progresse, parce que le mensonge sait se grimer en vérité, et c'est lui qui la porte. On n'exprime la première que pour mieux basculer dans le second. L'humanité ne crèvera pas du mensonge ; elle crèvera du pouvoir dangereusement anesthésiant de la demi-vérité bien plus nuisible que le pur mensonge, que l'énorme mensonge de type idéologique : le communisme soviétique en est mort. On se défend mieux du mensonge que de la demi-vérité ; celle-ci à l'énorme avantage de combler la multitude des esprits faibles qui se satisfont des apparences.

40

Le pire des mensonges, c'est d'abord celui qu'on se fait à soi-même. Quand on a pris l'habitude de se mentir à soi, on finit par trouver naturel de mentir aux autres. Du mensonge à la calomnie, il n'y a qu'un pas. En politique, chez les idéologues, mentir est une affaire de professionnels ; c'est devenu un rituel initiatique. J'ai payé pour savoir.

41

Quand la liberté de dire le mensonge et de propager l'erreur se donne pour objectif d'étouffer la vérité et d'empêcher de l'exprimer librement, la liberté devient un crime contre l'esprit.

42

On ne tue jamais la vérité. On ne fait que tuer ceux qui ont l'audace et le courage de parler en son nom.

43

La liberté est une galanterie : elle se décline au féminin mais se pratique au masculin.

44

« Liberté » : le seul mot de la langue française qui ne devrait pas figurer au dictionnaire. Définir la liberté, c'est déjà la contredire.

45

L'égalité se fait toujours dans un mouvement descendant dans l'égalitarisme, jamais dans le mouvement inverse ascendant ; elle n'élève pas, elle rabaisse ; elle n'agrandit pas, elle réduit ; elle ne sublime pas, elle avilit ; elle n'enrichit pas, elle appauvrit ; elle nivelle, compacte, écrase, lamine, aplatit ; elle étouffe le génie et le tue.

46

L'égalité, oui, mais à quel niveau ? En haut ou en bas ? Comme il est plus facile de descendre que de monter, de se laisser aller sur sa pente naturelle que de fournir un effort pour la remonter, il y aura toujours moins de monde dans les hauteurs

vivifiantes de l'esprit que dans l'insondable et obscure profondeur de la médiocrité humaine.

47

Il n'y a que les médiocres pour revendiquer l'égalité de droit entre les hommes ; incapables de porter leur regard au-dessus d'une vision appauvrie du monde, ils ne peuvent que rabaisser à leurs yeux tout ce qui les dépasse ; et plus ils ont la vue basse, plus ils se croient originaux et universels.

48

La preuve que l'égalité n'existe pas : il y a des gens honnêtes et des gens malhonnêtes. Le comble de l'injustice, c'est de faire que les gens malhonnêtes puissent, au nom de l'égalité, exiger la même considération à leur endroit que les gens honnêtes, voire, comme cela a pu se vérifier, qu'ils aient le culot de se prétendre supérieurs, arguant du fait que s'acceptant tels qu'ils sont, ils n'ont pas l'hypocrisie de certains êtres pusillanimes qui n'affectent une honnêteté de façade que par crainte de la sanction ; pour eux, ces honnêtes gens sont des refoulés, des malhonnêtes qui s'ignorent, voire des pleutres qui n'ont pas le courage d'assumer leur vice. Le pire — d'un certain point de vue — est qu'ils n'ont pas entièrement tort.

49

Dieu ne peut être pour moi que le Dieu de l'effort, du dépassement de soi, de la volonté toujours tendue vers le beau, le noble, le juste, le valeureux, quelles que soient les duretés de la vie, quelles que soient les douleurs, les afflictions de l'existence : au bout du chemin est Dieu. Je sais que ce Dieu-là existe et j'appartiens à son Église.

Dieu ne saurait être ce pourvoyeur de félicité éternelle dans un Au-delà rêvé par des fatigués de naissance pour se remettre de leur déception de n'avoir point trouvé le paradis ici-bas ; un paradis terrestre, une éternité promise, qui ressembleraient à quelque chose tenant du Club Méditerranée ou de Disneyland. Je ne crois pas en ce Dieu-là et son Église n'est pas la mienne.

Ève, la première femme de la création, nous dit la Genèse, fut à l'origine de la malédiction qui s'est abattue sur la descendance humaine. Cela nous a valu de connaître le Mal et de perdre l'Éternité en même temps que l'innocence : c'est cher payer la bagatelle ; et c'est prêter à la femme une bien grande responsabilité qui la dépasse et paraît excessive. D'autant qu'elle est une créature dérivée de l'homme, non une création originale. Laissons les belles et moins belles légendes à leurs évocations allégoriques. J'ai beau mettre en œuvre toutes les ressources de mon imagination, je n'arrive pas à me faire à l'idée que la femme pourrait être traduite au Jugement Dernier devant le grand Tribunal de Dieu. Pour la juger de quoi, en dernier ressort ? De quoi la femme est-elle coupable ? D'avoir cédé à la tentation et d'être elle-même une tentatrice ? Elle est dans son rôle, Dieu l'a créée pour cela. Ce balourd d'Adam n'était pas obligé de tomber dans le piège ; il lui suffisait d'être un peu plus subtil, de le contourner pour mieux séduire la Créature et ne pas se laisser circonvenir par Elle. L'Homme à peine créé, déjà cornard ; je n'ose supprimer le « r ».

La femme, en particulier ou en général, n'est pas coupable parce qu'elle n'est pas responsable. C'est l'homme qui est responsable. Responsable et coupable de tout ce qui est heureux ou à déplorer en ce bas monde. Je ne vois pas Dieu juger la femme, parce que je ne le vois pas juger l'innocence, même si un visage d'ange peut cacher le masque pervers de Satan. Est-ce à dire que la femme est un être dont l'irresponsabilité serait absolue par son innocence native ? Non, c'est dire qu'elle est parfaitement capable de juger du degré de responsabilité ou d'irresponsabilité de l'homme, et des conséquences heureuses ou malheureuses qui en résultent pour elle, pour sa progéniture, pour son pays, pour le monde. Les limites de son innocence tiennent au fait que sachant intuitivement de quoi sont capables

les hommes (si elle ne le sait pas, elle apprend vite !), elle peut en jouer dans le bon ou mauvais sens. Dans le mauvais sens, elle est capable de se surpasser, de faire aussi mal que l'homme sinon pire. Mais elle n'est point coupable. Je la délivre d'autorité du péché originel. C'est l'homme qui sera appelé devant le Tribunal de Dieu ; c'est lui qui devra répondre de ses propres inconséquences comme de celles de la femme dont il est responsable. Non seulement j'entrevois que nous allons dérouiller, frères en mâlitude, mais je crois que, tous unis dans le même opprobre douloureux, nous sommes partis pour récolter double ration. C'est dur d'être le descendant mâle d'un amoureux godiche qui n'a même pas su aimer celle qui sacrifiait l'humanité pour lui ! L'humanité procède d'un amour raté. Tout à mal commencé. Je sens que tout va mal finir.

52

Je plains ceux dont la vie toute consacrée à des préoccupations matérielles n'est qu'absence de spiritualité. J'ai toujours l'impression de voir des statues de pierre se mouvoir dans un décor artificiel froid et sans âme. Une vie sans esprit est un monde gris sans soleil.

53

Si le mot « socialisme » avait un sens, il devrait désigner les patrons. Ils sont les seuls à créer des emplois productifs, à procurer du travail, à donner les moyens de se nourrir, de se loger, de se vêtir, de se soigner... Quant aux socialistes purs sucre, ils se contentent des sinécures que leur octroie l'État-providence. Pour dépenser l'argent de ceux qui ne leur doivent rien. Pour donner des leçons à ceux qui ne leur en demandent pas davantage.

54

Je perçois ce qu'on appelle « socialisme » non comme une idéologie ou un mouvement politique organisé, mais comme une névrose collective exploitée politiquement, suscitée par une peur de vivre irrationnelle et communicative, ainsi que par le rejet

compulsif de tout ce qui tend à ramener l'individu dans le plan du réel. Ceci explique pourquoi, par exemple, on trouve tant d'électeurs socialistes (et d'élus) dans la fonction publique : le besoin d'être protégés par le société, voire surprotégé par la communauté, et d'échapper aux dures réalités de la vie... Le socialisme ? Une machine à exploiter sans vergogne l'un des ressorts les plus fondamentaux de l'homme massique : la peur de vivre, qu'il ne faut pas confondre avec l'instinct de conservation.

55

L'erreur est de croire que la Liberté nous appartient ; c'est tout le contraire : nous appartenons à la Liberté. La part qu'elle nous laisse d'elle-même n'est que l'espace du combat que nous ne cessons de mener pour lui rester attachés. Elle s'accorde par l'effort ; se maintient par la volonté ; s'efface par abandon ou lâcheté.

56

Marx a écrit : « *Les ouvriers n'ont pas de patrie.* » Ce à quoi Jaurès, pour une fois lucide, a répondu : « *La patrie, c'est ce qui reste aux ouvriers quand on leur a tout pris.* » C'était au temps d'un autre socialisme.

57

Hors de sa condition d'épouse et de mère, la femme n'a pas de raison d'être. Sauf qu'elle est là pour parfaire le bonheur des siens, c'est-à-dire en fin de compte, le sien.

58

Les droits de l'homme (Déclaration de l'ONU, 1948) sont les droits d'un homme général, abstrait, universel, désincarné, indéterminé, virtuel, subliminal, évanescent, bref, un homme qui n'existe pas. J'attends que les ardents défenseurs de toutes ces belles déclarations humanoïdales et droitdelhommesques me définissent les droits de l'homme individu particulier, unique, défini, personifié, situé dans le temps et dans l'espace, ayant une identité, une existence physique tangible, constatée et vérifiée par le fait matériel indubitable qu'il n'oublie pas de tirer la chasse quand il

va aux latrines, qu'il paye ses impôts et se lève tous les matins pour aller au turbin. Je risque d'attendre longtemps.

59

Dans leur farouche volonté de gommer toutes différences entre l'homme et la femme et d'imposer l'égalité des sexes, les féministes et leurs pendants masculins — si j'ose ainsi m'exprimer — se sont trompés de nature dans la notion d'égalité. Il ne s'agit pas d'une égalité homothétique de similitude, mais d'une égalité sociale relevant des lois de l'imitation. La femme se veut l'égale de l'homme parce qu'elle obéit à un désir refoulé d'être homme à la place de l'homme pour compenser sa frustration de ne pas être née homme. La nature étant ce qu'elle est, elle ne peut qu'imiter l'homme, non se substituer à lui. Comme l'on imite que ceux qu'on aime, admire ou envie, faut-il voir dans cette attitude la preuve théorique de l'infériorité de la femme sur l'homme fournie par les féministes elles-mêmes ? À mon humble avis d'individu de sexe masculin toujours plein de prévenance et d'attentions délicates à l'égard de ces dames (les femmes), elles devraient (les féministes) réviser leurs théories intellectuelles ou s'adonner aux travaux d'aiguilles.

60

Sans morale, la liberté n'a pas de sens ; sans liberté, il n'est point de sens moral.

61

La liberté par définition n'a pas de sens. Donner du sens à la liberté est un non-sens qui rend vaine la vacuité sémantique du mot.

62

Marx a dit : « *La religion est l'opium du peuple.* » Il aurait dû ajouter : « Le marxisme est sa drogue dure. »

63

Engels, l'alter ego de Marx a écrit : « *La religion naît des conceptions bornées de l'homme.* » À quoi un auteur a répondu : « *Les religions sont nées parce que l'homme est un*

animal qui se pose des questions. » Chez les marxistes, on a des réponses à des questions que personne ne pose.

64

Il ne faut pas confondre démocratie et démocratisation. Il y a démocratie quand le peuple prend son destin en mains. Il y a démocratisation quand la populace prend les vices bourgeois.

65

Il ne faut pas confondre démocratie et république. Dans la démocratie, le citoyen se prend en charge ; dans la république, l'État prend en charge le citoyen. J'ajouterai : hélas !

66

La république, c'est quand certains s'autorisent à parler au nom du peuple ; la démocratie, c'est quand le peuple s'exprime directement en son nom. Ne nous y trompons pas, plus qu'une simple différence, ce sont deux conceptions de la politique radicalement opposées.

67

Communisme : en théorie, partager avec les autres ce qui appartient à soi ; en pratique, partager entre soi ce qui appartient aux autres.

68

Peut-il exister quelque chose de pire que les communistes, si c'est possible ? Oui, les « cathos » progressistes, les descendants des curés assermentés. On sent bien que si ces derniers avaient été à la place de Fouquier-Tinville, ils auraient tranché le col à tout ce qui étant qualifié de « réfractaire », portait soutane, robe de bure ou cornette.

69

Vous remarquerez que le mot « catholique » désigne généralement, et cela depuis plus de vingt siècles, les adeptes de Jésus, selon les Écritures saintes et la Tradition apostolique. Chez les modern-progressistes du même camp, le mot est devenu quasiment une insulte : on ne saurait être catholique, on est

« catho » ou chrétien. On n'est plus catholique. On pousse même le dépouillement exemplaire de la charité chrétienne primitive jusqu'à s'intituler phonétiquement KTO, peut-être pour faciliter les prêches par SMS, ou évoquer la simplicité légendaire de la Bible qui n'a pourtant rien de simple.

70

Les quatre piliers de la puissance américaine qui se prétend, sans complexes, le gendarme du monde sont : les banques (pour acheter les Chefs d'État et soudoyer les politiciens de tous pays) ; Hollywood (pour diffuser la bonne conscience made in USA) ; le complexe militaro-industriel (pour montrer les muscles) ; la CIA (pour le noyautage, la manipulation, la déstabilisation et mettre la planète à feu et à sang). Avoir conquis le dit « Nouveau Monde » pour si peu et être si vilain, ce n'était pas la peine qu'une vaine humanité consente à tant de sacrifices et se livre à tant de massacres.

71

Les socialistes veulent changer le monde, la société aussi, l'homme pourquoi pas... Qu'ils commencent par changer eux-mêmes !

72

Les socialistes sont contre les barrières sociales, sauf quand ils sont du bon côté de la barrière.

73

Les socialistes ne rêvent que de réformer la société, et ce faisant, ils ne font que réformer les inconséquences de leur propre irresponsabilité, qui s'ajoutent interminablement aux réformes des réformes de leurs réformes...

74

De révolutions en réformes et de réformes en révolutions, les socialistes sont passés en deux siècles de la dictature jacobine au socialisme utopique, du socialisme utopique au socialisme scientifique (marxisme), du socialisme scientifique à la social-démocratie,

de la social-démocratie à l'idéologie américaine. Si quelqu'un a compris, qu'il me fasse signe. J'aurais l'air moins bête.

75

Les socialistes ne pensent qu'à réformer la société qu'ils ne cessent de réformer chaque fois qu'ils « gouvernent » la France. Comme les réformes se font, avec eux, toujours par le bas, pour la bonne raison qu'ils sont impuissants à les faire par le haut, eh bien on descend toujours plus bas, et même plus bas que bas. Et à force de descendre, on finit par toucher le fond de la décadence, pour ne pas dire de la déchéance. Qui aura donc le courage de faire savoir à nos braves socialistes qu'ils sont eux-mêmes la cause de cette société invivable qu'ils prétendent combattre et vainement de réformer, parce qu'ils sont eux-mêmes fondamentalement et structurellement invivables et irréformables ?

76

Autre sujet d'inquiétude qui me fait douter de mon intégrité mentale : les curés parlent comme des marxistes et les marxistes parlent comme des curés. De plus, chaque fois qu'un politique tient un discours ou qu'un commentateur nous dévoile le sens profond du précédent, il me semble entendre un bon pasteur prononçant une homélie ou déclamant son prêche dominical. Nul doute que Dieu reconnaîtra les siens ; le citoyen, lui, a du mal à s'y retrouver.

77

Chaque fois que la réalité des faits les oblige à se remettre en question et à revenir sur des positions idéologiques intenable pour corriger leurs erreurs et faire oublier leurs échecs, les socialistes ont toujours l'air de découvrir ce que d'autres ont inventé avant eux, et le font passer pour une nouveauté progressiste... Si ce n'était qu'ils passent leur temps à mentir effrontément, à tromper le monde, à prendre les Français pour des imbéciles ou pour des arriérés incapables de vivre autrement qu'en état d'assistés permanents, on pourrait se contenter de les

voir manger leur chapeau et s'en réjouir. Hélas !... Ils savent aussi que le cocu ce n'est pas celui qui trompe, c'est le trompé.

78

Si vous voulez réussir dans la vie, faites comme les socialistes : devenez riche tout en étant contre les riches. Les pauvres vous le revaudront, les nantis aussi, et votre conscience vous dira merci.

79

Pour les politiciens pourris, la démocratie consiste à inoculer ses propres vices au peuple et à les faire valider par le suffrage universel comme des idées de progrès.

80

Pour se libérer de la tutelle économique de leurs maris, les femmes se sont mises sous la tutelle économique des patrons et de l'État. Elles appellent cela la « libération de la femme » ou son émancipation. À moins que ce soit une nouvelle forme d'aliénation qui n'ose dire son nom, encore plus exigeante que celle du couple.

81

Il n'y a pas de femmes libérées, il n'y a que des femmes névrosées.

82

Par définition, un acte responsable est un acte libre. Mais peut-on penser un acte libre quand la liberté de l'esprit ne peut librement s'exercer ?

83

Alors que les idéologies font partout la preuve de leur inanité, qu'elles tombent en déliquescence, explosent ou se désintègrent au contact du monde des réalités, il se trouve encore, à gauche, de profonds et graves penseurs pour proposer de refonder pour la énième fois le socialisme. Dans quel but ? « *Pour donner une nouvelle explication du monde et un projet de société.* », ai-je entendu répondre en toute simplicité. Une explication du monde

par les socialistes !... Et aussi « *Pour inventer des solidarités nouvelles.* » Ah, bon ? Pourquoi, les anciennes ne marchent pas ? Ne cherchez pas docteur, c'est la tête.

84

« *La réalité est bête* » disait Jean-Paul Sartre. La preuve : lui, il est bien réel.

85

La liberté est souvent le dernier argument qu'invoquent les salauds pour réduire les honnêtes gens au silence.

86

Une liberté sans but, qui n'a qu'elle-même pour objet, est la liberté du psychopathe.

87

La liberté sans la responsabilité, c'est l'anarchie.

88

Notre Sainte Mère l'Église catholique qui s'y entend remarquablement pour domestiquer les manifestations les plus extravagantes de la nature humaine, a divisé les saints patrons en trois catégories : les docteurs (gardiens autorisés de la parole divine), les confesseurs (au sens de guide spirituel, de directeur de conscience, qui proclame sa foi par l'exemple et la prédication), les martyrs. À cela il convient d'ajouter les Apôtres proclamés saints de « droit », si je puis dire.

Si l'on veut bien examiner de près notre société moderne, on retrouve grosso modo la même classification.

Les docteurs, c'est-à-dire les commentateurs, les analystes, les exégètes, les sachants, les porte-parole accrédités, les experts en tous genres aptes à expertiser dans le sens indiqué, gardiens officiels de l'orthodoxie des droits de l'homme et du politiquement correct.

Les confesseurs, il y en a partout, ils foisonnent : donneurs de leçons à la petite semaine, conseillers patentés, débiteurs de poncifs bien-pensants, procureurs stipendiés, béni-oui-oui et non-non de la bonne conscience universelle.

Les martyrs ou victimes permanentes de la société, véritables faire-valoir de ceux qui exploitent leur détresse, choyés, adulés, encensés : ils ouvrent publiquement leurs états d'âme de persécutés du quotidien, étalent les infections purulentes de leur mal de vivre, exposent leur angoisse métaphysique face au vertige de leur propre néant.

Les premiers le font au nom de Dieu, c'est-à-dire d'une certaine idée de la perfection de soi et de l'absolu, par compassion, pour le rachat de l'homme en vue de son accession au Royaume des Cieux.

Les seconds le font au nom d'un sous-homme vaguement idéalisé au nom des droits humains, et du sexe alibi considéré comme symbole religieux de l'ultime liberté.

Les premiers le font par un authentique et sincère désintéressement sacerdotal.

Les seconds le font pour l'argent, pour faire croire qu'ils comptent, parce que, pour eux, il vaut mieux jouir du paradis terrestre vivant que de la félicité éternelle morte.

Les premiers appelaient les fidèles dans un lieu austère, majestueux, grandiose, et s'adressaient à eux du haut de la chaire avec gravité et solennité.

Les seconds occupent les médias, s'insinuent partout, jusque dans votre vie intime, bavassent, jacassent, pilonnent les cervelles, saoulent le bon peuple, abrutissent les masses et, pour finir, endorment l'humanité.

Les premiers et les seconds s'adonnent à une certaine contemplation introspective, les uns par la pratique de l'extase mystique vouée à l'amour de Dieu et à la Rédemption du genre humain, les autres par des trances d'auto-contemplation narcissique mystico-médiatique vouées à leur propre culte.

Les seconds, anticléricaux virulents, tournent volontiers en dérision l'esprit dogmatique des premiers en les accusant d'obscurantisme et d'intolérance, mais ne voient pas qu'ils ne sont eux-mêmes que des clercs laïques prisonniers de leurs

propres tabous, et du conformisme réducteur d'un matérialisme libertaire outrancier qui nie tout, ne respecte rien, mais cède au prêchi-prêcha moralisateur des esprits à courte vue.

89

Lorsque je regarde l'étalage d'un kiosque à journaux débordant de publications les plus diverses au point qu'un grand nombre ne trouvent même plus à s'exposer, je me dis que si les neuf dixièmes des titres diffusés partaient au pilon, on ne s'apercevrait même pas qu'ils manquent. Pour les esprits futiles, la liberté d'expression y perdrait beaucoup, mais pour ceux qui réfléchissent un peu, la liberté de penser y gagnerait d'autant.

90

Les femmes d'aujourd'hui sont tellement obsédées par leur désir de paraître libérées et modernes que certaines se croient obligées de se donner en public des airs ravageurs de putains affranchies, aussi bien dans l'accoutrement que dans leur façon d'être et de caqueter. Osons croire qu'il s'agit d'un aveu d'innocence un rien provocateur, sinon il y aurait de quoi désespérer de la gent féminine.

91

Qu'est-ce qu'un intellectuel de gauche ? Un être psychiquement déséquilibré qui prend sa névrose pour le théâtre de la vie, l'utopie pour la réalité, ses obsessions ou ses fantasmes pour des idées, et qui, de plus, oubliant que la civilisation de l'écrit est née 25 siècles avant lui, est absolument persuadé d'être un personnage unique, original, et qu'après lui on ne pensera plus comme avant. L'inconvénient de ce genre d'individu est qu'ils prolifèrent sur le corps malade de notre société moderne comme la vermine sur un cadavre en décomposition. Un avantage toutefois : sitôt leurs œuvres publiées, sitôt oubliées.

92

L'intellectuel de gauche se distingue en ce qu'il est incapable de faire l'effort de penser le monde réel, donc de le comprendre.

Il est devant l'activité supérieure de l'esprit comme un impuis-
sant fouetté par le désir sexuel mais ne pouvant aller jusqu'à
l'accomplissement de l'acte. Il subit son incapacité à aller
jusqu'au bout de ses pensées comme la frustration d'un désir
insatisfait, inassouvi, qui le rend grotesque, parfois odieux.

93

L'intellectuel de gauche est celui qui a tout lu, tout vu, tout
vécu, tout entendu. En conséquence de quoi il se croit obligé
d'avoir des opinions sur tout et de donner son avis à propos de
n'importe quoi, y compris sur ce qu'il ne connaît pas. Ce qu'on
lui pardonnerait, à la rigueur, s'il ne se croyait pas obligé aussi
de le faire savoir publiquement.

94

L'intellectuel de gauche n'a pas d'idées, il n'a que des obses-
sions, ce qui paralyse son jugement. Or juger c'est émettre une
opinion. Ce que font néanmoins les intellectuels de gauche à
longueur de temps. Ne soyons pas étonnés, dès lors, de vivre
dans une société où la confusion des idées étant devenue la
norme supérieure de l'esprit, plus l'on parle, moins il y a à
comprendre.

95

« Et les intellectuels de droite, me direz-vous, ça existe ? ».
Eh ! bien non, ça n'existe pas un intellectuel de droite. Ainsi en
ont décrété les intellectuels de gauche qui considèrent qu'il n'y
a d'intellectuel... que de gauche ! (1) Qu'on se le dise ! On ne
peut imaginer l'inconcevable ni concevoir l'inimaginable. Pour
un cerveau de gauche, penser à droite est un acte contre nature ;
c'est un défi à la raison humaine, un scandale logique. À droite,
il n'y a que des écrivains, des philosophes, des romanciers, des
auteurs dramatiques, des historiens, des linguistes, des juristes,
des savants, des économistes, etc. Il n'y a pas d'intellectuels.
Tenez-le-vous pour dit et qu'on n'y revienne plus.

1. Selon les sondages d'opinion, notre intelligentsia nationale voterait à 80 % pour la gauche. Comment se fait-il qu'il y ait une telle masse d'intellectuels (tous confondus : politiciens, enseignants, journalistes, artistes, etc.) situés à gauche par rapport au poids réel que représente la gauche dans le paysage politique français (en gros 50/50 avec la droite républicaine, et encore avec les puissants moyens de la propagande d'État à son service) ? Sans compter que certains intellectuels se disant de droite sont en fait des intellectuels de gauche plus ou moins déguisés. Certes, il est facile de remarquer que les productifs sont plutôt situés à droite — comprenons ceux qui font tourner la boutique France —, tandis qu'une masse anormale de fonctionnaires constitue l'essentiel des forces de gauche. Le phénomène mériterait une réflexion approfondie. J'y vois là un effondrement de la véritable culture et de l'intelligence galvaudées par des insuffisants de l'intellect, qui n'ont pour seule justification de se croire les meilleurs parce qu'ils sont nombreux. L'intelligence est nécessairement sélective et élitiste, donc minoritaire et étrangère à toute forme d'égalitarisme. C'est ce qui devrait logiquement caractériser les intellectuels de droite ou ceux qui se disent tels, eux-mêmes étant très minoritaires. Lorsqu'elle est prisonnière de l'égalitarisme, l'intelligence ne peut se développer librement. Elle meurt étouffée sous l'effet de la médiocrité, celle-ci étant impuissante, par définition, à mesurer les conséquences de sa propre nocivité.

96

Quand tu te regardes dans la glace, tu es seul avec toi-même ; le monde n'est plus rien ; tu le tiens dans le creux de ta main ; tu es tout entier en lui et lui est en toi ; tu le domines et plus rien n'existe qui ne soit Toi. Dix minutes plus tard quand tu marches dans la rue, tu n'es plus rien qu'un grain de sable parmi les grains de sable, aussi indifférencié, submergé par l'océan de la vie, roulé par les ressacs de l'existence : tu ne comptes pas plus que ce que vaut ce grain de sable dans la mer. Moralité, quand vous vous donnez un coup de peigne, Monsieur, ou Madame, quand vous vous mettez en beauté devant votre miroir, restez humbles.

97

L'inconvénient de se regarder dans la glace, c'est qu'on y voit toujours la même tête de merlan frit. À la longue, cela

devient monotone. Étonnez-vous après cela que tant de gens ne s'aient pas ! (1)

1. Ils n'auront pas médité ce conseil de la sagesse grecque : « Regarde-toi dans un miroir. Si tu te trouves beau, agis honnêtement ; si tu te trouves laid, corrige par l'honnêteté de ta conduite les disgrâces de ta nature. »

98

Le fantasme ultime de l'homme ? Être miroir pour regarder les femmes s'admirer dans le miroir.

Les temps ayant évolués, plus besoin du miroir : il y a le smartphone.

99

Rien n'est plus horripilant que de voir ou d'entendre ces humanistes en peau de toutou, moralisateurs à la petite semaine, dénoncer sans relâche à travers les moyens opulents de nos médias modernes, avec cet air contristé de faux derches qui se forcent à croire ce qu'ils disent, l'égoïsme de nos sociétés, l'individualisme exacerbé de notre époque moderne, le repliement sur soi, l'exclusion ou le rejet de « l'Autre », la misère des peuples affamés du tiers monde, l'attitude des pays riches à l'égard des pays pauvres, les atteintes aux droits de l'homme et autres turlutaines dont je vous fais grâce, alors même qu'ils sont pleins aux as, ne manquent de rien, profitent de tout, et, pardessus le marché, s'offrent, dans la plus totale indécence, une bonne conscience à peu de frais.

Première question : s'ils crevaient de faim, tiendraient-ils le même langage ?

Deuxième question : s'ils avaient à défendre le pays qui leur assure un standing de vie plus que confortable, prendraient-ils la valise ou le fusil ?

100

Dans cette époque agressivement matérialiste où l'on fait fric de tout métal, l'un des plus grands scandales de notre temps est l'exploitation collective du sentiment de charité, ainsi que son détournement à des fins spéculatives voire publicitaires. Les

affaires sont les affaires, le *business charity* aussi, et les spécialistes du marketing caritatif passent plus souvent par Harvard Business School que par Saint Pierre de Rome (HBS contre SPR). Ramassis de sucres de sang toujours à l'affût du bon filon, on ne compte plus les organisations charitables privées ou publiques, souvent dites humanitaires, qui se sont créées ces quarante dernières années, dont les fameuses ONG et autres fondations suspectes. Profitant d'un incontestable enrichissement de nos sociétés occidentales, elles parviennent à extorquer de l'argent à nombre de braves gens, des gens simples, un peu plus pécunieux que la moyenne des misérables spectres faméliques du tiers-monde, en jouant sur la fibre sentimentale et en les culpabilisant à outrance ; il suffit de leur mettre sous les yeux des photos insoutenables évoquant la plus sordide des misères ou des calamités de toutes sortes, pour qu'ils prennent aussitôt des poses tourmentées de coupables honteux, et qu'ils craquent. Répugnant chantage aux sentiments, tyrannie compassionnelle insupportable, manipulations émotionnelles d'autant plus persuasives, et donc nocives, qu'elles bénéficient des moyens de presse lourds, ainsi que de la participation non désintéressée de vedettes médiatiques et autres humanitaires de circonstance à vocations sélectives.

Toutes les bonnes causes sont de nobles causes, mais ceux qui les défendent ne sont pas toujours bons ni nobles. À titre personnel, je ne ferai don à ce type d'organisations intermédiaires que lorsque leurs responsables feront publiquement vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance. Je devine votre objection : « Vous êtes en train de réinventer l'Église catholique, mon cher ! ». Pourquoi pas ? Elle n'a qu'à faire son métier, l'Église. Au lieu de nous bassiner à faire de la politique avec leur nouvel évangile catholico-marxiste, les curés, les prêtres, les évêques, les religieux, les bonnes sœurs, n'ont qu'à faire le leur. En attendant, vous l'avez compris : je ne suis pas près de mettre la main au portefeuille (1).

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, nombre de scandales ont secoué le milieu des organisations dites « caritatives » et des ONG. On ne compte plus les victimes de l'escroquerie à la charité (parmi celles-ci, l'Association pour la Recherche contre le Cancer — l'ancienne ARC — s'est particulièrement distinguée dans l'odieux). Quand les œuvres de bienfaisance tournent à la malversation, il serait tout de même injuste qu'il n'y ait que les faiseurs qui s'en sortent !

101

Comment ! Vous n'avez pas encore obtenu votre brevet d'humaniste distingué ? Qu'attendez-vous pour vous mettre au goût du jour ?... Pour satisfaire aux canons de la mode intellectuelle, vous mettre en phase avec le dernier chic du prêt-à-penser politiquement correct, très en vue dans les salons parisiens ? Imaginons que vous soyez un personnage réputé pour faire autorité dans une discipline donnée. Vous êtes amené à vous exprimer à la radio ou à la télévision. Pour cela, il faut montrer que vous êtes digne d'appartenir à la grande famille des pleureuses humanitaires. Voici quelques suggestions pour faire bonne figure, mais aussi pour passer avec succès votre examen d'entrée — examen que vous aurez intérêt à réussir sous peine de vous voir interdire définitivement l'accès aux médias.

Commencez par exprimer votre attachement à l'une de ces grandes causes humanitaires qui suscitent la compassion universelle : la drogue, le sida, le cancer, les myopathes, les trisomiques 21... (peu importe la nature pathologique, sociale ou politique de ces fléaux, pourvu qu'on en parle). Repérez dans l'actualité une petite guerre fratricide ou une bonne famine ou les deux à la fois pour manifester votre indignation légitime face à l'injustice et à l'intolérance. Placez l'inévitable couplet sur les droits de l'homme, en appuyant deux ou trois fois sur l'expression « drouadelom » dans votre intervention, même si vous n'y comprenez rien (cela montre que vous êtes dans le coup), avec ce qu'il faut de commisération et d'affliction dans la voix pour paraître crédible. N'hésitez pas à dénoncer avec véhémence

l'indifférence de tous et l'égoïsme des peuples nantis (mettez de la conviction, généralisez !) devant le fossé qui ne cesse de se creuser entre les pays pauvres et les pays riches. Surtout, n'abordez pas les causes ou les vraies raisons, vous risqueriez de vous faire exclure des médias.

Toujours dans l'actualité, notez un fait divers de nature à rappeler les « heures-les-plus-sombres-de-notre-passé », à stigmatiser les « vieux-démons-jamais-exorcisés », ou à dénoncer le retour toujours redouté de la « Bête immonde ». N'oubliez pas d'avoir quelques accents mondialistes ou cosmopolites vibrants. N'hésitez pas à vous montrer franchement apatride, dénigrez patriotes et nationalistes, s'il subsiste encore ce genre de nuisibles dans notre beau pays de France. Déplorez l'existence des frontières... Très important, les frontières ! Pour être au summum de la considération médiatique, il faut toujours avoir l'air de regretter l'existence de ces « barrières-que-les-hommes-dressent-entre-les-hommes »... Prenez un air éploré pour dévoiler le fond de votre intime pensée. Ayez enfin une petite larme de réserve pour la verser sur le sort des immigrés, des déplacés du monde entier, les réfugiés, les exilés climato-réchauffistes, les demandeurs d'asiles, les clandestins, les sans-papiers, ou mieux, sur les malheurs historiques et héréditaires de ce bon peuple juif qui a tant souffert, éternel bouc émissaire, éternelle victime désignée, sacrifiée à la vindicte du genre humain.

Si vous avez satisfait à l'épreuve, alors oui, vous serez dignes de faire partie de la grande confrérie universelle des Tartufes Sans Frontières.

Imaginez le cas de figure inverse. Vous êtes placés dans les mêmes conditions, et au lieu de répondre à ce qu'attend votre interlocuteur, vous dites au contraire, et très simplement, que vous aimez votre pays, que vous êtes patriote, fidèle à vos racines, attaché aux traditions culturelles et historiques qui en ont fait un grand pays dont vous êtes fier, que vous défendez

vosre identité et celle de vos compatriotes, que les races humaines sont une donnée de la réalité, et que le fait de reconnaître celle des autres n'implique en rien de nier la sienne ou inversement, etc. Alors là, danger !... Terrain miné !... Le ciel risque de vous tomber sur la tête. Et de simple citoyen, vous avez toutes les chances de vous retrouver dans la cohorte des réprouvés. Tout en continuant à payer vos impôts en citoyen ordinaire, sans en avoir les droits ni la reconnaissance.

103

Les socialistes ont trouvé un moyen terriblement efficace et imparable à la fois, pour faire du social et attirer à eux les électeurs : ils créent artificiellement la pauvreté d'un côté puis la combattent de l'autre pour montrer leur efficacité. Je veux dire qu'ils la rendent possible afin de donner le sentiment qu'ils sont tout dévoués à la cause d'autrui, et camoufler ainsi par une surabondance de bons sentiments l'insondable profondeur de leur inanité sociale. Quand ils sont au pouvoir, ils organisent la pauvreté en amont (il leur suffit de récolter les fruits de leur propre incurie), puis ils la récupèrent en aval par le biais d'organismes publics d'assistance ou par des associations généreusement subventionnées dont ils s'assurent le contrôle avec l'argent du contribuable, quand ils n'encouragent pas les organisations charitables à faire appel aux généreux et braves donateurs pour suppléer à leurs propres défaillances.

Non seulement les braves et généreux donateurs casquent sans tiquer et plutôt deux fois qu'une (comme contribuables et comme particuliers), mais subjugués par de telles démonstrations d'altruisme « désintéressé », le moment venu, ils ne peuvent que se précipiter dans leur bureau de vote pour saluer d'un bulletin franc et massif l'action salutaire de ces bons socialistes.

104

Alors que j'écris ces lignes, la radio fait entendre le reportage d'un concours hippique que nous dirons huppé, et dont la

particularité, pour les dames, est d'y faire assaut d'élégance. En marge de ce concours officiel se déroule une compétition acharnée entre les coiffes plus ou moins extravagantes qu'arbo-
rent les créatures (les dames, pas les chevaux).

Nous sommes au pavillon Hermès. La fille d'un grand couturier, elle-même élégante jeune femme au demeurant fort sympathique, parle de son métier. Mannequin de son état, elle assume la filiation paternelle. Son chevalier servant et non moins créateur (ou inversement) décrit avec forces intonations efféminées dans la voix les atours dont la belle est parée. Puis la journaliste revient à l'intéressée ; celle-ci dévoile ses projets futurs. J'écoute d'une oreille distraite qui se fait plus attentive au moment de la conclusion : « Je le fais, précise l'aimable personne, pour sauver les chevaux de course de l'abattoir, leur assurer une retraite paisible, et pour les petits cambodgiens » (1).

Les petits cambodgiens sont de trop. Ils tombent comme un cheveu d'ange dans la soupe du diable, surtout dans un décor et un contexte à des années lumières du leur. Pourquoi faut-il que ceux que la fortune a gâtés éprouvent à tout instant le besoin de se justifier, de se donner bonne conscience comme s'ils avaient honte d'être riches ? (2) Vous verrez qu'il s'en trouvera un jour pour s'excuser publiquement, et venir nous expliquer que s'ils sont riches, ils ne l'ont pas fait exprès... Comme pour les délinquants, ce n'est pas leur faute, c'est la faute de la société... La fatalité, le sort de la naissance, mon brave monsieur, faut nous comprendre...

Quand on sait la somme de travail, d'efforts qu'il faut fournir, ne serait-ce que pour obtenir, chez certains, le minimum vital et vivre décemment, j'ai envie de dire à la dame et à d'autres : « Un peu de décence, s'il vous plaît ! Jouissez de votre argent, de votre fortune, de votre confort, d'accord, mais fichez-nous la paix avec vos scrupules mal placés et votre mauvaise conscience à laquelle d'ailleurs personne ne croit ! Faites votre métier de riches, c'est-à-dire faites circuler l'argent,

gérez, investissez, financez, c'est un beau métier, c'est la plus belle des charités. Pour le reste, achetez des châteaux en Espagne, envoyez-vous en l'air ou donnez aux bonnes œuvres, cela ne nous regarde pas. »

1. Le monde était encore sous le coup de la révélation du génocide cambodgien. Du moins notre intelligentsia progressiste, toujours surprise, faisait-elle semblant de le découvrir, en prenant des airs horrifiés. On venait d'apprendre que le communiste Pol Pot, influencé (intoxiqué ?) comme beaucoup de marxistes sanguinaires par les milieux intellectuels français, venait de faire massacrer le tiers de la population de son pays et déporter un autre tiers des villes vers les campagnes. L'émotion fut d'autant plus grande dans notre pays (le Cambodge est une de nos anciennes colonies) que nombre de journaux français, la presse de gauche dans son ensemble, présentaient le sinistre Khmer rouge, Pol Pot, comme le libérateur du peuple cambodgien ; le quotidien *Le Monde* (le quotidien de référence que le monde entier nous envie) a même laissé, à ce sujet, un article de presse mémorable saluant le régime communiste de Pol Pot, et le présentant comme un modèle de liberté et de progressisme révolutionnaire !

2. Aujourd'hui, c'est devenu un rituel incontournable chez les *people*.

105

Étant peu prosélyte et aussi peu doué que possible pour dispenser la bonne parole, il me vient à l'esprit cette parole du Christ que les « m'as-tu-vu » accrédités de la sphère médiatique seraient bien inspirés de méditer : « *Lors donc que tu fais l'aumône, ne va pas le claironner devant toi, comme le font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, afin de se faire louer par les hommes... Pour toi, fais-tu l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite, afin que ton aumône reste dans le secret ; et ton Père qui voit dans le secret, te le revaudra.* » (Mt. 6, 2-4)

106

Il ne faut pas confondre la fortune de ceux qui risquent leurs biens et leurs avoirs en jouant le jeu normal, licite, de l'économie de marché — qu'on les appelle chefs d'entreprises ou capitalistes — avec certains privilégiés de l'État et des collectivités publiques qui amassent des fortunes de surintendants

sur le dos des contribuables, sans prendre le moindre risque personnel ni engager leur propre argent. Les élus en tous genres sont passés maîtres dans l'art de faire pleurer le gogo sur son sort et sur celui de la pauvre humanité. Il leur suffit de l'hypnotiser du regard tout en plongeant leurs mains dans ses poches, puis de lui faire miroiter un bonheur imminent toujours promis mais jamais donné. Et le gogo subjugué, de verser toutes les larmes de son porte-monnaie. L'expérience montre que ça marche à tous les coups.

107

Les socialistes ne font pas du social, ils font du parasitisme social, nuance !

Les socialistes ne font pas du social, ils font de l'abus de bien social, bis !

108

Un pauvre est un riche qui n'a pas réussi.

Un riche est un pauvre qui a les moyens.

109

Heureux les imbéciles, car ils ne savent pas qu'ils le sont.

Heureux les riches, car ils savent qu'ils le sont.

110

La presse, la radio, la télévision dégoulinent de bons sentiments, ruissellent de générosité, se liquéfient d'amour pour toi, mon frère. Dieu merci, il y a toujours quelqu'un à plaindre quelque part sous nos cieux, toujours une noble cause à défendre par-ci, une belle action à mener par-là, une misère à dénoncer ailleurs. On barbote dans la mélasse misérabiliste, on patauge dans le sirop humanitaire ; ils n'y vont pas avec le dos de la cuillère, à dose délicate, de quoi rendre digestes les grandes ingurgitations de sensiblerie humanitaire et d'angélisme pleurnichard qu'ils nous font subir à longueur de journée. Non, ils y vont à la pelle excavatrice, vous savez ces engins géants qui remplissent un camion benne d'un coup de godet. L'enfer est pavé de bonnes intentions, dit-on. Ils apportent les matériaux.

111

Le comble du snobisme mondain aujourd'hui, c'est de faire étalage de ses bons sentiments. Faites le gentil, montrez-vous généreux, soyez tolérant, « soft », compassionnel, émotionnel jusqu'aux larmes, culpabilisé et repentant devant la misère du monde. Même si vous êtes la pire des crapules. Ne vous encombrez pas de scrupules. L'honnêteté n'est plus une valeur sûre de nos jours ; en tous cas, ce n'est pas une valeur marchande. Comme on dit, cela ne mange pas de pain ; et ça permet à nombre de bras cassés institutionnels de remplir la gamelle sans avoir à se salir les mains ni la conscience.

112

Nous vivons sous le régime de la tyrannie des bons sentiments. Au plan intellectuel, cette dictature poisseuse du cœur sur l'esprit dispense de réfléchir et autorise à dire à peu près n'importe quoi. Du moment que cela vient du cœur, c'est nécessairement bon. Il suffit de camoufler ses intentions, même les plus indéfendables, sous un déballage de bons sentiments, de pleurniche, ça passe comme une lettre à la Poste. Après tout, a-t-on besoin de réfléchir pour s'aimer ? Embrassons-nous Folleville et disons avec le poète :

Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse ?
Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ?

113

Les braves gens sont pétris de bonnes intentions. Il ne s'agit que d'intentions.

114

Le comble de l'humanitarisme consiste à tirer profit du bien que l'on fait à autrui, tout en ayant l'air de s'apitoyer sur son sort et de faire croire qu'on se sacrifie pour lui.

115

L'amour d'autrui a ses limites que l'amour de soi ne connaît pas.

116

Il ne faut pas confondre l'humaniste avec l'homme. L'humaniste (au sens moderne) est celui qui prétend aimer les hommes et se consacrer à leur bonheur. Je me méfie de ces oiseaux de mauvais augure. De même que l'escroc a le don de manifester un charme envahissant et racoleur destiné à subjuguier ses victimes afin de les attirer à lui et de tromper leur confiance, de même les humanistes aiment trop — ou font semblant d'aimer leur prochain (et plus encore leur lointain) — pour être sincèrement honnêtes avec lui. Sans doute parce qu'à travers l'autre ils recherchent avant tout leur intérêt personnel, fût-il simplement moral, et qu'en définitive, ils s'aiment d'abord avant d'aimer autrui (1).

1. Les puristes de la langue française savent que le mot « humanisme » a été détourné, avec le temps et sous l'influence de la philosophie des Lumières, de son sens originel. À l'origine, « l'humanisme » — « Paidéia » chez les Grecs anciens — désigne les vertus supérieures de l'homme civilisé et les moyens d'y parvenir (cosmocentrisme). À partir du Moyen Âge et pendant toute la période de l'âge classique, le mot désigne l'ensemble des activités intellectuelles regroupant l'étude des littératures grecque et latine dans l'esprit de l'Évangile (faire ses humanités). Le but était de travailler à une meilleure connaissance des vertus morales et spirituelles de l'homme. Du moins le croyait-on. Par la suite, quand on a commencé à remplacer Dieu par l'Homme, « l'humanisme » a fini par désigner toute doctrine faisant de la « personne humaine » (sic) le centre d'intérêt ultime afin de découpler l'homme de Dieu et de l'Au-delà (anthropocentrisme). Sous l'influence du matérialisme athée, le mot s'est considérablement banalisé et ne désigne plus aujourd'hui qu'un vague salmigondis idéologique sur fond d'altruisme ou de misérabilisme compassionnel sans consistance morale ni intellectuelle, se confondant plus ou moins avec l'utopie. L'humanitarisme moderne dénué de toute transcendance, est devenu le fonds de commerce du gauchisme et du boboïsme ambiant ; il est dans les faits la traduction idéologique de ce que l'on pourrait appeler l'« esprit humaniste ». Tout cela reste approximatif et le plus souvent on se paye de mots.

Vous verrez bientôt, on ne parlera même plus d'humanisme. Les intellectuels ont trouvé un mot à la place, un mot nouveau : « empathie » ; du moins l'ont-ils ressorti de la naphtaline ; et

c'est vrai que depuis quelques temps j'entends dire à propos de telle ou telle personne qu'elle a de l'empathie, le mot étant revenu plusieurs fois, en différentes occasions. C'est sans doute mieux qu'humanisme qui commence à dater et à faire un peu défraîchis : il n'y a plus que les communistes qui se disent humanistes. La sympathie, c'est partager des sentiments réciproques ; l'empathie, c'est s'identifier à autrui, c'est atteindre le summum de l'altruisme ; c'est plus classe aussi. Le vocable est un peu tiré par les cheveux, mais on dit de quelqu'un qu'il a de l'empathie quand on veut signifier qu'il a des dispositions à aimer son prochain voire plus. « Bonjour, mon bon Monsieur, vous m'êtes bien empathique... ». Oui, il faut être empathique, être compassionnel. Il est vrai que je n'ai jamais entendu parler de l'empathie de Jésus — lequel devait être d'ailleurs un garçon fort sympathique, en tous cas certainement plus fréquentable que Moïse et Mahomet. Bref, quand on est en avance d'un mot que personne ne comprend, ça vous pose ; pendant quelques temps vous avez l'impression d'être le Verbe incarné devant lequel le monde retient son souffle, comme suspendu à vos lèvres... Le temps de consulter le dictionnaire.

118

Encore un mot dont l'usage intensif a le don de me hérissier le poil : « généreux ». Tout le monde il est beau, il est gentil, il est généreux... Il était une époque où pas un saltimbanque ne pouvait s'exprimer à la radio, à la télévision ou ailleurs, sans ponctuer ses propos du mot magique toutes les deux ou trois phrases. La plupart — que dis-je : tous ! — l'employant au sens moderne de bon, charitable, humain (sous-entendu, les êtres bons, charitables, humains, le camp du bien, ne pouvant être que des personnalités classées à gauche se congratulant, se passant des rasades de pommade à la louche). Or le sens exact et premier du mot signifie être de « bonne race », c'est-à-dire être bien né, de bonne famille, connoté au sens de lignage supérieur, d'extraction noble, par opposition au déclassé, celui dont on dit qu'il est

une fin de race ou une sous-race. Quelque part, le contraire de ce que pensent ceux qui abusent de ce vocable, l'employant à tort et à travers. S'ils en connaissaient le sens exact, ils l'utiliseraient avec plus d'à-propos et de parcimonie. L'ont-ils enfin compris ? Depuis quelques temps, je remarque qu'il revient moins fréquemment dans les discours, « compassion » ayant pris le relais. À moins qu'ils craignent qu'on les prenne pour ce qu'ils sont réellement : des dégénérés, c'est-à-dire, sémantiquement parlant, le contraire de personnages généreux.

119

La charité vraie est nécessairement spontanée, anonyme, individuelle. Tout le reste n'est que maquereautage médiatique et misérabilisme de commande.

120

Alors que j'entre dans une pharmacie, un écriteau fixé sur la porte m'invite à ne pas omettre l'usage du préservatif. Ce genre de racolage indécent et provocateur, signe des obsessions génito-glandulaires de notre pauvre société malade de son nombrilisme morbide et de sa névrose régressive, a le don de me mettre hors de moi ; surtout provenant d'un établissement dont on attendrait de prime abord qu'il dispense la bonne santé physique, et non qu'il s'abaisse à flétrir la santé morale du quidam.

Je suis accompagné d'un ami plutôt joyeux luron, et, on s'en doute, l'incident dérape dans le propos un rien grivois. « Pas possible, dis-je agacé, les socialistes doivent se les enfileur sur la tête ! Ils pensent comme ils jouissent : tout part dans la casquette. » Et comme j'allais apporter à cette observation finement sentie une conclusion tout aussi inspirée, l'ami me coupe et dit : « Normal, ce sont des têtes de nœuds » (1).

1. Le préservatif a pris une importance symbolique incroyable en tant que phénomène psychosociologique dans notre société moderne. Il est devenu l'emblème de la liberté sexuelle, du liber antique, le symbole indépassable de la conscience existentielle chez les dégénérés. Il constitue une sorte de référentiel culturel magico-religieux déterminant les comportements d'une

certaine classe d'individus ayant aliéné leur liberté au sexe. Au point qu'on peut se demander s'il ne tient pas lieu de totem pour les néo-primitifs du troisième millénaire. Un primitif, qu'il soit né 10 000 ans avant J.-C. ou 10 000 ans après, est toujours un primitif.

121

Les socialistes ont généralisé l'usage du préservatif. Ce sont ces mêmes socialistes et leurs amis gauchistes qui, en Mai 68, affichaient sur les murs de Paris : « *Pour vivre heureux, jouissons sans entraves* » Cocasse, non ?

122

Autre slogan graffité sur les murs de la Sorbonne à la même époque, entre deux portraits de Lénine et Mao : « *Camarades ! L'humanité ne sera heureuse que le jour où le dernier capitaliste aura été pendu avec les tripes du dernier bureaucrate.* » Brrr !... Quand on sait ce que sont devenus la plupart des ex-soixante-huitards, à leur place, j'aurais peur.

123

C'est caractéristique de notre époque : on parle de moins en moins d'amour et de plus en plus de sexe. Surtout pas de famille ni d'enfants. Du sexe, rien que du sexe, à tous les étages, à tous les repas, jusqu'à l'indigestion. Pire, le plus souvent, il s'agit de la sexualité de détraqués, voire d'exhibitionnistes, d'autant plus fiers d'exposer publiquement leur déviance qu'ils sont présentés comme des cas originaux et exemplaires de ce que serait la nouvelle normalité. Quant à l'amour, il n'a plus sa raison d'être ; le mot lui-même est banni, contesté, ringardisé ; la nouvelle norme le définit bourgeois, réactionnaire, rétrograde. D'où je conclus fort logiquement qu'en Socialie, le citoyen couvre sa citoyenne comme le chien couvre sa chienne. Tant pis pour les sentiments...

124

L'amour est en somme un partage de muqueuses et de sécrétions hormonales. Là où est le problème, c'est que, pour beaucoup, l'amour ne dépasse pas cette chimie passionnelle.

Tout ce qui vient du cœur se réduit chez eux à cette stimulation physiologique ; mais c'est prouvé : si l'on ne dépasse pas l'animalité de l'homme, tout ce qui vient des glandes stérilise l'esprit et assèche le cœur.

125

Beaucoup pensent que pour s'affranchir des interdits moraux, des tabous, de nos complexes, de nos tendances refoulées, il importe de ramener l'esprit au niveau des choses du sexe pour le libérer. Ils appellent cela « libération des mœurs » ou « liberté sexuelle ». La liberté du corps et du sexe serait, paraît-il, une preuve flagrante d'ouverture d'esprit (Freud, Reich, Marcuse...). Le problème est qu'une fois situé à ce niveau, il est à peu près établi qu'il ne remonte jamais au-dessus de la ceinture, si tant est que l'on puisse encore parler d'esprit sans faire injure au mot.

À chacun sa conception de la vie, mais pour ma part, je n'ai jamais éprouvé l'indispensable besoin d'assujettir ma liberté à la sexualité pour me croire un homme libre, comme les théoriciens ci-dessus et leurs condisciples le professent, — même si celle-ci contribue pour une part à notre équilibre psychique. La liberté, elle est dans notre tête, pas dans notre corps ; c'est par l'esprit qu'elle se conquiert et qu'elle prend tout son sens. Certes, je n'ignore pas que derrière le mot « c.l » il y a des bruits de caisses enregistreuses. Pour autant les porno-maniaques qui se livrent sans réserve à un certain exhibitionnisme sexuel pour se donner l'illusion d'être libres, prennent pour liberté ce qui n'est que l'effet de leur propre névrose. Leur cas relève de la psychopathologie et tendrait à prouver qu'ils sont plus tarés que libérés.

126

À propos d'ouverture d'esprit, une personne me reprocha, un jour, de tenir des propos « d'extrême droite ». Selon son propre jugement, quelque peu prédéterminé par les canons de l'idéologie dominante, elle se crut obligée d'ajouter, se voulant

absolument originale : « les gens d'extrême droite ont l'esprit étroit ». Irrité par ce genre de jugement à l'emporte-pièce digne d'un commissaire politique du bureau soviétique et répété comme une mécanique, je lui répondis : « Vous avez raison, j'ai l'esprit étroit. Cela permet d'avoir le regard perçant et de voir dans les coins. »

127

Les gens qui parlent d'ouverture d'esprit à tout bout de champ ont en effet l'esprit ouvert mais la vue plate (la vue plate des philosophes anciens). Autrement dit, ils voient large mais pas loin. C'est sans doute un problème de focale intellectuelle. À force d'avoir l'esprit ouvert, il s'évente et l'on ne retient plus rien d'essentiel.

128

J'ai souvent remarqué que les esprits soi-disant « ouverts » et « tolérants », ou qui affectionnent de se faire passer pour tels, se referment comme des huîtres dès lors qu'on ne partage pas les mêmes idées qu'eux ; mieux, ils prennent pour de l'impertinence quiconque ose n'être pas en accord avec leurs idées. Ouverts, généreux et tolérants, ils le sont, mais envers eux-mêmes, toujours à sens unique et dans la même direction. Cela s'appelle aussi avoir l'esprit obtus, c'est-à-dire plus fermé qu'il n'est réellement ouvert.

129

En politique, juger des extrêmes sur un plan horizontal, c'est commettre une erreur d'orientation fatale ou être affecté d'un léger strabisme mental avec déport axial spatio-temporel. Contrairement à ce que l'on croit, être d'extrême droite (que l'on donne à l'expression le sens qu'on voudra), ce n'est pas être à l'autre bout, c'est être extrêmement au-dessus ; être d'extrême gauche, c'est-à-dire communiste ou gauchiste, c'est être extrêmement au-dessous. Il ne faut pas confondre élévation vers les cieux et descente aux enfers.

130

Enfin, une grande victoire socialiste. Tandis que leur gestion politique du pays — puisque de gestion il faut parler — tombe en capilotade et tourne en eau de boudin, au beau milieu du désastre surnage un de ces glorieux « acquis sociaux » toujours obtenus au bout des grandes luttes sociales que l'on sait : les viragos et autres coincées de la blague à tabac ont réussi à faire passer au parlement une loi tendant à réprimer le « harcèlement sexuel » (pourquoi “ harcèlement ” qui est un terme guerrier ? Pourquoi pas “ sollicitation insistante ” ?). Nonobstant qu'il y a déjà matière à s'interroger sur le sens de cette expression et qu'il y aurait nombre de commentaires à faire sur l'opportunité d'une initiative aussi saugrenue, en Socialie, les jeux de l'amour deviennent délits.

Les socialistes prétendent légiférer sur la nature humaine en allant à contresens, et sanctionner ce qui constitue les délicates saveurs pimentées de l'existence qu'il ne nous appartient pas de juger. Même l'Église catholique, pourtant championne de l'austérité sexuelle, n'a jamais été aussi loin dans le ridicule, parce qu'elle a toujours su que derrière l'interdit moral, il y a le long fleuve de la vie dont elle s'efforce de discipliner le cours dans ses passages les plus impétueux.

Cette disposition législative est d'autant plus surprenante (faut-il vraiment en être surpris ?) que les socialistes se font, quant à eux, les champions de la « libération des mœurs, du corps et du sexe ». Superbe hypocrisie de ceux qui dénoncent l'hypocrisie.

On connaît les arguments des féministes : abus de position hiérarchique. Classique. D'accord, mais il ne faudrait tout de même pas exagérer et réputer salaud tout homme du seul fait qu'il est homme. Au risque de paraître cynique et immoral, je crois savoir que toutes les femmes ne se plaignent pas d'être « harcelées » ni de bénéficier de la promotion dite « canapé ». Le risque de vivre pour la femme, surtout la femme moderne, c'est la loi du serpent : à elle de ne pas croquer la pomme. Les femmes

ont un puissant moyen de défense : elles savent dire « Non ! ». Et quand c'est non, c'est non. Par contre, le véritable ennemi de la femme, c'est le goujat. Contre celui-ci, aucune loi ne pourra jamais rien. Alors, que signifie cette gesticulation législative ? Je ne voudrais pas moi-même me comporter en mufler, mais ôtez-moi l'idée que les féministes auraient milité en faveur de cette loi par dépit, pour se venger de n'avoir point été elles-mêmes l'objet d'un harcèlement secrètement espéré mais jamais arrivé, donc d'une sollicitation insistante... Et que cette loi ne serait qu'une disposition aboutissant à une autre encore plus méchante et définitive dans leurs fantasmes les plus osés : châtrer les mâles dès la naissance afin de les transformer en chapons inoffensifs. L'ultime vengeance féminine.

Note. Ces propos, c'était avant l'invasion migratoire foudroyante que la France a connue entre temps ; je veux dire, du temps que la France était encore un pays de gens civilisés.

131

À propos de concupiscence, je me suis toujours demandé le sens exact de cette expression bizarre attribuée à un peintre dans ses carnets intimes : « *Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille.* » Faut-il entendre « homme » au sens particulier ou au sens générique recouvrant l'espèce homme-femme ?

S'il s'agit du sens premier, de deux choses l'une : ou bien ce brave homme est d'une naïveté déconcertante, ou bien il fait montre à l'égard des dames d'une rare délicatesse, leur épargnant ainsi la part maudite du cochon que la Tradition présente comme l'incarnation du mal ; car la vérité oblige à dire que pour ce qui est de réveiller le cochon, elles s'y entendent à merveille, Dieu les ayant généreusement pourvues à cet effet.

Dans un souci d'équité, il serait peut-être bon de compléter le propos et de l'équilibrer ainsi : « *Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille, tandis que la patrie de la cochonne se trouve là où il y a du gland.* », paraphrasant ainsi Fénelon dans un sens équivoque qui, sans vouloir offenser sa

cardinalice dignité, a probablement échappé à l'éminent prélat. Nous nous ferons pardonner cette audace en pensant que dans le genre grivois, Rabelais était déjà passé par-là.

Cela dit, pour faire des cochonneries, encore faut-il que le cochon ait sa cochonne, le tout ayant pour effet résiduel de produire d'adorables gorets. La morale est sauve, tandis que cette expression obscure, devenue quasi dicton, n'en paraît que plus... incongrue !

132

L'amour vrai, l'amour sincère, c'est donner à autrui plus qu'on ne reçoit de lui afin que le solde profite à tous. Tel est l'amour conjugal, l'amour familial, l'amour de la patrie, l'amour de Dieu, l'amour du travail... Chez nos grands humanistes télémediatiques, la conception de l'amour est rigoureusement inverse. Ils reçoivent d'abord. De l'argent. Beaucoup d'argent. Ensuite — et seulement ensuite —, ils donnent. Des conseils.

133

Vous pourriez peut-être croire qu'une femme épouse un homme. Si vous croyez cette chimère, vous êtes dans l'erreur, mon brave. Erreur séculaire. Mentalité patriarcale. Une femme n'épouse jamais un homme, elle épouse l'image qu'elle se fait de lui ou qu'elle projette dans son imaginaire vaporeux. Elle épouse un fantasme, une représentation idéalisée de celui qu'elle a dans la peau.

Si la légende répute l'homme d'avoir la manie un peu leste d'effeuiller par la pensée les délicieuses créatures du sexe défini faible, la même légende accrédite chez celles-ci la propension contraire à affubler les hommes de tous les oripeaux fantasmatiques qui agite leur imagination fertile et vagabonde. Quand elles sont amoureuses, elles n'ont plus d'yeux pour voir, plus d'oreilles pour entendre, plus de tête pour réfléchir. C'est un autre qu'elle voit en vous, c'est celui-là qu'elle aime à votre place.

Dès lors que vous êtes entrés dans leur univers mental, ne les décevez jamais. Car elles redeviennent vite lucides. Si elle est vraiment revenue de ses illusions sur vous, vous risquez de vous retrouver dans l'un de ces deux cas de figure : ou bien, désabusée, elle vous traitera comme un bichon de salon, les égards en moins, la condescendance en plus ; ou bien la douce créature se métamorphosera en ménade enragée, prête à se jeter sur vous toutes griffes dehors. Dans ce cas, il ne vous reste plus qu'à plier bagage et à déguerpir pour assurer votre salut, mon brave. C'est dur, d'être un homme !

134

Je n'attends pas des femmes de me prouver qu'elles sont capables d'être des hommes ; j'attends d'elles de me montrer qu'elles sont femmes. Cela suffit à mon bonheur.

135

Je n'ai jamais mis les pieds dans une « boîte de nuit ». Suis-je normal ?

Je n'ai jamais mis les pieds dans un stade, je suis normal.

Je n'ai jamais exécuté de pas de danse avec vous, mademoiselle, et vous me voyez désolé d'avoir négligé le bonheur exquis de vous faire tourner dans mes bras. Suis-je normal ?

Je n'ai jamais mis les pieds au Club Méditerranée : je suis normal.

136

Le monde des femmes s'inscrit dans le monde des hommes, il ne le circonscrit pas. Cela s'énonce comme un théorème. Mais comme les hommes ne sauraient rien refuser à ces délicieuses créatures que sont nos chères compagnes, libre à elles de renverser les lois de la géométrie si tel est leur désir, au risque de voir le monde s'écrouler sur leurs têtes.

137

Les féministes sont d'aimables personnes dominées par ce qu'il est convenu d'appeler le complexe de castration, un mal

intérieur qui les tourmente à souffrir la damnation, et qu'elles ne parviennent pas à évacuer. Certes, je ne suis pas en mesure d'évoquer cette épineuse question avec la même autorité scientifique que papa Freud qui en savait long, paraît-il, sur la question. C'est un sujet complexe, ce qui est normal s'agissant de complexes. En un mot, chez les fillettes normalement constituées, la crise ne dure que le temps de s'apercevoir qu'il leur manque quelque chose là où, précisément, les petits garçons ont quelque chose en plus. Tout d'abord, elles en éprouvent une certaine contrariété, voire des frustrations passagères, puis finissent par se faire à l'idée qu'elles ne sont pas nées garçon. Que voulez-vous, nul n'est parfait. Chez les féministes, cela dure toute une vie d'emmerdeuse.

138

Parmi les fantasmes qui tourneboulent le cervicule quelque peu branlant de nos féministes, il en est un qui domine de loin leurs obsessions : l'avènement de la société matriarcale ou la revanche de la femme sur l'homme. Dans leurs rêves les plus extravagants, elles verraient bien les rôles inversés, et se bercent d'images fuligineuses où l'homme, réduit à l'état de porte-sexe inséminateur, filerait doux sous les injonctions gendarmesques de ces nouveaux dragons en bottes de cuir et talons aiguilles.

Pour étayer leurs fantasmes, nos viragos s'appuient sur l'existence de prétendues sociétés primitives où auraient prévalu de telles mœurs, ou sur les élucubrations pseudo-scientifiques d'idéologues au rabais, comme Engels, le cofondateur du marxisme.

Désolé d'avoir à contrarier ces dames, mais nous n'avons aucune preuve que de telles sociétés aient réellement existé par le passé ; il s'agit de pures spéculations où l'on tient pour acquis ce qui est à démontrer. Quand bien même elles auraient existé, il est à peu près établi que ce que l'on tient pour une société matriarcale n'est en fait que la pire des conditions d'existence que l'on puisse imaginer pour la femme : l'amour, la chasse, la

guerre, aux hommes ; le plus gros de la besogne et de la basse besogne à leurs compagnes. Et quand les hommes ne font ni la chasse ni la guerre, c'est pire : ils ne foutent rien. Ils sont devenus communistes (1).

Si c'est cela l'éden matriarcal dont rêvent les féministes, et qu'elles attendent comme le nouvel âge d'or de la femme de l'avenir, je dis : chiche !

1. Les féministes devraient se montrer plus humbles dans leurs revendications. Dans de nombreuses peuplades primitives, les hommes ne travaillent pas ou peu, en tous cas le moins possible ; les gros travaux, les plus lourds, les plus fatigants, sont souvent réservés aux femmes. Elles se substituent aux bêtes de somme. Elles sont capables de porter des charges de plusieurs kilos, soit posées sur la tête, soit soutenues par des lanières prenant appui sur le dos et le sommet du crâne ; on les voit ainsi marcher des kilomètres, pieds nus, emprunter des terrains pierreux, escarpés, des chemins difficilement praticables ; elles peuvent également charroyer des matériaux sur les chantiers, et monter aux échelles avec la charge sur la tête. Ne pouvant développer de musculature, on les imagine comme des pelotes de nerfs ayant la résistance d'un câble d'acier. La nécessité de se maintenir droites pour protéger la colonne vertébrale, donne à certaines un port hiératique. Elles se fanent vite aussi. Quoi qu'il en soit, elles font preuves d'un courage et d'une résistance physique stupéfiants. Étonnante résignation de la femme asservie par sa nature et le destin ! Elles semblent accepter la fatalité de leur sort avec une dignité admirable dont feraient bien de s'inspirer les occidentales, même si on leur souhaite de ne jamais connaître de telles conditions d'existence ; cela remettrait les idées en place à certaines — certaines idiotes de l'intellect, je précise.

Rien que d'y penser, j'en frémis... J'étais en train de me dire ceci : et si ces très chères et très saintes pipelettes de Dieu que furent Thérèse d'Avila et sa sœur en sainteté, Thérèse de Lisieux, vivaient de nos jours, comment réagiraient-elles à notre société du tout médiatique ? Seraient-elles de dignes représentantes de Dieu ? Se seraient-elles transformées en perruches mondaines ou en mégères télémediatiques ?... Seraient-elles du genre féministe acariâtre ou appartiendraient-elles à la caste

privéligiée des *wonderwomen* qui pètent le feu et ne rêvent que de bouffer du mâle à pleines dents ?... Quand je vois l'effet de dissolution morale de cette société sur les individus en général et sur les femmes en particulier, je me demande comment elles se comporteraient... Sans vouloir offenser leur insigne mémoire ni mettre en doute leur immense aptitude à la vertu, peut-être se tiendraient-elles coites ; et il ne me déplaît pas de les imaginer atterrées devant le spectacle de cette société moderne moralement pourrie et en pleine déliquescence, éprouvant la même sensation que moi en ouvrant nos médias contemporains : une irrépressible envie de vomir.

140

Je suis scandalisé d'entendre que des féministes, c'est-à-dire des êtres supposés relever du sexe féminin, osent revendiquer un prétendu droit de « disposer librement de leur corps », d'affirmer que leur corps leur appartient (un enfant si je veux, quand je veux ; mon corps mon choix...) pour justifier l'avortement, alors que la vie de l'enfant ne leur appartient pas ; il ne leur appartient pas doublement parce que c'est une vie et qu'elle appartient d'abord à Dieu ; ensuite qu'elle est procréée en union avec le père, lequel dispose de la mère et de l'enfant sur lesquels il a autorité tant au plan civil que moral ; enfin, dès la conception, l'enfant appartient à la société ; il a une identité existentielle partagée avec sa communauté d'origine, faisant de lui un membre à part entière qui ne relève plus de la mère. Dans ces conditions, il ne faut plus parler de féministe, de femme ou de mère, mais de monstre.

141

On a tendance à considérer que seule la femme éprouve le désir d'enfant. Or il se manifeste tout aussi fortement chez l'homme, mais de façon différente et néanmoins complémentaire. La femme éprouve un irrésistible besoin de porter la vie en elle, de prolonger biologiquement son corps par l'enfant qu'elle donne à l'homme aimé, à l'homme de sa vie... enfin,

considéré comme tel, au moins au début (après, il arrive ce qu'il arrive) ; tandis que chez l'homme, ce besoin, cet amour de l'enfant, est sous-tendu par le désir d'assurer sa propre filiation, de se donner un héritier, et ainsi de perpétuer son nom et sa race.

142

Qu'on ne se méprenne pas : la propagande n'est pas l'apanage des seuls régimes totalitaires. Elle existe aussi dans nos « démocraties-*sic* » républicaines sous des formes plus subtiles, plus insidieuses, qui pour être moins grossièrement persuasives n'en sont que plus redoutables : technocrates de tous les pays, unissez-vous !

Vers la fin des années 1970, sous le septennat du « libéral avancé » Giscard d'Estaing, le gouvernement entreprit une grande campagne d'information destinée à réhabiliter le travail manuel. Intention fort louable au demeurant, mais douteuse venant de bourgeois fonctionnarisés pour qui le seul fait de tenir en main une clef à molette est le suprême avilissement. Durant deux semaines, des affiches 4x3 allaient fleurir dans toute la France, des affiches où l'on pouvait voir des mannequins, hommes et femmes scénarisés, tirés de leur emploi habituel pour jouer les « prolos » improvisés, qui en bleu de travail, qui en blouse blanche ou avec des outils en main... Pauvres figurants à la peine, ils paraissaient aussi crédibles et à l'aise dans leur accoutrement de circonstance que pourrait l'être, à contrario, un vidangeur en costume trois pièces dans sa fosse à purin.

Et tous de répéter sur leur affiche, à l'attention du quidam invité à communier dans un même élan de solidarité, un « Moi, j'aime le travail manuel » aussi convainquant qu'un prêche sur la continence chez les adeptes de la polygamie.

Si c'est tout ce que les crânes d'œufs de l'administration gouvernementale ont été capables d'imaginer pour susciter le goût du travail manuel chez les jeunes gens, il ne faut pas s'étonner que ceux-ci préfèrent prolonger leur séjour chez papa-maman ou lanterner au chômage ; une campagne de propagande aussi mal

conçue psychologiquement, aussi mal ficelée pédagogiquement, ne peut aboutir qu'au résultat inverse : leur faire haïr le travail et les en dégoûter à jamais : vive, le droit à la paresse !

143

Pour bien comprendre le travail, encore faut-il comprendre ceux qui travaillent et avoir soi-même travaillé autrement qu'à passer les concours de l'Administration ou des diplômes d'État. Oui, je sais, cela fait très poujadiste, très démagogue populiste, mais je maintiens ce que je dis : il faut avoir travaillé de ses mains avec des gens qui travaillent des leurs, et en avoir eu besoin.

Voici une anecdote vécue au cours de ma carrière en entreprise. Je plante le décor pour ceux qui n'auraient jamais mis les pieds ni surtout le nez dans un équarrissage. Nous sommes dans l'atelier de réception où arrivent toutes sortes de cadavres d'animaux : animaux d'élevages morts, résidus d'abattoirs et de boucheries, parfois des chiens, des chats, etc. La barbaque n'a pas le temps de faisander. Sitôt arrivée, sitôt saisie par un palan à griffes, elle est transportée dans un atelier de préparation où elle va subir divers traitements, passer dans une série d'autocuiseurs et terminer en... aliment pour le bétail ! Ne cherchez pas à comprendre, ce sont les mystères de la chimie. Si les animaux n'en crèvent pas et nous avec, ils vivront vieux, nous aussi (1).

Il règne dans l'atelier une forte odeur de chair en décomposition, de viande putréfiée, rendant l'atmosphère irrespirable à quiconque n'est pas habitué ; une puanteur âcre, tenace, qui s'accroche aux vêtements, et qu'on traîne sur soi longtemps même après un bref passage.

En attendant mon rendez-vous, j'échange quelques propos avec un ouvrier de la maison. Il est assis sur le cadavre d'une vache. Le corps de la bête, gonflé par les gaz de putréfaction, donne l'impression qu'elle va éclater d'un instant à l'autre. Avec ses pattes raides, tendues en l'air sous la pression du gaz de décomposition, elle ressemble à un gros animal en

peluche retourné sur le dos. Dans l'attente d'un sort déjà scellé, elle tient lieu de banquette en cuir véritable.

L'équarisseur porte un béret crasseux posé comme une crêpe et cassé sur l'avant de son crâne. Tirant un paquet de gauloises de sa poche, il me tend une cigarette. Je décline l'offre. De ses gros doigts luisants de gras, il la saisit, la porte aux lèvres et l'allume.

— Attention à l'explosion, dis-je, façon de plaisanter, pensant au méthane répandu dans l'atmosphère.

— Aucun danger, rectifie-t-il. Il en faudrait plus.

Je lui demande, perfide :

— Il ne vous arrive jamais d'avoir envie de changer d'air, de rêver à d'autres horizons ?... De penser à un autre métier, plus gratifiant par exemple ?...

J'aurais offensé la Reine Mère d'Angleterre en personne qu'elle ne se fût pas montrée plus choquée.

— J'aime mon métier, monsieur, dit-il, outré que j'aie pu le prendre pour un vulgaire besogneux tout juste bon à louer ses bras ; je n'ai pas l'intention d'en changer. C'est un sale boulot, d'accord, mais c'est mon travail. Personne ne veut y mettre les mains. Allez demander à un jeune de faire ce turbin ! Vous allez voir s'il va rester longtemps !...

Et de m'expliquer qu'il tenait à son job précisément pour ce que d'autres lui trouvaient de rebutant et d'ingrat. Encore que ce ne soit pas l'enfer, n'exagérons rien. Mais en mettant du sens dans une tâche apparemment rebutante et sans attrait, il la rendait plus supportable, et en faisait comme un défi qu'il se lançait à lui-même. Il impliquait ainsi sa dignité, son orgueil intime, dans une vision du travail qui allait bien au-delà de simples considérations professionnelles. Aussi n'entendait-il pas baisser pavillon ni désertier lâchement la corporation des équarisseurs. Belle leçon de modestie et de conscience professionnelle — si toutefois ces mots ont encore un sens de nos jours. J'ai souvent

rencontré cet état d'esprit volontariste chez beaucoup d'ouvriers. On est loin de la phraséologie marxiste !

1. Ces lignes prémonitoires ont été écrites des années avant la crise dite de la « vache folle ». Sans prévoir ni comprendre les conséquences, j'avais déjà trouvé étonnant qu'on puisse nourrir le bétail avec des résidus d'animaux (farines), alors que les bovins sont des herbivores et ont un système digestif adapté ; de plus, cela me paraissait assez malsain. Il est arrivé ce que l'on sait. Par la suite, dans un autre contexte et les circonstances faisant, j'aurais l'occasion d'étudier de plus près cette question.

144

« Ne pas se servir, ne pas asservir, mais servir », telle est la noble, fière et belle devise des Compagnons du Tour de France, la crème des ouvriers. Je la verrais bien appliquée à notre fonction publique, mais retournée : « Se servir, asservir, mais ne pas servir ». On va encore dire que je fais du mauvais esprit.

145

« Là où est la difficulté, là est le devoir », a dit Jean Racine. Le genre d'aphorisme qu'il serait imprudent de prononcer devant une certaine jeunesse dite « moderne » ; laquelle serait disposée à le faire sien mais interprété comme suit : « Là où est la facilité, là est le droit ».

146

La difficulté n'est pas une épreuve ; quand on a des buts nobles dans la vie, elle est un puissant facteur de stimulation. C'est elle qui nous donne à apprécier les choses de la vie à leur juste valeur, et à les estimer à leur juste place.

147

Nul n'est censé ignorer la loi, excepté les honnêtes gens.

148

Dans cette société de décadence morale et spirituelle du tout permis et du tout pourris, le lobby homosexuel a pris une importance considérable, surtout à gauche, et il fait sentir son influence délétère jusqu'aux plus hauts niveaux de l'État. Ce qui

me rappelle ce mot du dramaturge Yves Mirande : « Ces pédérastes, quelle race étonnante ! Elle augmente sans cesse alors qu'ils ne se reproduisent jamais ». C'est bien ce qui m'inquiète.

149

Qu'est-ce qu'un intellectuel de gauche ? Un esprit fort qui confond jargonner et parler clair.

Qu'est-ce qu'un intellectuel de gauche ? Un penseur qui refait le monde toutes les dix minutes, parce que les neuf précédentes, il s'est trompé.

Qu'est-ce qu'un intellectuel de gauche ? Un penseur qui écrit plus vite qu'il ne réfléchit et dit des bêtises encore plus vite qu'il n'écrit.

150

Qu'est-ce qu'une féministe ? Un être avec une tête d'homme dans un corps de femme.

Qu'est-ce qu'un homosexuel ? Un être avec un corps d'homme et des envies de femme.

Qu'est-ce qu'un pédéraste ? Un homosexuel qui se prend pour un modèle de nouvelle virilité et tendrait à faire passer les gens normaux pour des anormaux.

151

La liberté des uns finit où commence celle des autres, dit l'adage. Pour certains, la liberté n'a de sens que si elle empiète largement sur celle des uns et des autres.

152

Qu'est-ce qu'un socialiste ?

Quelqu'un d'entièrement dévoué au service de la collectivité publique, à condition que la collectivité publique lui assure du travail (pas trop quand même), mais un emploi à vie, une honnête rétribution, une bonne retraite, précoce si possible, la semaine de 4 jours (on l'attend avec impatience), des congés payés, une prime de travail, la réduction du temps de travail, une prime de réduction du temps de travail pour compenser le manque de prime de travail sur le travail réduit, une prime de

vacances dans un village de vacances subventionné, des gratifications de fin d'année, des jours de repos, des jours de récupération, des congés maladie, des congés parentaux (pas trop d'enfants, parce que ça vous pourrit la vie), un droit à l'année sabbatique, l'aide au logement, les allocations familiales, une assurance vie, une assurance maladie, une assurance vieillesse, l'accès gratuit aux soins, des prêts à taux zéro, la réduction sur les transports, une allocation de déplacement, la scolarité gratuite, un soutien à l'éducation des enfants, une prime de Noël pour l'achat des jouets... : le minimum sécuritif, quoi !

153

L'Arc républicain :

Ce n'est pas le tout de faire le GENTIL-CITOYEN-MODÈLE-QUI-NE-MANQUE-JAMAIS-DE-FAIRE-SON-DEVOIR quand il va voter ; encore faut-il savoir à qui vous remettez votre délégation de pouvoir et ne pas voter les yeux bandés. Il faut donc savoir à qui vous avez à faire, et définir intrinsèquement la quiddité mentale et psychologique des futurs élus en fonction de leur orientation politique. Le guide suivant définit l'ensemble du panel représentatif républicain et vous aidera à choisir ceux à qui vous décidez de remettre votre destin.

Vous saurez désormais à quoi vous en tenir.

Qu'est-ce qu'un républicain ? Un monsieur dont l'activité consiste à se faire élire, et une fois élu à se faire réélire.

Qu'est-ce qu'un républicain avisé ? Un homme politique qui a compris que se faire élire, c'est mieux qu'au casino : si on gagne, on touche le jackpot ; si on perd, on est récompensé par un fromage dans la fonction publique ou une pantoufle dans le privé.

Qu'est-ce qu'un républicain lucide ? C'est de s'engraisser sur le dos de ses concitoyens tout en donnant le sentiment d'être à leur service et de se dévouer pour eux.

Qu'est-ce qu'un libéral ? Un monsieur capable de donner raison à un adversaire qui a tort, à seule fin de montrer qu'il est ouvert et tolérant.

Qu'est-ce qu'un ultralibéral ? Celui pour qui le comble de la liberté consiste à priver autrui de la sienne, afin de la lui revendre tarifée aux conditions du marché.

Qu'est-ce qu'un centriste ? Celui qui met ses intérêts au centre de ses convictions et ses convictions là où commande l'intérêt.

Qu'est-ce qu'un conservateur ? Quelqu'un susceptible de ne s'engager sur rien pouvant remettre en cause une situation acquise et les privilèges qui vont avec.

Qu'est-ce qu'un moderniste ? Quelqu'un qui considère qu'aller de l'avant, c'est marcher sans regarder où l'on met les pieds.

Qu'est-ce qu'un progressiste ? Quelqu'un qui ne regarde jamais le passé pour ne pas avoir à constater ses propres erreurs.

Qu'est-ce qu'un opportuniste réfléchi ? Quelqu'un dont les convictions sont suffisamment aléatoires et fluctuantes pour les adapter à la situation politique la plus favorable à ses intérêts.

Qu'est-ce qu'un opportuniste prudent ? Quelqu'un qui a l'art de se mettre bien avec tout le monde sans se compromettre avec personne.

Qu'est-ce qu'un opportuniste conséquent ? Quelqu'un qui est toujours d'accord avec ceux qui sont pour quand il faut être pour, et avec ceux qui sont contre quand il faut être contre.

Qu'est-ce qu'un social-démocrate ? Un politicien qui a perdu toutes ses illusions en politique, mais pas son numéro de compte en banque.

Qu'est-ce qu'un modéré ? Quelqu'un de modérément honnête, juste assez pour ne pas paraître malhonnête, mais point trop pour ne pas être gêné par les scrupules.

Qu'est-ce qu'un patriote ? Moi.

Qu'est-ce qu'un socialiste ? Celui qui confond servir l'État et se servir de l'État.

Qu'est-ce qu'un communiste ? Quelqu'un qui considère que ce qui appartient aux autres lui appartient.

Qu'est-ce qu'un gauchiste ? Quelqu'un qui traite d'esclavagiste quiconque ose lui parler travail.

Qu'est-ce qu'un écologiste faisant de la politique ? Quelqu'un qui considère que la terre est trop basse pour être cultivée et trop salissante pour garder les mains propres.

Qu'est-ce que l'État ? Une monstrueuse vache à lait qui fait vivre une multitude de parasites sociaux institutionnels entièrement dévoués au service qu'ils se rendent à eux-mêmes.

Qu'est-ce qu'un service public ? Un service d'emmerdements publics.

Vous venez de faire un grand pas dans la science politique.

154

Dans le système républicain, le centre en politique est un point géométrique vers lequel convergent instinctivement la plupart des gens dépourvus d'idées politiques ou de courage pour les défendre quand ils en ont. Ils se contentent des idées des autres sans jamais s'engager, de façon à être toujours du côté où souffle le vent. Il est d'ailleurs normal qu'ils se trouvent au centre puisque c'est autour de l'axe central que tournent les girouettes. À ceci près qu'ils n'indiquent pas le sens du vent, c'est le vent qui leur donne du sens.

155

J'appelle « lutte des classes » un combat de bourgeois honteux en rupture avec leur milieu social, ayant une propension atavique à régler leurs comptes par « classe ouvrière » interposée.

156

La plupart de ceux qui prétendent combattre au nom de la « classe ouvrière » n'ont jamais travaillé de leurs mains (peut-être même de leur vie !). Sans doute est-ce le regard stressé,

plein d'humilité et de compassion qu'ils portent sur ceux qui s'exténuent à la tâche, qui épuise ces bonnes âmes et finit par les pousser à la révolte.

157

L'État républicain jacobin ne connaît que des administrés, des usagers, des assujettis, des affiliés, des cotisants, des contribuables, des ayants droit, des contractuels, des titulaires, des surnuméraires, des statutaires, des vacataires, des auxiliaires, des bénéficiaires, des allocataires, des attributaires, j'en oublie sûrement... Qu'on me rassure : existe-t-il encore des humains ?

158

Les francs-maçons se sont toujours posés en farouches défenseurs de la laïcité et de la séparation de l'Église et de l'État. Plus que les défenseurs, ils en ont été les acteurs zélés. Comme on les comprend ! Sur la lancée d'aussi bonnes dispositions, quand pouvons-nous espérer qu'ils se mobilisent avec autant de détermination pour la séparation de la secte maçonnique et de l'État français ?

159

Un ministre a laissé échapper naguère : « La France n'a pas besoin de mafia, il y a l'État ». Que cela fait plaisir à entendre quand un homme politique parle le « parler vrai » !

160

Les gens pensent que la politique, ce sont les discours des hommes politiques et les commentaires des journaux. Ils se trompent. La politique, c'est ce qui se trame dans leur dos, qu'ils ne voient pas, et dont ils n'entendent jamais parler.

161

Tout le monde veut la liberté mais peu sont disposés à en accepter les risques. Tout le monde est pour l'égalité, mais personne n'est contre de posséder plus que son voisin. Tout le

monde est pour la fraternité, mais on fraternise plus facilement avec ceux dont on peut obtenir quelque chose.

162

L'honneur est une vertu dont peuvent se flatter les honnêtes gens. Les gens malhonnêtes n'ont ni dignité ni amour propre ; ils ne voient pas le mal qui infecte leur âme, ni celui qui supprime de leur conscience et nuit à leur prochain : ils ne peuvent être heureux ni avoir de l'honneur.

163

La Légion d'honneur, d'origine militaire, a été victime de détournement, et instituée par la République pour récompenser des gens sans honneur ; les gens qui ont de l'honneur n'ont pas besoin de médaille pour se distinguer ; c'est justement parce qu'on ne les distingue pas qu'on remarque qu'ils ont de l'honneur.

164

République, cela veut dire la chose à tout le monde. Qu'est-ce que « la chose à tout le monde », si ce n'est une traînée ?...

165

Je suis contre la République mais pour la Ré privée.

166

Si elle était appliquée, l'incompatibilité du mandat électoral avec la fonction publique serait une mesure politique audacieuse propre à aller dans le sens de la démocratie véritable.

Est-il normal que des gens, par définition irresponsables, puissent décider du destin de tout un peuple sans jamais le consulter ?

Est-il normal que des improductifs aient un pouvoir de décider supérieur à ceux qui créent de la richesse et produisent de la valeur ajoutée ?

Est-il normal que les domestiques décident à la place des gens du château, pillent celui-ci, et mettent en coupe réglée le village qui les nourrit ?

Je relève une citation d'Armand Barbès, un de ces atrophiés de la comprenette à qui la République reconnaissante et pas très regardante, octroie généreusement avenues et grands boulevards : « *Citoyens de l'univers dans le vrai sens du mot, nous sommes partis de la croyance à la solidarité des nations et de l'humanité terrestre, pour en arriver enfin à la pratique du dogme de la solidarité de l'humanité universelle.* »

Ce charabia abscons, très représentatif du pathos humanisant des idéologues de gauche, montre que les lubies ont la vie dure, et que même les faits les plus évidents ne parviennent pas à ouvrir les yeux aux non-voyants de l'intellect frappés de cécité mentale. Cette mystique humanitaire droit-de-l'hommesque est récurrente : elle est de tous temps ; elle n'a jamais été aussi répandue qu'en notre époque moderne et nous entraîne irrésistiblement vers la mondialisation de la planète et la dictature universelle.

Je dis, j'affirme qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu de citoyens du monde, de la Terre, et même de la lune et de l'univers, pas plus qu'il n'existe d'humanité universelle, sauf à considérer que l'homme ne serait plus qu'un robot conçu pour être produit en série sur le même modèle, et destiné à peupler la Terre entière.

Tout au contraire, l'homme est un individu unique, un être concret et particulier, différencié et distinct, dans le temps et dans le lieu ; il n'a qu'une vie, une expérience, certes transmissible mais non reproductible. Ce qui fait précisément le particularisme de l'être humain, c'est qu'il tend à se spécifier en tant qu'être déterminé par des caractères sélectifs généraux et particuliers qui façonnent son identité à la fois individuelle parce qu'il est être unique, collective parce qu'il n'est pas seul sur Terre et qu'il appartient à un milieu originel. Tout le reste n'est que fumisterie idéologique visant à l'enfermer dans un moule, et à reproduire indéfiniment le même modèle basique

sur des critères abstraits lui déniaient tous caractères particularistes : le grand rêve totalitaire de l'humanité universelle !

168

Dans le même esprit, cette citation du prolixe Jaurès en dit long sur l'aveuglement de ces penseurs prétendument touchés par la grâce des « Lumières » : « *Demain l'humanité, affranchie par le socialisme et réconciliée avec elle-même, prendra conscience en sa vivante unité de l'unité du monde, et interprétant à la lumière de sa victoire l'obscur évolution des choses, des formes, des êtres, elle pourra entrevoir, comme en un grand rêve commun de toutes ses énergies pensantes, l'organisation progressive de l'univers, l'élargissement indéfini de la conscience et le triomphe de l'esprit* ». Bla, bla, bla... Pas facile de faire toucher terre à un socialiste, même quand il a le sympathique et rocailleux accent du Tarn !

169

On a l'habitude de nous rappeler cette niaiserie pontifiante de Jean-Jacques Rousseau, pour nous le présenter comme un penseur extra-lucide : « *Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisait de dire : "Ceci est à moi", et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, que de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : "Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne"* » Comme d'habitude, l'éthéré de Genève mélange tout et dit n'importe quoi... Si le premier qui avait un terrain a éprouvé le besoin de l'enclore, c'est probablement pour se protéger des indéliçats qui venaient le piller ou en disposer comme de leur bien propre au mépris de la légitime jouissance des fruits de son travail. Quant à la conclusion, il est difficile d'être plus niais et à côté de la réalité. Que signifie dire « *que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne* » ?... Que

si je cultive la terre, les fruits sont à tout le monde et rien pour ma pomme, même pas la terre que j'ai cultivée ? Discours d'anarchiste avant la lettre, vertement remis en place par Voltaire soi-même, son voisin de Ferney... C'est dire. Et si c'était la seule bourde ! Il les collectionne... Le problème avec Jean-Jacques, c'est qu'il n'a jamais mis les pieds sur terre ; j'ai toujours pensé qu'il aurait dû reprendre l'horlogerie paternelle. Cela nous eût peut-être évité la Révolution et avec la Révolution, le pire...

170

Beaucoup de braves gens pensent que faire de la politique, c'est faire la charité avec l'argent du contribuable. Il faudrait leur expliquer qu'ils se trompent.

171

Le suffrage universel est aussi véridiquement probant qu'un diagnostic médical fondé sur les symptômes d'un malade imaginaire.

172

Majorité : ensemble d'une entité quantitative dont le seul avantage qualitatif est d'être nombre. Minorité : ensemble d'une entité quantitative dont le seul inconvénient qualitatif est de ne pas faire nombre pour être majorité.

173

Si l'avenir de l'humanité n'avait tenu qu'à la décision d'une majorité, le monde n'aurait même pas commencé d'exister.

174

Dans nos pseudo démocraties, la plupart des électeurs ne connaissent rien à la politique et sont incapables de prendre la mesure de leur ignorance ; les élus, eux, connaissent la politique et la musique ; ils savent tout le parti qu'ils peuvent tirer de l'ignorance des électeurs. Si bien que la politique consiste à bander les yeux du citoyen pour mieux diriger sa main au moment de déposer le bulletin dans l'urne. Ce n'est pas tout. Le bulletin en question n'est pas un bulletin de vote, mais un

chèque en blanc que le candidat va honorer de ses promesses dans la perspective joyeuse des lendemains qui sourient à la vie. Après on demande au citoyen de se rendormir pour cinq ou six ans, avant de le réveiller à l'heure dite pour renouveler l'opération.

Madame, Monsieur, vous qui, j'en suis persuadé, êtes plus avisé que moi en affaires, si vous deviez bâtir une maison, pousseriez-vous l'inconscience jusqu'à signer les yeux fermés un chèque en blanc à l'architecte, sous prétexte que celui-ci vous aurait promis sur parole la plus belle maison, la plus confortable, la mieux construite et la moins chère ?

175

Le suffrage universel consiste à donner aux citoyens l'illusion qu'ils détiennent le pouvoir et que rien ne peut se faire sans leur consentement. L'artifice devient magie lorsque, après avoir décidé de ce qui leur a été suggéré, ils restent persuadés que ce pouvoir vient d'eux.

176

Quand l'intelligence deviendra principe démocratique, les partis politiques disparaîtront, les femmes retourneront au foyer, les parasites sociaux en seront pour leur faim. Et si c'était cela, le vrai bonheur ?

177

Trois mauvaises conseillères dont il faut se méfier en politique : le romantisme, la nostalgie, l'utopie. Cette dernière est la plus pernicieuse, la plus dévastatrice, parce que la plus sournoise. Toutes portent les habits de la séduction, toutes induisent en erreur celui qui cède à la tentation.

Le suffrage universel est souvent le résultat d'une loterie où les considérations les plus parasites entrent dans la détermination des électeurs.

Fonder le destin d'un pays sur une loterie, et non sur la reconnaissance et l'application de principes substantiels découlant de l'expérience de l'humanité, est le triste aveu d'impuissance d'une civilisation qui a l'arrogance de se poser en modèle de progrès.

178

Entre la vérité qui mécontente et le mensonge qui rassure, tout l'art du politicien faisandé consiste à dire toujours ce qui contente le peuple et flatte l'électeur.

179

Pour une place d'élu ou pour la conserver, les politiciens tueraient père et mère ; ils seraient même capables de prostituer femme et enfants. Je galèje, bien sûr. Dans la réalité, cela n'est pas concevable, n'est-ce pas ? Je divague dans l'odieux, j'élucubre dans l'allégorie cynique. Par contre ce qui est possible, et même certain, c'est que, pour une place d'élu ou pour la conserver avec les avantages afférents, les mêmes n'hésitent pas à poignarder leurs compatriotes dans le dos, à trahir leur pays et à le brader au plus offrant. Là, on n'est plus dans le fantasme ni l'allégorie. Je ne galèje plus. C'est la triste réalité.

180

Affirmer que toute vérité n'est pas bonne à dire, ne signifie pas qu'elle n'est pas bonne à entendre.

181

Les communistes de grand papa n'ont rien compris. Pour normaliser les aspirations matérialistes des peuples au niveau des plus bas instincts, le libéralisme fait cent fois mieux et plus fort que le communisme. Non seulement il entretient l'illusion de la liberté, mais il transforme les consommateurs en une masse compacte d'abrutis dociles béatement satisfaits de leur sort, contents d'être sur terre et d'y voir clair.

182

On est souvent l'homme d'une situation, rarement l'homme de la situation.

Elles ont osé ! Moi, pauvre homme que je suis, je ne serais jamais permis. Le mot peut venir à l'esprit, mais on ne l'écrit point. Du moment que ces dames le prononcent à leur intention, j'ai moins de scrupules. Je me sens virtuellement absous de toute indécatesse de ma part, qu'elles pourraient juger déplacée et inélégante à leur endroit. Après cela, mesdames, ne venez pas vous plaindre de la muflerie des hommes, ne venez pas dire : tous des machos, des phalocrates des masculinistes bons à jeter aux chiens.

Ainsi j'entends dire que le magazine féminin « ELLE », journal des rombières de luxe et autres pimbêches sophistiquées, pose crûment la question en couverture : « Êtes-vous une salope ? ». Diantre ! Si des dames expriment à leur endroit (et même à leur envers) une aussi subtile et délicate interrogation que ma conscience vierge de toute mauvaise pensée à leur égard s'effraye à formuler (ça va, je n'en fais pas trop ?), c'est peut-être qu'il y a du vrai. Mais je laisse à ces amazones audacieuses l'entière responsabilité de leur interrogation publiquement osée, encore qu'il y aurait lieu de s'entendre sur les diverses acceptions du mot. Après tout, peu importe la réponse. Elle est suggérée dans la question. Et le fait de se la poser montre à quel point les chères créatures sont travaillées par leurs instincts fondamentaux, pour ne pas dire « fondamentaux ». Qu'on se rassure, je n'aurai pas l'hypocrisie de m'en plaindre. Tout de même, une petite remarque, mesdames. Il ne faudrait pas trop empiéter sur le domaine des hommes, car « Êtes-vous une salope ? » est une question vulgaire typiquement masculine qu'il est inconvenant à une dame de se poser à elle-même. Laissez-nous rêver de vous comme de fleurs en pleine efflorescence qui déploient leur suave beauté pour enchanter nos tristes vies d'hommes. Il sera toujours temps, après, d'apprécier la part de vous-même que Dieu abandonne au diable, quand celui-ci s'empare de votre corps et y met le feu.

À force d'exhiber leur carnation pulpeuse, de souligner les rondeurs suggestives de leur délicate anatomie par des habillements affriolants, de s'offrir toujours plus désirables au regard des hommes et de dépasser les limites de la plus décente coquetterie pour user de la provocation sexuelle (parfois, chez certaines, dans l'inconscience absolue de l'effet produit sur le mâle), il va falloir, messieurs, que nous réagissions avec fermeté.

Si cela continue ainsi, nous allons nous trouver dans l'obligation de fonder une ligue de vertu visant, dans un but de saine moralité publique, à réhabiliter l'outrage punitif à vocation disciplinaire afin de rappeler dames et demoiselle à plus de pudeur.

L'expérience prouve que la peur du « gendarme » rend plus raisonnable. (1)

Rectification : le temps ayant passé depuis ces lignes, l'environnement urbain a changé avec le déversement submersif des hordes islamiques migrantes qu'ont connues la France et l'Europe ; le paradigme féminin aussi a changé ; cheveux filasses, *jean crade*, pantalons de jogging, leggings serrés, sont désormais de rigueur : sécurité oblige.

Elles portèrent des pantalons. Elles se mirent à fumer. Elles dirent « putain, con, merde, va te faire chi..., mec ». Et la femme devint l'égale de l'homme.

Ne lâchons pas nos féministes comme ça et revenons à elles. On ne se lasse pas de leur caquet. Donc, le pire outrage que l'on puisse faire à la femme, serait de la traiter comme un être-objet. Femme-objet exploitée par la société de consommation ; femme-objet sexuel soumise aux machos ou au bon plaisir de leurs phalocrates de maris. Nos féministes sont-elles sûres d'exprimer l'opinion générale des femmes ou, comme souvent, n'expriment-elles que leurs fantasmes de détravirées ? Car à bien y regarder, ce sont les femmes elles-mêmes qui se désignent comme objet. Et tout d'abord, femmes-objets de désir

et du désir ; tout dans leur comportement les pousse à se rendre désirables et elles aiment ça ; elles aiment plaire, plaire à leur entourage, plaire aux hommes, se plaire à elles-mêmes, se complaire. Femmes-objets de consommation, parce qu'elles ont justement le fétichisme de l'objet, qu'elles sont très sensuelles, très tactiles, qu'elles sensualisent tout ce qui émane d'elles, qu'elles aiment ce qui flatte les sens, aiguise le plaisir, excite l'instinct de jouissance. Femmes-objets pleines d'ambitions, parfois d'envie, d'orgueil, parce que le progrès matériel, la féminisation de la société, la restriction des naissances, la protection de l'État, les a « libérées » — même si nous ne pouvons que le déplorer — de certaines contraintes sociales leur permettant d'accéder à des responsabilités d'hommes.

Mais pourraient-elles être autre chose que femmes-objets ? Femmes-sujets ou sujettes, par exemple ? Sujettes de qui ? De leur seigneur et maître ? Vous voulez rire ! Allons, mesdames, vous savez bien que par peur de perdre les derniers privilèges qui leur restent encore à l'intérieur du cocon familial, les hommes ont renoncé depuis longtemps à leur suprématie de mâles dominants.

187

Nous sommes submergés par la profusion médiatique. Plus elle se répand, plus le niveau se dégrade. Actuellement, nous oscillons entre le nombril et la petite culotte, horizons indépassables. Même la presse à ragots s'est encanaillée et donne dans les remugles de pissotières. La plupart des patrons de presse d'aujourd'hui sont d'anciens militants gauchistes ou vétérans des campagnes de Mai 68. Le gros des bataillons de journalistes aussi. Les idéologues d'antan, à sec de concepts à développer ou d'utopies à promouvoir, quand ils ne sont pas restés planqués dans les couloirs feutrés de l'Université, se sont reconvertis dans la fesse, le voyeurisme, la bobardise, le marketing putassier. Pas un titre de la « grande presse » de gauche qui ne donne dans le maquereautage intensif, et la presse féminine, peuplée de femelles ahuries, de vaginocrates exaltées, n'est pas

la dernière à glisser sur cette tendance coprophile, quand elle ne la précède pas. Toujours plus bas, toujours plus vulgaire, toujours plus médiocre. Ça plaît, ça vend... Attention qu'à descendre trop bas ils ne restent le nez coincé dans leur derrière. À force de se conchier, ils pourraient bien mourir étouffés par leurs propres déjections.

188

Élu de la république est un métier de femme de ménage ou de cantinière. Depuis quand les femmes de service sont-elles élues au suffrage universel ?

189

Que le rire soit le propre de l'homme, nul n'en disconvient. Mais il semble aujourd'hui que les limites du supportable soient dépassées. On rit beaucoup. De tout. Quand on est inapte à la réflexion, le rire, la dérision, l'emportent sur la plus élémentaire retenue. Chez nombre de songe-creux, le rire est la mesure sonore de leur propre vacuité mentale. Alors on rit ; on s'esclaffe ; on se bidonne ; on se gondole ; on se fend la pêche ; on se tape sur les cuisses... Mais pas n'importe quel rire. Le rire irrespectueux, gras, le déboutonnage de culotte, le dégueulis fécal, le gros bouillonnement de jus de cervelle fusant à gorge déployée. Bien sûr, on rit en premier de la politique. Plus cabots que des caniches enrubannés, les politiciens sont les premiers à aimer et se prêtent volontiers au jeu de massacre. Il paraît que c'est flatteur d'être roulé comme un étron. On parle d'eux. Quand on est tolérant, on se doit de prêter à rire. Et rire de ceux qui rient de vous. Pour être bien vu, il faut savoir sacrifier aux rites du Nonos, le Nouvel Ordre Social. Le nouveau totalitarisme est bidonnant. Fini les tronches sépulcrales des apparatchiks soviétiques aussi réjouissantes qu'un coucher de soleil sur la face cachée de la lune ; vive les mêmes en jean, baskets et sourire *cheese*. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour gagner quelques électeurs !

190

Hommes politiques et humoristes ont parfois tendance à oublier que la fonction d'homme politique est aussi une dignité élective. L'homme public ne s'appartient plus tout à fait. Quand on ridiculise un représentant-sic du peuple, quelles que soient les opinions de celui-ci, on ridiculise le peuple ; on ne peut plus attendre de lui du respect pour la chose politique.

Jadis, les chansonniers brocardaient avec esprit. De nos jours, on donne dans le vulgaire, le graveleux à la puissance élevée. Plus on est vulgaire, plus on est trivial, plus cela passe pour de l'audace dans la provocation. Qu'en sera-t-il demain, lorsque la veine sera épuisée ?

Pour endormir le peuple, les romains avaient recours aux jeux du cirque. Aujourd'hui, l'oligarchie républicaine a inventé tout une palette d'euphorisants modernes efficaces, dont la bouffonnerie. Quand on ne peut plus donner à réfléchir à un peuple, on lui donne à rire et à s'amuser. Des jeux et du pain. Sans doute vaut-il mieux qu'il ne réfléchisse pas trop, car cela remettrait en cause bien des situations acquises. Quand sa conscience politique ne se réduit plus qu'aux pitreries grasses du pétomane Coluche (qui n'est pourtant pas le pire) élevé au rang de bouffon officiel de la République, c'est qu'au fond de lui-même il n'a plus la volonté de vivre. Selon les lois immuables de l'évolution de l'humanité, ou bien ce monde disparaîtra ou bien il explosera.

Toujours original mais dans le sens de la réaction, je dois être l'unique individu au monde à n'avoir jamais porté ce pantalon de toile qu'on dit de « Nîmes », plus communément appelé « bleu de Gênes » ou *blue-jean* par déformation linguistique, ou « denim » en patois américain. Non seulement je n'ai jamais porté sur moi ce totem culte de la jeunesse moderne — qui est à l'habillement ce que le préservatif est à l'amour —, je serais bien incapable d'en décrire le ressenti à même la peau. J'en fais une question de principe. C'est absurde, peut-être limite

sectaire, j'en conviens. D'aucuns ne vont pas manquer d'y déceler une extériorisation manifeste de certaines tendances refoulées au plus profond de mon ego œdipien. Soit. Mais vous ne m'empêchez pas de penser que les porteurs de ce vêtement me paraissent un peu trop décontractés pour paraître sérieux et crédibles. Il s'impose un peu trop, à mon goût, comme le symbole du laisser-aller sinon du débraillé, voire du je-m'en-foutisme caractéristique de notre époque qui part à vau-l'eau dans tous ses compartiments. Je crois qu'un minimum de rigueur vestimentaire est nécessaire pour qui prétend se faire respecter et respecter autrui. Même quand on porte sur soi des effets modestes. Je vois dans le port du *jean* une certaine désinvolture comme pour signifier au quidam que je suis : « Oui, moi je le porte le "djine". Et alors ?... Preuve que je suis libre et que je t'emm... ». Comme on est sur soi, on est dans sa tête.

Je sais, cela peut paraître ridicule, vieux jeu, barbon rétrograde, tout ce que vous voudrez ; vu le nombre de gens qui portent mondialement ce genre de défroque, ma position en est d'autant singulièrement isolée. Tant pis, je persiste et signe. D'abord, je ne me sens pas concerné par le phénomène des modes ; ensuite j'ai entendu expliquer à diverses reprises que le « jean », véritable phénomène social universel, exécrationnable symbole d'une civilisation qui a perdu la boussole et le sens du vrai savoir-vivre, est l'emblème identitaire d'une jeunesse se reconnaissant dans ce *fashion trash* très anglo-américain ; qu'on le porte identique, de préférence délavé et crasseux, voire déchiré, à Paris comme à Pékin, à New York comme à Madagascar, à Hongkong comme au fin fond de la jungle profonde, uniformément et de la même manière partout sur la planète... Il ferait figure d'étendard de la liberté et serait le porte-fanion de la fraternisation des hommes par-delà les frontières et les différences de race, de classe, de culture, etc., etc. Tu parles, Charles ! Fausse liberté, mais véritable culte rendu à *Big-Brother* !

Non, Homme, tu n'es décidément pas libre ; ni dans ta tête, ni dans tes comportements stéréotypés ; tu n'es que la victime de ton aliénation aux rites grégaires et aux signes de reconnaissances du temps ; le port du jean est la marque d'une incontestable absence de personnalité ; il trahit une adhésion consciente ou non à une forme de nivellement de l'humanité par la médiocrité de masse, seule distinction sociale universellement partagée et attachée à cette fameuse liberté fondée sur l'irrespect et la désinvolture, une liberté qui n'est en définitive que l'expression d'un aveu d'impuissance à être.

Ce type d'uniformisation médiocratique, réductrice, niveleuse, globalisante, étant tout le contraire de ce qu'est mon idéal plutôt sélectif, hiérarchique, particulariste, j'ai encore plus de raisons de détester ce symbole « universel » et les « valeurs » qu'il soutend. Mais que cela ne vous dégoûte pas de vous habiller en « blue-jean » ni de vous sentir à l'aise dans vos baskets : je ne les refuse à personne, sauf à moi. À chacun ses phobies.

192

Plus forts que Dieu, les socialistes veulent créer un « homme nouveau » à leur image. L'homme nouveau, l'homme total, l'homme régénéré, l'homme « humanisé », c'est l'obsession des mentalités totalitaires. Connaissant le profil moral, psychologique, intellectuel, de nos bons socialos-ramollos, je n'ai pas du tout — mais alors pas du tout — envie de leur ressembler. J'ai aussi entendu dire que les ânes, au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, et de la suppression des différences entre les races animales, voulaient faire la même chose avec la gent quadrupède. Aux dernières nouvelles, les lions n'ont pas encore fait savoir s'ils acceptaient de ressembler à des ânes. Il peut paraître prétentieux de vouloir se comparer à un lion ; mais qu'on me laisse la liberté de trouver préférable de ressembler à un lion plutôt qu'à un âne, si sympathique soit cet animal, et, à défaut de lion, de ressembler à un âne plutôt qu'à un socialiste.

193

Dans l'euphorie qui suivit le retour de la coalition socialo-communiste en 1981, les édiles locaux prirent ici et là quelques initiatives symboliques pour le moins intempestives (Il est important de rappeler que l'élection de François Mitterrand à peine connue, fit sortir en masse les gens de chez eux ; ils allaient hurlant leur joie et dansant dans les rues ; on n'imagine pas ce que fut cette nuit électorale !) Ainsi, à Limoges, concession faite aux idées du moment, la municipalité, de même couleur politique, sacrifia une petite grille de jardin, une ferronnerie joliment ouvragée, munie de portillons à fermeture par gravité, qui entourait à hauteur de main le square Jourdan.

Un jour que je traversais le square avec un collègue parisien, je m'arrêtai net à l'emplacement du muret de soubassement qui supportait la grille, et je lui dis : « Tu vois, Christian... Ici, il y avait une grille en fer forgé qui ne demandait rien à personne. Elle faisait partie du paysage urbain. Eh bien, la municipalité socialiste l'a faite sauter. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle leur a fait cette innocente grille, aux socialistes ?... Tu veux le savoir ?... Elle a été sacrifiée sur l'autel de l'idéologie... Elle symbolisait les barrières que les hommes dressent entre les hommes ! Oui, mon vieux, plus de frontières entre les hommes... C'est comme ça. Il fallait tuer le symbole. C'est fait. Maintenant le mot d'ordre est : plus de barrières entre les hommes ! Nous sommes tous des frères, mon frère... ».

L'expression dut frapper mon collègue, car il partit d'un grand éclat de rire. Et il allait répétant : « Nous sommes tous des frères ! Plus de barrières entre les hommes ! ». La plaisanterie dura toute l'après-midi, alors que nous nous déplaçons en clientèle. Chaque fois que nous apercevions une porte, un mur, une clôture, le leitmotiv revenait : « Ici, plus de porte ! Pas de barrières entre les hommes !... Là, ce mur qui ferme le terrain ? Plus de mur ! Pas de barrières entre les hommes !... Et là, le rideau de fer, il protège la vitrine ; allez, plus de rideau ; pas de barrières entre les hommes !... ».

Quand la bêtise à front de taureau se prend pour intelligence et atteint un tel degré de ridicule vandale, mieux vaut en rire qu'en pleurer.

194

Me souvenant des manifestations de Mai 68, la révolution des jeunes bourgeois frustrés de la nouvelle société de consommation (n'est-il pas paradoxal que ce mouvement dit de « libération » démarra aux États-Unis, vantés comme le pays de la liberté par excellence ?), je me trouvais au Champ de Mars, lorsque les étudiants en effervescence vinrent se rassembler autour de leur meneur favori, le nommé Cohn-Bendit. La radio annonçait 100 000 manifestants. Il me fut donné l'occasion d'apprécier à leur juste valeur la grandeur d'âme et l'élévation d'esprit de notre future « élite ». Il est des signes qui ne trompent pas chez certains de ceux qui seront appelés un jour à jouer un rôle important dans la société, et à tenir un rang social élevé ; des signes qui annoncent déjà le profil intellectuel et moral de l'adulte.

Un des slogans en vogue était : « Il est interdit d'interdire » (1), tout aussi intelligent que le fameux « Pas de liberté pour les ennemis de la liberté » de Saint-Just, dont quelqu'un a dit que c'est le genre de maxime à remplir les cimetières. Nos jeunes ne supportaient pas, par exemple, la vue d'un écriteau où l'on pouvait lire : « Pelouse interdite ». Une référence à l'ordre public de nature à froisser la susceptibilité de ces jouvenceaux, le plus souvent enfants gâtés (dans tous les sens du terme) par la naissance. Interdire, on ose ? On va voir ce qu'on va voir ! Et j'assistai atterré à ce spectacle où l'on pouvait voir, en effet, cette graine d'apprentis totalitaires (des étudiants, je le rappelle), sauter, danser, trépigner, se rouler, sur les pelouses, piétiner, massacrer avec une rage toute juvénile les parterres et massifs de fleurs de ce haut lieu parisien. Rien n'y résista. Une dévastation en règle. Un mépris compulsif pour tout ce qui touchait au bien public dont ils deviendront, plus tard, les grands

bénéficiaires. Les chérubins avaient trouvé dans ce caprice puéril l'occasion de braver héroïquement l'interdit, de se venger de ce qui symbolisait à leurs yeux de jeunes nantis déjà blasés de tout, le pouvoir, l'autorité, l'ordre — l'ordre moral surtout —, qu'ils exécraient par-dessus tout. Ils se croyaient des hommes ; ils ne savaient pas encore qu'ils ne le seraient jamais (2).

Je fus inquiet, non sur l'instant, mais pour l'avenir. Je savais bien que ces jeunes « révolutionnaires », faux rebelles qui feignaient de rejeter cette société honnie, seraient les mêmes que l'on retrouverait vingt ou trente ans plus tard arpentant les allées du pouvoir, à la recherche des sinécures, prébendes et autres avantages sécuritaires garantis par l'État-providence — cet État tant vilipendé ! —, non seulement pour assurer leur sécurité matérielle, mais aussi pour satisfaire un irrésistible besoin d'affirmation de soi, de reconnaissance sociale et de respectabilité. Les faits ont montré, depuis, que la réalité allait bien au-delà de mes craintes.

1. Une anecdote amusante illustre à quel degré de confusion mentale peut amener l'amateurisme intellectuel et les slogans hasardeux lancés comme mots d'ordre politiques par de jeunes irresponsables. Voici quelques années, *Libération*, l'ex-feuille de choux révolutionnaire des post soixante-huitards destinée à la population des prisons, devenue par la suite le quotidien branchouille de la gauche caviar financé par le banquier milliardaire Rothschild, laissait passer dans ses colonnes un article révisionniste sur les fameuses chambres à gaz homicides. Ce fut un joli scandale. Inadvertance ? Provocation ? Toujours est-il que le chef de rubrique fut renvoyé, tandis que le directeur du journal, sommé de s'expliquer devant ses confrères, avoua piteusement : « À force d'interdire d'interdire, on ne contrôle plus la liberté... ». Quel aveu ! Un journal qui s'appelle *Libération* et qui prétend contrôler la liberté, ne mérite plus de s'appeler *Libération*. Il devrait s'appeler *Prohibition*. Je vois d'ici le slogan percutant : « *Prohibition*, le journal qui prohibe la liberté ». Les ex-soixante-huitards n'en finissent pas de subir les effets en retour de leurs provocations d'antan. L'adage dit : quand on veut grimper au cocotier, il faut avoir le derrière propre.

2. Quand je pense que De Gaulle a paniqué devant cette jeunesse !

Quand ils accédèrent au pouvoir, en 1981, les socialo-communistes créèrent un ministère qui fera date dans l'histoire de la civilisation française : le ministère du Temps Libre. Après des siècles d'attente patiente, d'espérance vaine, de luttes sociales héroïques, le bonheur tant promis aux masses laborieuses et aux peuples opprimés arrivait enfin dans les bagages de nos bons vieux socialos-ramollos. Il fallait donc aménager cet espace temporel. Un ministère à temps complet pour gérer le temps libre et le bonheur promis n'était point un luxe. Le temps libre, ça occupe quand on n'a rien à faire. J'avoue que lorsque j'appris la nouvelle, ce fut pour moi l'occasion d'une franche rigolade. J'appelai instinctivement ce ministère du Temps Libre, le ministère des Fainéants, le mot étant pris ici au sens premier : bons à rien.

On mit à la tête de ce ministère le patron des syndicats enseignants du moment, comme si cette promotion se devait d'apparaître le couronnement ultime d'une noble et dévouée carrière syndicale. Le profil socio-professionnel du candidat était en parfaite adéquation avec le poste à pourvoir, comme on dit dans l'Administration. Puis au bout de quelques temps de ce temps trop ou pas assez libre, le ministre et son ministère disparurent brusquement du paysage. Disparus corps et biens, évanouis dans la nature... Mais où était-il donc passé ? Le gouvernement socialiste avait-il pressenti le côté ubuesque de la chose ? Toujours est-il qu'il tua le ministère et son ministre avant que le ridicule ne les tue tous à la fois. Depuis on n'a plus jamais entendu parler du ministre en question, ni de son ministère. Il a peut-être trouvé une occupation, entre-temps. Il n'a donc plus de temps libre. Je galèje, mais il est peut-être mort, le brave garçon. Mort d'ennui à force d'être libre de son temps. À moins que ce soit de son infortune, auquel cas je présente mes condoléances attristées à sa famille.

Petite incise pour rappeler quelques vérités. L'idéologie du temps libre que certains désignent comme le « temps mort » — je dirais plutôt « temps

perdu » — est typique de cette obsession caractéristique des individus de gauche qui consiste à lier le bonheur individuel à l'oisiveté (la semaine de 40 heures puis de 35, les congés payés à perpète, la retraite à 60 ans voire 50 pour certains, la civilisation des loisirs et toutes les dispositions destinées à multiplier les occasions d'organiser le vide mental et l'ennui du citoyen). Vision terre à terre, très prosaïque, des esprits matérialistes. Le summum de la civilisation, le nec plus ultra de l'utopie : ne plus travailler, ne rien faire, ne pas s'en faire, se la couler douce à regarder les autres se cogner la besogne... Vivre fonctionnaire et ne rien faire, ça rime : le rêve, la société idéale... Comme toujours, ils essaient de théoriser l'improbable pour apporter une caution intellectuelle à l'injustifiable.

Or le temps « libre » n'est qu'une façon de justifier leur refus du travail, d'assimiler celui-ci à l'asservissement, à l'exploitation voire à l'aliénation individuelle ; d'ailleurs, l'exaltation de la liberté — la conception qu'ils en ont consiste à en faire le moins possible dans l'existence tout en prenant le moins de risques possibles, avec des responsabilités limitées aux seuls avantages qu'elles procurent — ne va pas chez eux sans cultiver dans le même temps un mépris hautain pour le travail manuel. Or, exception faite des personnes mentalement structurées, le temps libre, lorsqu'il n'est pas maîtrisé personnellement à des fins créatives ou méditatives, ne peut conduire qu'à l'ennui, à une existence passive, et aboutir par dérive à la dépravation, voire à la névrose de type maniaco-dépressive (ou bipolaire) ; on s'avachit devant la télévision ou dans la pratique de loisirs multiples et infinis qui « désacralisent l'effort » ; ces temps morts s'accompagnent le plus souvent dans les faits du confident de toutes les solitudes, de l'ami de toutes les consolations : l'alcool, la drogue, quand ceux-ci ne dégèrent pas en beuverie, parce que la vie, pour les songe-creux, ce doit être la fête pour tous, la fête permanente, la fête tous azimuts. Ce n'est pas pour rien qu'on le rabâche depuis l'origine des temps : l'oisiveté est la mère de tous les vices ; et l'on s'aperçoit que poussée jusqu'au bout, la logique du « droit à la paresse », expression célèbre du gendre de Karl Marx, Paul Lafargue, amène, au final, à exiger tout de l'État comme un dû, sans rien lui apporter en retour ou le minimum du minimum syndical. Ultime revendication des mentalités d'esclaves affranchis.

À force de revendiquer ce droit à la paresse pour justifier de son inutilité sociale, on finit par trouver normal de mener une existence erratique de désœuvré vivant en parasite aux crochets de la société : du moment que les autres payent ! Au contraire, il est prouvé que le travail est psychologiquement gratifiant, équilibrant, qu'il est un facteur structurant de la personnalité en même temps que la justification économique de sa propre existence. Beaucoup trouvent dans le travail utile un moyen de parvenir à

l'équilibre personnel, de se réaliser, voire d'atteindre à une forme d'accomplissement de soi ; cela est vrai, vérifié, authentifié par les faits, que l'on s'adonne, de ses bras, de ses mains, de sa tête, de son âme, aux tâches les plus humbles comme les plus relevées... Vouloir faire comprendre des réalités aussi évidentes à des intellectuels de gauche qui vivent sans complexes sur le dos de la collectivité, et font quasiment de la fainéantise une vertu civique, c'est aller au-delà du pensable ; en tous cas, pour moi, c'est au-dessus de mes forces...

196

Relevé dans un ouvrage consacré aux voiliers de course, ce mot de Kersauson, marin de compétition sur l'eau et comique troupiier sur terre : « *Le malheur de l'éducation est qu'elle est façonnée par des sous-hommes.* » Voilà qui s'appelle une vérité coulée dans le bronze du bon sens, même si les « façonniers » ne sont pas tous à mettre dans le même moule.

197

Les gens de la presse (je parle de la grande presse officielle dite *mainstream*), se plaisent à présenter leur corporation comme le quatrième pouvoir et même comme un contre-pouvoir. « Mon fauteuil vaut celui du Président de la République », claironnait jadis un grand patron de presse.

Je crois que ces messieurs s'abusent sur leur prétendu pouvoir, et sur leur capacité réelle ou supposée à influencer sur le cours des choses. À mon avis, la presse n'est pas un pouvoir, mais un instrument de pouvoir, ce qui n'est pas la même chose. Si c'est un instrument de pouvoir, il est d'abord l'instrument du premier de tous les pouvoirs : l'argent. Et comme tout instrument, il sert d'abord les intérêts de celui qui a les moyens de se l'offrir, mais aussi ses intérêts de classe. La meilleure preuve en est que l'argent fera dire à la presse toujours ce qu'il veut, quand il veut, où il veut. Les journalistes (ces manipulateurs manipulés) suivront parce qu'ils sont payés pour vendre le produit et le papier qui va avec. La clause de conscience est une énorme hypocrisie : la conscience s'achète et se vend comme le reste, repeinte aux couleurs d'une pseudo-déontologie aussi élastique

que protéiforme (1). Dans la corporation des journalistes, comme en politique, il se trouvera toujours assez de gens pour aller à la gamelle quand l'heure de la soupe a sonné.

1. On est loin de la Charte de Munich.

198

La liberté d'expression n'a réellement de sens que si elle permet de dire ou d'exprimer librement des vérités que d'autres ont intérêt à taire ou cacher.

199

La liberté de conscience et l'objectivité de l'information sont au journaliste ce que le dahu est au chasseur : un mythe.

200

Un journaliste libre est un journaliste qui n'exerce plus son métier. (D'autres disent un journaliste au chômage.)

201

On dit que le journalisme mène à tout à condition d'en sortir. Faut-il en déduire que ceux qui n'en sortent pas sont bons à rien, même pas à être d'honnêtes journalistes ?

202

Les braves gens ne savent pas lire le journal. Ils n'ont pas compris qu'il est parfois plus important de lire entre les lignes, et de comprendre le sens caché des mots, que de donner foi à ce qui est écrit. Le décryptage de l'information se fait autant par ce que révèle le journal que par ce qu'il omet d'y rapporter, et la vérité qu'on y trouve n'est que la vérité éphémère de ceux qui détiennent le pouvoir d'informer (au sens propre : donner une forme) au moment où celle-ci est rendue publique. Moralité : si vous ne parvenez pas à décrypter l'information, oubliez de lire votre journal. Vous ne serez pas informés, mais au moins vous ne serez pas trompés.

203

Dans « radio libre », il y a « libre » ; c'est l'emploi de ce qualificatif accommodé à toutes les sauces qui me chiffonne (1).

Si tant d'héroïques sacrifices ont été consentis au nom de la liberté et de la grandeur de notre pays, si tant de nos anciens se sont fait trouer la peau, se sont fait déchiqeter par la mitraille, uniquement pour permettre à des bastringues sonores de beugler leurs stridulations musicales, et à des primates inférieurs de la catégorie des singes savants d'éructer des borborygmes sur les antennes de radio ou de télé à longueur de journée, alors leur mort aura été inutile, et l'offense faite à leur mémoire est leur seconde mort.

Il est de ces temps de paix insupportables, de ces mondes que l'on dit meilleurs, épouvantablement invivables, où la décadence atteint les plus hauts degrés de nihilisme et de dépravation morale, où plus rien n'est respecté, où l'on se vautre à plaisir dans la gadoue pour être encore plus couleur de merde que la merde, où l'on est submergé par des océans de médiocrité, étourdi par des vertiges de bassesse mentale ; alors on en vient à espérer la guerre pour tout faire péter ; une guerre, libératrice, une guerre de délivrance qui nous débarrasserait une bonne fois de cette engeance, de ces larves humaines, de ces cloportes qui grouillent, rongent, ravagent, pourrissent notre société, une guerre purificatrice, régénératrice, rédemptrice, salvatrice, qui redonnerait à la vie tout son sens, rendrait à nos âmes la force de la sereine vertu, et à nos cœurs meurtris l'allégresse d'une espérance nouvelle.

1. Avec les radios dites « libres », il faut ajouter fut un temps la « CB » et les *chat* du réseau Internet, même si certains « forum » sont encore supportables. On descend de plusieurs degrés dans le vil ; on n'est même plus au ras des pâquerettes, on patauge dans les sentines nauséabondes de la « basse classe » (basse classe : une expression typique de ma maman, fille de modestes paysans !), on suffoque sous la puanteur des odeurs de pissotières. Ces puissants moyens audiovisuels sensés rapprocher les gens, que l'on nous vantait naguère comme des lieux d'échange et de dialogue, ne sont en vérité que des collecteurs d'égouts, des pourrissoirs universels. Le prétendu progrès audiovisuel n'est qu'un vecteur destiné à la promotion des médiocres, des ratés, des dépravés ; c'est l'habilitation officielle du pouvoir

médiatique qui autorise les détritophages de la société à s'extraire des lieux obscurs où ils croupissent pour s'exhiber au grand air, à la lumière, prendre la place des humains et se substituer à eux.

204

C'est en écoutant des chansons rap, en contemplant les « œuvres » d'art contemporain qui dégradent certains de nos horizons urbains, subissant visuellement les souillures qu'offrent à nos yeux martyrisés les tags et les graffiti de nos rues, et qui se disent aussi *street art* ou art urbain (duquel j'exclue les trompe-l'œil à condition de ne pas en abuser), que j'ai compris, la preuve par Dieu, que l'homme descend du singe ; j'en suis désolé pour les créationnistes et les défenseurs du Dessein intelligent (l'homme est une création spécifique de Dieu), c'est l'abondante production de déjections artistiques à prétention intellectuelles qui m'a convaincu de notre évolution de primates supérieurs ; la différence, c'est que chez certains, le curseur de l'évolution reste désespérément bloqué au stade anal et n'a pas encore atteint le stade cérébral...

205

Plus les gens sont socialement inutiles, plus ils exigent de la société des droits. Plus ils sont utiles à la société, plus celle-ci exige d'eux des devoirs. Surtout le devoir de payer.

206

La justice selon les socialistes : puisque nous ne pouvons faire que les hommes soient égaux par la richesse, faisons qu'ils soient égaux par la pauvreté.

207

J'aime les gens qui ont encore le courage de frémir de leurs justes indignations ; je déteste les rascals qui revendiquent la tolérance et la modération pour couvrir leurs propres turpitudes, leur lâcheté ou les perversions de la société.

208

Nous vivons l'ère des futurologues, prévisionnistes, conjoncturistes et autres pythies modernes qui anticipent l'avenir à coups d'indices économiques et de statistiques prévisionnelles ; le produit de ces annonces est un savant mélange composé des digestions de l'ordinateur et de leur don de voyance.

Malheureusement l'expérience montre que ces oracles scientifiques se trompent souvent, avec une constance dans l'erreur qui force l'admiration.

J'ignore, pour ma part, de quoi demain sera fait. Je me sens bien incapable de voir plus loin qu'au-delà d'une demi lustre. Le plus souvent, on prévoit l'avenir tel qu'on voudrait qu'il fût ou tel qu'on le croit ; la plupart du temps, il répond tel qu'il est.

Adeptes d'un progrès matériel raisonnable, je n'en suis pas moins chaleureux soutien de l'esprit d'entreprise — de la vraie entreprise. Rien ne nous dit que l'humanité de demain, brusquement lassée du progrès matériel, excédée par cet état d'esprit matérialiste qu'il induit, qui dessèche l'âme et aigrit les cœurs, n'aspirera pas à effectuer une sorte de retour aux sources, avec le désir de cultiver la terre et de vivre des produits du sol au contact direct de la nature. Sait-on au juste ce que l'on veut, ce que l'on recherche ? Comment se manifestera l'instinct vital des jeunes, quand ils arriveront dans un monde où tout a été créé, réalisé, inventé, fabriqué, produit, consommé, et où il ne restera plus rien à imaginer, à espérer, sinon qu'à se laisser vivre, c'est-à-dire à se laisser mourir lentement ? Consommer, cela veut dire consumer, *se consumer* de langueur, atteindre à l'extinction prématurée de toute vie en soi...

Cette incertitude du lendemain doit nous inciter à la prudence et à l'humilité face à un progrès qui génère — de cela nous sommes désormais certains — autant sinon plus d'effets pervers que de réels bienfaits. Mais cette incertitude, cette perpétuelle remise en question de nous-mêmes, est aussi le moteur de la vie. Rien de mieux pour nous aider à franchir ces territoires inconnus de l'avenir que de rester attachés aux vraies valeurs, celles

que les faits ne démentent jamais parce qu'elles sont intangibles, concrètes, et que leur permanence est éternelle : l'amour de la patrie et de la famille sont les premières. Restons-leur fidèles comme nous le sommes à tout ce qui est vrai et authentique.

209

« *Un homme qui se respecte n'a pas de patrie. Une patrie, c'est de la glu* », dit Cioran, un écrivain roumain réfugié en France. Mettant ses actes en accord avec ses idées, il a très logiquement quitté son pays d'origine. Il est regrettable que n'ayant pas poussé sa logique plus loin, il soit venu s'engluer dans un pays de gens qui ne se respectent pas.

210

Un homme sans patrie ? Cet homme n'existe pas.

211

Je me suis fait une philosophie de la vie sur un point précis. Par principe, je respecte tous les peuples du monde ; cela va de soi. J'exige en retour que les peuples du monde respectent mon peuple et mon pays, la France, hors la saine et stimulante critique. En conséquence de quoi, celui qui habite outre frontière n'est pas pour moi un « étranger » mais un « altérien ». Un Italien, un Espagnol, un Allemand, un Chinois, un Pakistanais, un Brésilien, etc., est un altérien, c'est-à-dire un autre, un alter ego, qui est dans son pays comme je suis, moi, dans le mien. Par contre, les rastaquouères, les métèques, qui se comportent en France comme en pays conquis parce que la loi les protège et les encourage, ou les Français dits de « souche » qui ont renié leur pays et fait une croix dessus en se météquant de fait, c'est-à-dire devenant métèques d'eux-mêmes, tout en continuant de percevoir les multiples avantages que procure la nationalité française, ceux-là sont les vrais étrangers, les « êtres étranges » au sens vrai de l'expression, dont on se méfie.

212

Vous connaissez les problèmes liés à l'immigration. Voici quelques décennies de cela, une radio périphérique donna la parole à une jeune fille algérienne. « Ma place est en Algérie, dit celle-ci. Je n'ai plus rien à faire en France. J'ai vécu ici, j'ai fait mes études... Je dois beaucoup à la France. Mais je serais plus utile chez moi, avec les miens. Je veux servir mon pays, aider à le construire... ».

Voici l'exemple positif d'une jeune femme pleine d'ardente volonté, et certes d'un brin d'idéal, faisant spontanément preuve d'un extraordinaire sens de solidarité à l'égard de son pays d'origine qui eût mérité d'être flatté, soutenu, encouragé. Je trouve même dans cette démarche un courage et une détermination admirables qu'on est loin de retrouver chez ceux de ses compatriotes qui aspirent à faire le chemin inverse.

Hélas ! la foudre a dû tomber des lieux infernaux où se mitonne le pouvoir d'ici-bas, sous la forme d'un ordre impératif au directeur de la station radiophonique : plus jamais ça !

Et plus jamais, en effet — je dis bien plus jamais ! —, il me sera donné l'occasion d'entendre l'exemple d'un étranger ayant décidé de se réinstaller volontairement dans son pays d'origine, et de suivre sa démarche, alors qu'il y aurait probablement de passionnants reportages à diffuser sur ce phénomène des migrations inverses ou Loi du retour.

Par contre, les geignards, les pleurnichards, les trouillards, les débinards, les profitards, les dégonflards, les délinquants potentiels ou multirécidivistes, les parasites de tout acabit, alors là, merci, nous sommes abreuvés de leurs moindres états d'âme ; de plus, ils nous envahissent, nous submergent, nous vampirisent. Impossible d'échapper à toutes les simagrées droite-de-l'hommesques qu'on nous inflige à propos de ces prétendus immigrés, travailleurs de convenance ou réfugiés de contrebande, demandeurs d'asile ou clandestins que nous sommes sommés d'accueillir la larme à l'œil et le cœur contrit.

Et c'est avec ces échantillons d'humanité qu'ils veulent refaire le monde ?

213

Vous remarquerez comme moi que les apatrides, les sans-patrie, les sans-frontières, les cosmopolites, ceux qui se désignent comme tels ou se déclarent « citoyens du monde », n'expriment généralement leur apatridie que de Paris et de France où ils jouissent le plus souvent d'un statut social des plus enviables, d'une confortable aisance, de la sécurité de l'emploi, avec tous les avantages substantiels que leur octroie généreusement l'État-providence. Citoyens du monde, ils le sont, ils le proclament, mais seulement à l'intérieur des quartiers sécurisés de Paris, et pas au-delà de la ceinture rassurante des boulevards extérieurs.

Je n'ai jamais entendu les mêmes revendiquer leur apatridie d'Ouagadougou en Afrique centrale, de Pitlikaï à l'extrême nord de la Sibérie, ou de Tabatinga à la limite des trois frontières de la Haute-Amazonie. La patrie française, elle est à vomir, d'accord, mais pour la multitude des parasites sociaux qui grouillent dans ses entrailles, elle a un délicieux fumet de fromage à ronger avec un petit arrière-goût de revenez-y.

1. Ceux qui se proclament « Citoyens du Monde » commettent un contresens évident prouvant qu'ils ne savent même pas ce que veut dire cette expression. Dans l'antiquité, le « citoyen » est celui qui appartient à la cité, le lieu de ses origines. La cité est conçue sur la base de la proximité, de la relation humaine directe ; elle est aussi vécue comme un témoignage vivant du passé : c'est la patrie, la terre des Pères, la terre familiale selon le lignage. La famille, comme la cité, vit autour du foyer dont la flamme éternelle rappelle le souvenir des ancêtres ; tout le contraire du « citoyen du monde » aux semelles de vent qui dénie, pour ne pas dire renie, par principe tout attachement au sol et au sang. De ce point de vue, cette expression moderne si souvent galvaudée est un non-sens absolu.

214

Si les apatrides étaient gens conséquents avec eux-mêmes, ils devraient marcher tout autour de la Terre, nomadiser éternellement sans jamais s'arrêter en quelque lieu que ce soit sous peine de s'y enraciner. Je ne crois pas aux citoyens du monde qui habitent les beaux quartiers dans des appartements tout confort, avec un compte en banque et des racines administratives indiquant qu'ils sont de quelque part et pas d'ailleurs, surtout pas de n'importe où.

215

Pour un homme qui a le sens de l'honneur, il n'est pire offense à sa dignité que d'oublier ses ancêtres ou les tenir dans le mépris.

216

Si la France était le Burkina-Faso, soyez assurés qu'il y aurait, comme par hasard, beaucoup moins de soi-disant réfugiés politiques et de demandeurs d'asile en France.

217

Le trafic des réfugiés politiques et autres exilés en bille de bois est devenu une sorte de label d'image de marque pour nos « démocraties » occidentales. C'est à celle qui se montrera la plus ouverte, la plus accueillante, la plus tolérante, la plus humaine, la plus fraternelle, la plus tout ce que vous voudrez, dès l'instant où elle donne l'impression d'être ouverte à tous les vents et qu'on peut y entrer comme un âne dans un moulin : viens chez moi, on y est mieux que chez le voisin (et surtout ça paye mieux !).

Quand on sait que la dernière des tapineuses de la brousse africaine peut se voir octroyer, en France, le statut de persécutée politique sous prétexte qu'il y a des serpents venimeux et des grosses bêtes mangeuses d'hommes sur son carré de savane, on comprend pourquoi la France est devenue la championne du monde du droit d'asile, mais aussi pourquoi le sens politique des citoyens de ce pays est si émoussé.

218

L'ONU, organisation internationale des nations UNIES, a été fondée selon le principe dit des « nationalités » qui se formule ainsi : « Tous les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes à l'intérieur de frontières sûres et reconnues ». Telle est la charte fondatrice. Ce principe aurait d'ailleurs dû figurer comme article préliminaire à la Déclaration universelle des droits de l'homme de cette même ONU, si cette déclaration avait un sens, mais c'est une autre question. Jusqu'à plus ample informé, nous sommes donc bien d'accord que le sigle ONU signifie « Organisation des Nations UNIES » et non « Organisation des Nations DISSOUTES » ? Or toutes les nations du monde ont le droit de disposer d'elles-mêmes à l'intérieur de leurs frontières officiellement reconnues, excepté une : la France, la nation constituée la plus ancienne du monde occidental. Pourquoi ? Parce que, nous dit-on, revendiquer une telle légitimité c'est faire preuve de xénophobie et de racisme. Il faudra alors nous expliquer à quoi sert l'ONU, et nous dire pourquoi elle porte ce nom (1).

1. La question de la dénomination de cette institution internationale se pose d'autant plus que l'ONU (le Machin selon le Général Gaulle), dont la finalité est déjà plus que discutable, tend à prendre des orientations et des positions mondialistes nettement supranationales, donc contraires à son principe fondateur, qui fait sa raison d'être.

219

J'emploie souvent le mot socialisme. Il serait peut-être bon de préciser ce que je désigne sous ce vocable générique : les socialistes proprement dits, puis les communistes, les trotskistes, les communistes révolutionnaires, les écologistes, les fascistes, les nationaux-socialistes, ces deux derniers étant d'inspiration socialiste, les radicaux, les radicaux-socialistes, les sociaux-démocrates ou les démocrates-sociaux ; les libéraux-libertaires, les démocrates-libéraux, les démocrates-chrétiens, les centre-gauche, les centre-centre et même les centre-droit qui font référence à la droite pour se donner

l'illusion d'exister, les opportunistes du juste et de l'injuste milieu, j'ai à peu près tout passé en revue de l'invraisemblable capharnaüm de la pourtant bien réelle nébuleuse républicaine. Si l'on tient compte des syndicats, des associations, des groupes de pressions divers et autres lobbies qui gravitent autour, cela fait beaucoup de monde. Il est des moments où l'on se sent bien seul sur cette Terre.

220

On a pris cette habitude désagréable, dans la presse, de donner la parole à quantité de gens ayant pour seule justification d'user d'un prétendu droit à liberté d'expression, non point en raison d'une représentativité morale indiscutable ou d'un Q.I. exceptionnellement élevé, mais en raison de la position qu'ils occupent au *box-office* (en français : palmarès de la chanson), ou de la reconnaissance dont ils bénéficient dans les milieux dits « artistiques ». C'est ainsi que nous avons droit régulièrement aux états d'âme de tout une palanquée d'histrions du show-biz, où nous retrouvons pêle-mêle comédiens, chanteurs, amuseurs publics et autres exhibitionnistes professionnels. Dès lors qu'ils ont un certain succès médiatique, ils sont tenus de faire connaître leur opinion sur tous sujets et, entre deux exercices de contorsions narcissiques, de nous dévoiler les profondeurs insondables de leur âme, le tout sur fond de métaphysique de café du commerce. Plus grave, on profite de leur audience pour les encourager à porter des jugements péremptaires du haut de leur grande expérience de la vie, et de leur exemplarité morale indiscutable, sur des personnes auxquelles le régime politique veut nuire ; le pouvoir les utilise à des fins de propagande, c'est évident. Certains s'y prêtent — pas besoin de les pousser — avec une délectation gourmande de caniches de foire, persuadés que le grand public est prêt à boire leurs paroles. Ils deviennent, le temps d'une gloire fugace, la référence médiatique obligée. Mais là s'arrête leur rôle de plastronneurs publics. Désormais ils ne s'appartiennent plus ; ils sont instrumentés bon gré mal

gré pour apporter leur caution de saltimbanques à l'idéologie dominante.

Je n'ai qu'une sympathie modérée pour les gens du spectacle. Jusque-là, j'avais un certain respect pour les grands acteurs de la lignée des Gabin, Fernandel, Belmondo. Ils savaient se tenir à leur place ; ils savaient qu'il ne suffit pas d'avoir son nom étalé en gros caractères sur l'affiche pour avoir des opinions nécessairement justes et pertinentes sur tous sujets de société. Ils se cantonnaient dans une réserve prudente, de bon aloi, limitée à leur univers professionnel.

Aujourd'hui, au diable les scrupules ! N'importe quel crétin de haute densité, qui n'arrive même pas professionnellement à la cheville des noms ci-dessus et de bien d'autres, peut balancer des tonnes d'inepties pseudo intellectuelles à travers les médias, plus c'est gros, plus c'est beau, plus ça passe. *Big is beautiful* disent les Américains qui s'y connaissent en énormités.

Le plus triste est que tout cela détermine des mouvements d'argent dont les courants confluent toujours vers les mêmes poches, tout en entretenant le public dans la bassesse mentale la plus crasse. L'abrutissement des masses est un investissement sûr... du moins à court terme. J'aime moins les saltimbanques. Mais je maudis encore davantage les politicards qui justifient le pourrissement des esprits et l'encouragent, au motif qu'il est toujours plus facile d'entourlouper les électeurs qui ont les yeux fermés et le nez insensible à tous les remugles pestilentiels de notre société, que ceux qui ont les yeux ouverts et se bouchent le nez au-dessus du champ d'épandage.

Un instituteur surmené (si, si, ça existe) explique dans le poste que son métier est « nécrosant ». La métaphore est hardie, mais elle révèle un état d'esprit. Dès la nouvelle, vous vous en doutez, toute ma compassion s'est spontanément portée vers ces millions de travailleurs, hommes, femmes, ouvriers, paysans, employés, patrons, artisans, qui, chaque matin que Dieu fait,

vont se nécroser au turbin sans le savoir. Pourvu qu'ils ne carbonisent pas ! De deux choses l'une : ou bien ils vont tous mourir ; ou bien la nécrose, chez certains (de nécrose à névrose il n'y a qu'une lettre), est une dégénérescence congénitale des cellules nerveuses qui leur fait dire n'importe quoi, à moins que ce ne soit le symptôme clinique d'un état de fainéantise désespérément incurable.

222

Une géographie Larousse de 1967 (à peine orientée) écrit à propos de la Corée : « *La division actuelle de la Corée fait que la Corée du Nord (communiste) possède l'essentiel de l'industrie, et la Corée du Sud (démocratique) l'essentiel du potentiel agricole. La Corée du Sud est de beaucoup la plus peuplée.* » Le géographe précise : « *Le paysan coréen a peu de terre ; de plus ses méthodes sont assez médiocres : pas de fumier, des instruments très primitifs.* » La maison coréenne est « *petite, basse, avec murs en torchis et une seule porte.* » Cela malgré une amorce d'industrialisation tentée par les Japonais lors de l'occupation du pays. En somme, et pour résumer d'une formule lapidaire, le Coréen moyen du sud est un paysan fruste ; il a tout du pécore mal dégrossi, arriéré et sans avenir.

Trois décennies plus tard, au moment où Alstom négocie la construction d'un TGV qui doit relier à grande vitesse Séoul à Pusan, la petite Corée du Sud aligne un tir groupé de dix entreprises dans le classement des 500 premières entreprises mondiales, le groupe Samsung se classant au dix-huitième rang, nettement devant le premier Français, Renault, situé au trentième rang. L'espionnage industriel et les transferts de technologies n'expliquent pas tout. Moralité : on ne se méfiera jamais assez des paysans « équipés d'instruments primitifs » qui ignorent tout des vertus fertilisantes du bon et noble fumier.

223

Itinéraire d'un homme de gauche qui a réussi : être révolutionnaire à 20 ans, contestataire à 30 ans, réactionnaire à

40 ans ; à 50 ans, faire des affaires ; à 60 ans, soigner ses artères ; à 70 ans, être déjà un vieux débris qui, comme tous les vieux débris du monde, a le même réflexe : prendre ses pilules ; assurer ses dernières volontés ; essayer de croire qu'il a encore des convictions politiques, qu'il existe peut-être un Bon Dieu ; puis se dire, tous comptes faits, que le monde qu'il voulait refaire à vingt ans a du bon, et qu'après un mauvais départ, il a bien fait de renier ses idéaux de jeunesse et de bien profiter de la vie, grâce à la générosité du contribuable.

224

Vous, le manœuvre, pourquoi êtes-vous manœuvre ? Pour prendre la place de l'ouvrier. Vous l'ouvrier, pourquoi êtes-vous ouvrier ? Pour prendre la place du bourgeois. Vous le bourgeois, pourquoi êtes-vous bourgeois ? Pour prendre la place de l'aristocrate. Vous, l'aristocrate, pourquoi êtes-vous aristocrate ? Pour prendre la place du Roi. Vous le Roi, pourquoi êtes-vous le Roi ? Pour prendre la place de Dieu... Et toi, Dieu, pourquoi es-tu Dieu ? Pour garder ma place.

225

Deux personnalités expliquent pourquoi elles sont de gauche. L'une parce qu'elle est du côté des faibles ; l'autre parce qu'elle est pour la redistribution, la droite étant pour la production. C'est beau la... démagogie ! (vous pensiez peut-être que j'allais écrire : la générosité ?...). Au passage, remarquons chez ces personnes la profondeur de leurs convictions et le raccourci intellectuel de leur raisonnement. Bref... Eh ! bien, moi, je suis du côté des forts parce que je préfère qu'il y ait plus de forts que de faibles ; je suis du côté des riches, parce que je préfère qu'il y ait plus de riches que de pauvres ; je suis du côté des gens de bon sens, parce que je préfère qu'il y ait plus de gens de bon sens que d'imbéciles... Et je suis du côté de la production, parce que je préfère les gens qui travaillent à produire aux fainéants institutionnels qui se contentent de pomper l'argent du contribuable, je veux dire de le pomper à ceux qui travaillent à créer de la valeur

ajoutée, et d'en redistribuer les fruits à leurs électeurs pour donner à croire qu'ils font œuvre de justice sociale.

226

Toujours dans les élucubrations socialos-démagogiques du même tonneau, ce fantasme idéologique d'un ponton du Parti socialiste : « *Il faut une égalité de moyens pour permettre une égalité de destins.* » N'importe quoi. Formule stéréotypée du prêt-à-penser de gauche qui s'inscrit dans la continuité du mythe de l'égalité des chances. J'ignore de quoi est faite la structure mentale d'un socialiste pur sucre, n'ayant pas pour habitude de fréquenter ce genre de personnages, ni les eaux glauques de l'idéologiquement correct dans lesquelles ils barbotent. Oser tenir des propos aussi contournés que la réalité infirme à chaque instant de la vie, relève du délit mental aggravé de l'intention de nuire à autrui. Toute l'expérience de la vie prouve le contraire : des gens avec des petits moyens ont souvent eu de grands destins, tandis que des gens dotés de gros moyens auront eu des destins médiocres, voire pas de destin du tout. Encore faut-il s'entendre sur le mot destin. De plus, l'égalité peut se révéler un obstacle et non un avantage pour certains qui sont psychologiquement rendus plus forts par l'adversité ; ils puisent leur énergie dans l'absence de moyens et se surpassent pour parvenir à leurs fins. Qu'est-ce qu'un destin pour un socialiste ? Devenir fonctionnaire ? Haut-fonctionnaire ? Ministre ?... Leur grille de lecture de l'humanité se limite à voir dans le destin de chaque homme un assisté permanent dont ils seraient les bienfaiteurs dévoués, avec l'argent du contribuable ; comprenons avec l'argent pompé sur le travail de ceux qui créent de la valeur. Pourquoi faut-il toujours se poser la question de l'intelligence, chaque fois qu'un socialiste ouvre la bouche pour causer ?

227

Les idéologies ont été inventées : un, pour conduire les masses ; deux, pour empêcher les individus de se distinguer de

la masse ; trois, pour empêcher la masse de se considérer comme une somme d'individus distincts capables de se déterminer en êtres adultes et responsables.

228

Le vrai pouvoir ne consiste pas à user de la force globale que représente la part d'autorité dont nous disposons et que nous remettons par délégation à l'État et à ses représentants, mais à faire en sorte que ce pouvoir latent, qui est en chacun de nous à des degrés divers, puisse s'exprimer de telle sorte que la somme de ces pouvoirs individuels s'exerce aussi bien dans un mieux général au bénéfice du bien de tous que dans celui de l'individu. Quel est l'homme politique qui aura le courage, la capacité, la force morale d'imposer un tel tropisme à la société, sachant qu'il n'y a pas deux individus de même nature, et que la hiérarchie des valeurs impose une sélectivité naturelle sans laquelle il n'est point de cohésion ni d'harmonie sociale possible ?

229

L'utopie, l'autre nom moins formel de l'idéologie, est l'attitude de ceux qui se referment sur un monde d'illusions par peur de la vie réelle, peur de se trouver confrontés aux durs impératifs d'un monde opposé au leur, le monde des réalités qu'ils appréhendent comme un drame existentiel, comme une véritable schizophrénie. C'est leur cauchemar intime. Le plus grave est qu'ils attribuent le plus souvent aux autres la cause de leur propre phobie, les rendant responsables du mal-être qui en découle ; ce qui ne les empêche pas de s'imaginer que ce qu'ils vivent est vécu par autrui de la même façon qu'eux ; ce qui les détermine, en outre, à se croire obligés de délivrer un message universel susceptible d'apporter remède à ce qu'ils interprètent comme le sombre malheur de l'humanité. Plus ils sont décalés de la réalité commune, plus grande est la force de cette conviction qu'ils croient porter en eux.

230

Toute l'histoire de l'humanité est pleine de ces faiseurs de mondes nouveaux, de mondes meilleurs, de théories plus ou moins fumeuses sur l'art et la manière ou le meilleur moyen de faire connaître le bonheur aux peuples de la Terre (Platon est le premier, en tous cas le plus connu à s'y être essayé). Non seulement il y a la théorie, mais il y a aussi la pratique. Et l'on ne compte plus les expériences utopiques qui ont eu lieu à diverses périodes de l'Histoire humaine, toutes, absolument toutes ayant abouti à l'échec, échec impératif, quand elles ne se sont pas achevées dans le désastre humain le plus total (l'exemple du communisme). Tous ceux qui promettent le bonheur immanent tiennent les promesses de l'enfer. Il est facile à un esprit lucide de comprendre pourquoi l'échec est intrinsèque à l'essence même de l'utopie. Sauf pour un utopiste qu'aucune illusion ne fera jamais douter (jusqu'à un certain point, cela relève de la psychopathologie, mais c'est un autre débat).

Voilà pourquoi je dis que dans une société policée, les utopistes devraient être jetés en prison afin de laisser les gens régler en paix leurs problèmes : soit ils trouveront des solutions parce qu'ils auront le courage de les affronter ; soit ils ne trouveront pas et la Providence fera son œuvre.

231

Dénoncer l'exploitation de l'homme par l'homme est l'un des arguments vedettes de l'idéologie socialo-communiste. À mon avis, mieux vaut encore être exploité par l'homme que par l'État, surtout par l'État marxiste-léniniste. Quand on est exploité par un homme, fût-il patron, on peut changer « d'exploiteur » à tout moment ou bien se défendre contre lui. On peut devenir « exploiteur » à son tour, c'est-à-dire patron. Lorsqu'on est exploité par l'État patron communiste (capitalisme d'État) et que l'on n'est pas satisfait de son sort, l'alternative est simple : on se tait ou on va au Goulag.

232

Le capitalisme, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme.

Le socialisme, c'est l'exploitation de l'homme par l'État.

Le communisme, c'est l'exploitation de l'homme par des sous-hommes.

Dans tous les cas, le cocu, c'est l'homme.

233

Big Brother aura définitivement gagné le jour où le communisme sera revenu au pouvoir dans le cadre de l'économie libérale, financé et soutenu par le secteur privé. Ce n'est pas nouveau. Communisme marxiste et libéralisme ont déjà fait un bon bout de chemin ensemble. Il est connu, par exemple, que des banquiers américains ont financé la révolution bolchevique. Par la suite, banquiers et bolcheviques ne se sont pas aimés. Mais ils ont compris que leur intérêt respectif est commun, et qu'ils doivent s'entendre. Surtout ne pas recommencer l'erreur de l'Union soviétique. Se répartir la tâche. L'État et la puissance publique pour les communistes, le capital et les forces du travail pour les libéraux, à condition de ne plus se combattre mais de se soutenir l'un l'autre (l'opposition capital – travail est aujourd'hui obsolète, totalement dépassée chez les penseurs progressistes). Le communisme sponsorisé par le capitalisme, je crois que c'est la vision d'avenir que caressent certains et qui en rêvent tout haut. À condition qu'on leur cède le terrain économique, les libéraux se satisferaient bien d'un système politique totalitaire qui leur aplanisse le terrain social, à charge pour eux de le financer et le soutenir politiquement. Ainsi les communistes auraient la mainmise sur l'État, l'Administration et le peuple, tandis que les libéraux, se réservant l'économie ou plutôt le nerf de la guerre, pourraient acheter la paix sociale en finançant le pouvoir. C'est en tous cas la perspective inéluctable qui se dessine au sein de l'Union Européenne en voie de soviétisation. D'une certaine façon, le système est déjà en ordre de marche en Chine. La seule chose qui peut nous sauver, c'est de penser que communistes et socialistes ont pour nous l'avantage d'être des individus politiquement stupides et ont l'art de

décevoir ceux qu'ils prétendent représenter ; tandis que les libéraux, plus adroits dans le commerce et la finance que dans la politique, maîtrisent mal celle-ci et multiplient les mécontents. Pour le reste, il convient d'être vigilant et de rester aux aguets pour qu'une telle monstruosité ne voit jamais le jour en Europe.

234

Nous sommes à la radio au moment où se déroule la campagne électorale qui va mettre un terme au double septennat du Président de la République, le socialiste François Mitterrand. Un auditeur appelle : « J'ai 52 ans, dit-il. Je suis industriel, catholique, de droite. Mes parents, qui possèdent une propriété en Bourgogne, m'ont dit lorsque les socialo-communistes sont arrivés au pouvoir avec Mitterrand : "Les socialistes vont tout nous prendre". Depuis, ils n'ont jamais été aussi prospères. Ils sont heureux. Je ne comprends plus. Je me demande maintenant pour qui je dois voter ».

Dans son indicible candeur, probablement feinte, ce brave homme rappelle une vérité qui cingle comme une loi d'airain : en régime socialiste, les riches s'enrichissent, les pauvres s'appauvrissent et sont assistés par l'État. Telle est la contradiction fondamentale de l'égalitarisme universel et du mythe de l'égalité des chances. Beau sujet de réflexion.

235

Encore une anecdote radiophonique située à la même époque. Les accords de Schengen supprimant les frontières intérieures de sept pays européens, conclus en catimini dans le dos des peuples concernés et imposés par le fait accompli, entrent officiellement en vigueur. Lors du vol inaugural sur Berlin, une « Française » appelée à effectuer le trajet vingt fois par an, exulte : « Formidable ! On ne m'a pas demandé mes papiers. C'est un grand progrès pour l'humanité (sic). Pour moi, c'est un immense bonheur. Je vais enfin pouvoir circuler à l'étranger comme si j'étais chez moi. »

Pour une dérisoire commodité administrative visant à satisfaire son seul confort matériel et sa tranquillité psychologique cette personne n'hésite pas à faire le choix qui met en péril l'existence des nations historiques ayant derrière elles des siècles d'existence et de continuité. On relèvera au passage l'ignominie du procédé journalistique qui procède de la propagande et de l'intox : on met en évidence une bagatelle pour mieux passer sous silence les conséquences à terme d'une telle décision qui vise, avec tout un ensemble de mesures politiques imposées de très haut, à la dissolution des peuples et des nations européennes au profit d'une Europe totalitaire purement technocratique, dépouillée de toutes références identitaires.

236

Quelques bons mots de politiciens socialistes venus enrichir le fonds inépuisable des perles enfilées de tout temps par les Joseph Prudhomme de la politique. De Jack Lang dit le Coruscant, avec ses airs maniérés de zozo frisotté, champion toutes catégories de la culture subventionnée et pourrisseur de la jeunesse, en 1981 (avec Mitterrand, arrivée en force des socialo-communistes au pouvoir) : « *La France est passée de la nuit à la lumière.* » Du même qui ne doute de rien au même moment : « *La France est un désert culturel.* » De François Mitterrand, dit le Florentin (Machiavel) : « *Les immigrés sont chez eux, chez nous.* » D'où il est facile d'inférer que si les immigrés sont chez eux chez nous, c'est que nous, Français de souche, ne sommes déjà plus chez nous chez eux. D'André Laignel, dit le nain sectaire : « *Vous avez juridiquement tort parce que vous êtes politiquement minoritaires.* » De Paul Quilès, dit Robespaul : « *Il ne faut pas dire : des têtes vont tomber, comme Robespierre à la Convention, mais dire lesquelles et le dire rapidement.* » De Georgina Dufoix à propos du sang contaminé : « *Je suis responsable mais pas coupable.* » (1)

Gouverner, c'est penser.

1. En prononçant ces paroles mémorables, Georgina Dufoix a proféré sans le vouloir ou en le voulant une de ces pensées éternelles qui resteront gravées dans le marbre de l'Histoire. En trois mots, elle a résumé la philosophie de fond de l'idéologie socialiste, une philosophie qui dépasse même le socialisme pour s'étendre à toute l'histoire de la République : l'irresponsabilité fondamentale, base spirituelle de la conscience socialiste. Responsable mais pas coupable. Responsable pour les avantages, les privilèges, les honneurs, la reconnaissance sociale, les bonnes places, mais pas coupable dès lors que la responsabilité personnelle est engagée devant la nation, devant le peuple, devant la Justice. On ne saurait être coupable de rien, même pas de ses propres inconséquences, puisque par définition le socialisme est porteur d'un message de justice, de paix, d'égalité, de fraternité, de bonheur, d'amour, de tolérance ; c'est pourquoi les crimes de la Révolution comme ceux du communisme ne seront jamais jugés. Il n'y aura pas de Tribunal de Nuremberg pour juger le communisme. D'autre part, la liberté, selon l'inversion de la pensée socialiste, ne saurait engager la responsabilité de la personne sauf à l'aliéner ; donc la liberté ne peut être, pour un socialiste, que l'expression de l'irresponsabilité la plus totale ou de la responsabilité limitée aux avantages qu'elle procure. Que par la suite l'aimable Georgina se soit abîmée en prière chez les évangélistes est fort respectable, mais n'y change rien.

237

D'Alain Chartier (né vers 1385), poète, secrétaire de Charles VII, auteur du *Quadrilogue invectif* et du *Bréviaire des Nobles*, les douze vertus que doit cultiver tout homme de bonne naissance : *noblesse, foi, loyauté, honneur, droiture, prouesse, amour, courtoisie, diligence, netteté, largesse, sobriété, persévérance* : presque trop beau pour y croire.

D'accord, je vous le concède, cela fait un peu vieux jeu de nos jours et un tantinet rétrograde ; d'autant qu'il n'est pas sûr que ces mots soient compris de tout un chacun en ces temps merveilleux si délicatement civilisés, si délicieusement progressistes, ouverts à toutes les formes de libertés, y compris les plus permissives, les plus décadentes. Mais avouez que ça vous a une autre allure que l'idéologie du préservatif ou la culture *rave*.

238

Il semblerait, de nos jours, que les dames de petite vertu tendent à s'approprier l'expression « femme libérée » pour se désigner elles-mêmes, à la fois par désir de respectabilité et de reconnaissance sociale, mais aussi pour échapper à la connotation infamante qui s'attache à leur appellation professionnelle. Cette dérive sémantique n'est pas pour me surprendre : elle paraissait implicite dans la formulation.

Se faire appeler « femme libérée » quand on est une prostituée vous élève tout de suite au rang de médecin des âmes. En insistant un peu, ces dames pourraient prendre à elles seules la place du médecin, du prêtre, de l'instituteur. Après tout, les maquereaux d'aujourd'hui se font bien appeler « sexologues ». Cela s'appelle le progrès humain, mon brave. Toute cette joyeuse compagnie de la fesse libérée est d'ailleurs fort présente, confortablement installée, dans le monde douillet du show-biz, des grands médias, des sentines de la République. Héritages mythiques de Mai-68, la Révolution sexuelle et la Libération du sexe obligent ! Comme on ne compte plus les femmes libérées hautement diplômées de l'université et spécialisées dans la thérapie par le sexe, il y aurait là de quoi faire briller la plaque de cuivre apposée à l'entrée de l'immeuble.

Étonnante dérive des mœurs qui tend à gommer toute différence entre une femme honnête et une femme pas très honnête, et à faire que toutes deux puissent se réclamer de la même considération publique !

Comme nous vivons une époque dénuée de repères moraux, où le nivellement des valeurs brouille les esprits, où il devient difficile de distinguer une femme honnête d'une femme de mauvaise vie, je maintiens que libérée ou non, avec ou sans respectabilité, une prostituée est une prostituée.

Une prostituée est une dame qui donne 1 franc d'amour pour 200 francs la prestation.

Une femme honnête est une dame qui offre son cœur pour un sourire et qui, par-dessus le marché, le donne pour la vie. C'est votre épouse, mon brave. Gardez-la !

240

La femme donne son cœur à celui qui sera l'homme de sa vie, dis-je... Mieux, elle est prête à se donner, s'offrir, s'abandonner tout entière au héros fantasmé qui embrase ses rêves les plus fous, qui osera s'emparer de son être, de son âme, de son corps, l'enlever par amour, pour l'éternité, à la folie, comme le preux Chevalier ou le Prince Charmant de jadis et la gente dame... Stop ! Le rêve s'arrête ici. Désolé de rompre le charme et de vous décevoir, mademoiselle, la vidéo est enrayée. Il est temps d'allumer et de revenir à la réalité ; fini le ravissement, fini la minute d'extase ; il n'y a plus de preux Chevalier ni de Prince Charmant. Le destin de la jeune fille moderne, aujourd'hui, est de choisir pour le mieux dans une offre surabondante de castrats républicains, entre la tendance consexuelle ramollie et la tendance consensuelle avachie.

241

Dernière minute : le Comité International Olympique vient d'inscrire au rang de discipline olympique le football féminin, noble sport tout de grâce, d'élégance, de distinction. Encore une de ces belles conquêtes féminines arrachées de haute lutte au domaine réservé des mâles. Une « avancée sociale » qui ne peut que réjouir le cœur des âmes éprises de justice et relever l'idéal féminin. Décidément, on n'arrête pas le progrès humain. Vous connaissez le jeu ? La joueuse court après trois ballons. Quand il y en a un quatrième, elle est temporairement suspendue pour neuf mois.

242

Quelques années plus tard, la belle évolution de la condition féminine se poursuivant au firmament de la parité homme – femme, elle se précise. Désormais, dames et demoiselles aspirent à devenir *rugbywomen*. Il n'y a pas de raison que le rugby ne soit

réservé qu'aux hommes. Comme on les comprend. On ne peut être que solidaires de leur combat, et condamner la persistance de ces discriminations d'un autre âge. Le mot étant difficile à prononcer, on a décidé de les appeler « gros pétards en folie » (GPF : d'autres seraient plus cruels que moi). C'est moins élégant que rugbywomen, mais c'est plus facile à prononcer dans le Sud-ouest et ça dit bien ce que ça veut dire. Seul inconvénient dans ce sport typiquement masculin pratiqué par les femmes : les mêlées. Comme elles ont tendance à confondre le ballon de rugby avec les glandes mammaires, ça tiraille un peu dans tous les sens : « Mais tu vas le lâcher !... » le ballon !

243

Je vois bien que cela vous turlupine depuis un moment... Vous brûlez de me le dire, de me le jeter à la face : « Vous ne seriez pas un peu miso, macho, grincho, dans votre genre ? ». Ah, bon ! Vous l'avez remarqué ? Cela se voit à ce point ? Eh bien, détrompez-vous ! Je les a-do-re ! Ce n'est pas de l'amour, c'est de la rage. Mais... mais... j'aimerais qu'elles me disent, avant de mourir idiot, ce qu'elles veulent. Comme je suis bec jaune sur ce point, comme sur beaucoup de points d'ailleurs, j'aimerais qu'elles m'initient afin de me débarrasser de ce regard de grand niais que je porte sur la gent féminine. Car si elles n'ont entrepris de lutter pour la libération de la femme et l'égalité des sexes à seule fin de nous compliquer l'existence, qui n'est déjà pas si simple, et d'embistrouiller le monde des honnêtes gens, je ne vois pas très bien où est le progrès, ni où elles veulent en venir, ni ce qu'elles apportent de neuf à l'humanité. Je n'ai peut-être pas tout compris.

244

La promotion sociale de la femme ne s'est faite que sur un critère d'appréciation unique : l'imitation de l'homme. J'attends que ces dames me montrent ce qu'elles sont capables de faire que l'homme ne saurait faire, à part des enfants.

J'attends qu'elles me montrent quelque chose qui serait spécifique à la nature féminine, qui serait sur le plan social la contrepartie complémentaire ou supplémentaire de l'homme, et ne serait pas seulement déterminé par la seule volonté de le singer. En attendant elles contribuent largement à la médiocratisation de la société. À défaut d'être l'original, de l'égaliser voire de le dépasser, elles l'imitent. Bref, c'est Cheeta qui imite Jojo qui imite l'homme.

245

Il est vrai qu'il y a pire que la femme qui imite l'homme. Il y a l'homme qui imite la femme qui imite l'homme. Une nouvelle espèce d'androïde ni homme ni femme, ni ange ni bête, ni plume ni poil, ni chèvre ni choux, dont on a appris à connaître depuis peu l'existence : l'homme-femelle, le femâle, celui qui a honte d'être un homme devant une femme, d'être blanc devant un noir, d'être honnête devant une crapule, d'être fort devant un faible, d'être riche devant un pauvre, d'être en bonne santé devant un malade... L'homme-femelle, encore plus insupportable que la plus froufrotante des tapioles ! [Le wokisme n'avait pas encore montré son visage disgracieux.]

246

C'est vrai que quelque chose de vous me déçoit, me déconcerte. J'attendais autre chose de votre « libération », de la prise en main de votre destin par vous-mêmes, mesdames. J'attendais quoi, au juste ? Je n'en sais rien. Ce n'est pas à moi d'apporter la réponse, c'est à vous. Étonnez-moi, puisque vous voulez m'étonner. Montrez-moi que vous êtes capables d'avoir pour votre sexe d'autres aspirations que des ambitions d'homme (sauf nécessité subsidiaire), d'autres exigences au nom de l'éternel féminin, que de vous déterminer par rapport au modèle masculin, ou de vouloir le reproduire dans ses aspects les plus futiles, les plus grossiers, sous prétexte de satisfaire au mythe de l'égalité des sexes... Dans cette perspective égalitariste, où est l'originalité de l'apport féminin ?

Montrez-moi dans ses œuvres la fameuse intuition féminine. Montrez-moi que vous êtes capables de faire mieux que mimer les travers les plus insupportables des mecs, seul terrain sur lequel certaines d'entre vous arrivent encore à les battre. Les défauts spécifiques de l'homme plus les défauts spécifiques de la femme, c'est lourd à porter pour vos frêles épaules.

247

Si d'un homme on peut faire un succédané de femelle, d'une femme on ne fera jamais un homme. Qui peut le plus peut le moins ; mais qui est le moins n'est pas toujours justifié à prétendre le plus.

248

Vous ne savez pas ce que vous voulez, disais-je ? Et si c'était à l'homme de le savoir, de décider ce qui est bon et ce qui est juste pour vous ? Encore faudrait-il qu'il y ait des hommes, de ceux qui vous feraient perdre toute ambition de le devenir ; de ceux qui savent que c'est l'amour d'abord que vous attendez, que vous espérez, de ceux qui sont capables de vous le donner. Et si la réponse était que vous soyez ce que vous êtes, c'est-à-dire femmes, tout simplement ?

249

Il fut un temps où pour désigner la femme au foyer, l'épouse, la mère, on employait cette belle expression : la « Fée du logis ». Tout est dit dans ces trois mots. Pilier central de la famille, c'est par elle que s'active et s'ordonne la vie ; elle est douée de cet instinct supérieur d'animer, d'embellir ce qui l'entoure ; elle dispense la grâce, la douceur, l'amour même alliés à l'indispensable fermeté ; rayon de bonheur, elle illumine par sa présence les lieux les plus tristes ; de son tour de main preste et habile, même les choses les plus banales prennent une vérité extraordinaire, et les actes les plus ordinaires deviennent enchantement ; elle fait beaucoup avec peu. Baguette magique ? Non : amour, travail, don de soi, abnégation... L'homme de jadis pouvait partir de bon matin gagner sa dure journée, d'un

cœur léger, l'esprit tranquille ; il savait qu'il pouvait compter sur un ange maternel qui l'attendait au retour pour lui faire partager la chaleur du foyer et l'entourer de cette précieuse affection intime qui est un des raffinements délicats de la vie, et qu'on appelle au vrai sens du mot : l'amour ; c'est-à-dire un de ces instants merveilleux qui donnent une âme aux êtres, aux choses, aux actes les plus ordinaires, les plus routiniers ; le véritable amour, c'est cela ; ce n'est pas sa contrefaçon dévoyée, réduite à la seule animalité du sexe.

Combien est-il de goujats chez les hommes, aujourd'hui, pour trouver normale cette fête quotidienne qui leur est offerte ?

Ça, c'est l'image du passé, l'image ringarde qui fait se tordre de rire les pétroleuses, les tricoteuses, les grandes bourgeoises les bobos, les *girlboss*, occupant des hautes fonctions dans l'Administration, dans le privé, ou pratiquant des professions libérales (et qui oublie de préciser ce qu'elles payent en domesticité pour assumer leur rôle de « femmes libérées »).

Aujourd'hui, la femme veut faire évoluer sa condition ; elle veut s'émanciper, se libérer, s'épanouir, vivre en toute indépendance (chez la femme, l'indépendance, c'est la solitude assurée). Elle nourrit dès l'école des ambitions d'hommes, largement encouragées par les parents et surtout par les mères. Les enfants sont une entrave : un à la rigueur pour faire de la compagnie ou pour tromper la solitude, ou pour solliciter l'instinct de reproduction ; le foyer est une aliénation, et si ce n'était de satisfaire certains désirs irrépressibles que commande la nature, elle se passerait volontiers d'hommes.

La distorsion entre la nature profonde de la femme et l'image décalée, voire pervertie que renvoie d'elle notre société est à ce point entrée dans les mœurs, qu'à la question : « Que voulez-vous faire plus tard, mademoiselle ? », je crois n'avoir jamais entendu cette réponse toute simple chez une jeune fille : « Donner des enfants à celui qui sera l'homme de ma vie ».

Il n'est pas question, ici, de discuter pour nombre de femmes de travailler professionnellement. Plus on descend dans l'échelle sociale, plus cette nécessité devient vitale... Non, il s'agit de mettre le doigt sur un malaise.

Les femmes sont fondamentalement égocentriques. C'est une tendance naturelle tout à fait normale liée à leur condition de reproductrices : la mère protège son nid, ses petits, sa couvée. Mais dévoyé de sa finalité, cet instinct protecteur ne trouvant plus à s'exercer, fait d'elle un être socialement perturbé parfois dénaturé. Comment un homme normalement constitué pourrait-il envisager de fonder un foyer avec un être désaxé, fût-il bardé de diplômes ? Quelle confiance peut-il avoir en celle en qui il dépose justement toute sa confiance ? Rétrograde ? Sans doute. Mais rendez-moi la femme. Rendez-moi la femme que j'aime, celle que Dieu a créée pour moi, et non celle que vous avez pervertie en profil de carrière — en *career woman*, comme ils disent.

250

On a l'habitude de dire qu'un foyer équilibré c'est l'union conjugale réalisée entre deux êtres complémentaires où chacun apporte 50 % du couple pour former un ménage à 100 %. Erreur ! Mauvais calcul. Grave malentendu responsable de nombreux désastres matrimoniaux. Un couple n'est jamais réalisé à 100 % mais à 200 %, chacun apportant 100 % de lui-même et non 50 %, cette part fictive pouvant varier proportionnellement d'un individu à l'autre ; il peut-être, par exemple, de 70 à 130 % (dans ce cas, si le ménage résiste, il y a adaptation d'un partenaire à l'autre), mais il doit totaliser 200 %. Étonnez-vous après cela qu'il y ait tant de divorces, de couples qui battent de l'aile, de foyers éclatés, disloqués, démembrés, de familles plus ou moins recomposées, décomposées ou explosées !

251

Les mouvements féministes auront eu au moins ce mérite : ils nous ont appris que certaines femmes avaient tous les défauts

des hommes ; ils ne nous ont pas montré, cependant, qu'elles en avaient toutes les qualités. J'attends.

252

Qu'est-ce qu'une femme ? Question cruelle que je me pose quand j'entends causer les féministes. Oui, mais sont-ce des femmes ?

253

Féministe : créature de sexe indéterminé qui en veulent aux hommes de ne pas les aimer, et aux femmes d'aimer les hommes qui ne les aiment pas.

254

Le génie de la femme est d'imiter l'homme. En attendant de pouvoir l'égaliser, le dépasser ou l'enterrer vivant, si ces dames voulaient bien se contenter d'imiter les femmes, elles rendraient un grand service aux hommes et à elles-mêmes.

255

Femme libérée ? Non, ex-petite fille modèle promue au rang de pétasse de boxon.

256

Une femme en furie après un homme ? Rien de grave, ce n'est qu'un amour déçu.

Un homme très en colère après une femme ? Danger : c'est une victime pour SOS femmes battues.

257

Le comble de la femme moderne, c'est de singer les vices de l'homme et de s'en vanter comme d'une conquête féminine.

258

Si la femme n'existait pas, il faudrait l'inventer rien que pour avoir quelqu'un à aimer. Je ne me vois pas m'aimer moi-même, ni avoir de l'amour pour un autre homme même en y mettant de l'imagination, ni aimer mon prochain comme moi-même parce que mon prochain se fiche pas mal de m'aimer comme lui-même, et je n'ai pas assez de réserve d'amour pour l'étendre à

tout le genre humain. Donc, retour à la proposition première. La femme me suffit. Elle est à elle seule tout l'amour du monde.

259

La femme est l'esclave de l'homme. Une esclave consciente, consentante, résolue. Mais c'est une esclave qui choisit son maître. Et quand le maître n'est pas à la hauteur des attentes de la douce et délicieuse soumise, il prend la porte. Généralement, ses effets personnels le suivent ou le précèdent par la voie des airs, le geste s'accompagnant d'une bordée d'imprécations rituelles de circonstance. C'est dur, mais c'est comme ça, c'est la vraie vie mon brave.

260

Est-ce que la femme est plus forte que l'homme ? Oui. Et pourquoi, s'il vous plaît ? Parce qu'elle connaît toutes les faiblesses de l'homme. Elle le connaît sur le bout des didis, son bonhomme. Elle assimile vite les défauts de la cuirasse ; si elle se trompe sur le personnage, elle reviendra encore plus vite de ses illusions. Tandis que l'homme ne connaît rien à la femme. Ce qu'il prend pour ses faiblesses n'est que l'attrail de sa séduction. Et chaque fois qu'il tombe dans le piège arachnéen, il se referme impitoyablement sur lui. C'est toute la misère et la solitude de l'homme désarmé face à la cruelle fascination du charme féminin.

261

Nous bavardons au salon. Je ne me souviens plus à quel propos Juliane m'avoue de son grand air étonné qu'elle ignore à quoi correspondent les pédales de sa voiture. Nous voilà bien. Danger public. Je crois que sa fille passait le permis de conduire à ce moment-là. Surpris, je lui demande à brûle-pourpoint : « Où est l'embrayage ? ». De son peton droit, elle tâtonne. J'ai compris. Je me souviens pourtant d'avoir été son passager sur l'autoroute, conduisant sagement à 130 km/h en toute confiance. Je crois que j'aurais la même confiance chaque fois qu'elle m'offrira de prendre place à ses côtés, moi qui n'ai pas

de voiture. Une fois installée au volant, elle retrouve ses repères d'instinct et conduit tout à fait normalement.

Pourquoi raconté-je cette anecdote au demeurant insignifiante ? Parce qu'il me plaît de savoir qu'il est des femmes qui ignorent où se trouvent les pédales de leur voiture, tant qu'elles n'ont pas les pieds dessus. Je ne sais pourquoi, mais cela les rend plus humaines, plus féminines, plus irrésistibles, et sans doute pas plus dangereuses. Cela me permet aussi d'en tirer cette leçon que nous, les hommes, devrions nous tenir pour dite : si les femmes ne savent pas toujours où se trouvent les pédales sur le pédalier, ce n'est pas pour autant qu'elles perdent les pédales. Jamais !

262

« Les promesses n'engagent que ceux à qui elles sont faites », rappelle Charles Pasqua, politicien roublard, vieux crocodile de la politique politicienne, ancienne barbouze, spécialiste ès qualité des coups tordus. Il ne fait qu'exprimer, par cet aveu cynique, ce que pensent la plupart des politiciens et qu'ils mettent en pratique sans le moindre scrupule. Ils auraient tort de s'en priver : ça marche à tous les coups. Plus les politiciens mentent à leurs électeurs et leur promettent du vent, plus ils sont élus et réélus.

263

Être intelligent, c'est bien. Avoir des diplômes, c'est très bien. Avoir beaucoup de diplômes et être académicien au soir de sa vie, c'est encore mieux. Mais cela ne prouve pas le bon sens. Aucun diplôme, aucun Q.I.-mètre n'en donnera jamais la mesure exacte.

264

Il y a des gens intelligents, des gens très intelligents, des gens extrêmement intelligents. La preuve, ils ont inventé le Q.I. pour mesurer l'intelligence (Binet-Simon). Ce qui veut dire qu'ils sont encore plus intelligents que l'instrument lui-même, car on ne voit pas comment ils pourraient prendre la mesure de l'indice

maximum du Q.I. Il faut donc que leur intelligence aille au-delà de ce que peut mesurer l'instrument. Comment effectuer la mesure ? Dessinez un rond dans un carré. Si vous dites : « c'est un rond dans un carré », c'est que vous êtes intelligent. Si vous n'osez pas dire que c'est un rond dans un carré parce que cela paraît tellement évident que vous craignez de passer pour un con, c'est que vous l'êtes. Exercez-vous.

265

Le bon sens, fort bien. Mais quel sens donner au bon sens ? En voilà une question qu'elle est pleine de bon sens ! Je n'ai aucune réponse à donner, aucune explication à formuler. Simplement une hypothèse à émettre. D'abord, le bon sens, c'est une qualité innée qui s'enrichit de l'expérience de la vie ; comme nous ne pouvons vivre dans le domaine de l'absolu réservé à Dieu, nous devons, ici-bas, nous contenter du relatif ; or la meilleure façon de nous maintenir dans le relatif c'est de trouver de l'équilibre en tout ; donc avoir du bon sens, c'est avoir en soi le sens des proportions du beau, du vrai, du juste.

266

On dit que sans volonté, l'intelligence est sans effet ; on ajoute que sans la conscience, elle est vénéneuse ; mais sans le bon sens, l'intelligence est un fusil dangereux qui tire par les deux bouts.

267

Quand un imbécile veut montrer qu'il est intelligent, il dit qu'il est moderne.

268

On ne fait pas de bonne politique avec de bons sentiments. On fait de la politique avec de bons et solides principes. Après, s'il le faut, on adapte les sentiments aux principes et non les principes aux sentiments.

269

L'Histoire n'est pas un éternel recommencement, mais le même événement qui perdure dans son infinie complexité.

270

Au détour d'une lecture, je tombe sur cette définition d'un système social vu par le sociologue Alain Touraine : « *Un mouvement conduisant de la tradition à la modernité, des croyances à la raison, de la reproduction à la production et, pour recourir à la formulation la plus ambitieuse, celle de F. Tönnies, de la communauté à la société, ce qui identifie clairement la société avec la modernité.* » Chez les intellectuels de gauche, opposer la modernité à la tradition est le summum de la pensée avant-gardiste. Cela vous a un petit goût de « table rase » qui fait frissonner d'aise les penseurs les plus hardis. Je n'ai jamais pris la sociologie, comme la psychanalyse, pour des sciences sérieuses, tout au plus pour des préoccupations d'esthètes hauts de gamme entretenus à grands frais par l'État républicain et les névrosés de luxe. C'est avec de pareilles définitions qu'on fabrique des technocrates et que l'on prépare les mentalités totalitaires. La sociologie a déjà un lourd passif derrière elle.

271

Après avoir essuyé un cuisant revers électoral aux élections législatives, les socialistes ayant eu la majorité au parlement se retrouvèrent dans l'opposition avec à peine plus de 10% des sièges. Pour se remettre de leurs émotions et soigner la brûlure de la gifle, ils organisèrent des États généraux du socialisme où ils purent donner libre cours à leurs états d'âme. À la fin du congrès, et comme pour se convaincre qu'ils croyaient encore au socialisme, les participants entonnèrent *l'Internationale*, hymne de la gauche prolétarienne aux paroles encore plus débiles que celles de *la Marseillaise*, — celle-ci ayant au moins pour elle d'avoir été d'abord un chant de guerre avant de devenir notre hymne national (*Chant de guerre pour l'armée du Rhin* composé en avril 1792 par Rouget de Lisle, dont la mélodie serait un plagiat).

Or, dans les paroles de *l'Internationale* est repris le fameux slogan révolutionnaire « Du passé faisons table rase ». Slogan

on ne peut plus scandaleusement stupide : ne cherchons pas à comprendre notre passé ni à le connaître, effaçons-le de notre mémoire, faisons-le disparaître jusqu'à l'oublier... Le fait d'être un damné de la Terre, même debout, n'excuse pas d'être un parfait crétin.

Mais voyez où je veux en venir. Nous sommes en juillet. Le jour même où je reçois cette information, la radio donne une émission sur les reconstitutions historiques estivales très en vogue, jusque dans le plus petit bourg de province qui cultive son brin de mémoire collective. Le public raffole, paraît-il, des reconstitutions de l'époque féodale, avec le château pour décor, les chevaliers en armures, les tournois, les gentes dames, etc., et il est vrai qu'en France nous ne manquons pas de châteaux, ni de forteresses, de bastides, de villages, de décors historiques adaptés aux reconstitutions...

Comme il y a beaucoup d'élus municipaux de gauche, j'imagine ceux-ci se séparant après avoir poussé à gorge déployée un vibrant « Du passé faisons table rase », puis lançant à leurs collègues : « Camarades, je vous salue bien et vous dis : à la prochaine ! Je file d'urgence, j'ai une Médiévale à organiser dans mon patelin. Ma présence est requise. »

Schizophrénie, quand tu les tiens !...

272

Cette idéologie de la « table rase », la *tabula rasa*, est une véritable atteinte à l'esprit et au génie humain. Ceux qui professent de pareilles inepties sont des criminels ! Je crie au scandale !... Priver les hommes de leur passé, anéantir leur mémoire commune sous prétexte de progrès humain est, je le répète, un véritable crime contre nature, une insulte à la Création. Cette attitude nihiliste professée par les matérialistes, les « tableraseurs » patentés, communistes, socialistes et autres, est l'expression la plus typique du totalitarisme matérialiste le plus forcené : couper l'homme de ses racines, l'arracher à son passé, détruire son identité, tel est le but des progressistes et

autres abrutis de l'intellect qui confondent le véritable progrès avec la négation de tout ce qui est. Ainsi dépouillé de son identité, l'homme n'est plus qu'un être asservi, réduit à l'état de guenille vivante manipulable à merci. N'ayant plus de repères, plus rien à défendre ni à espérer, il est bon pour la dictature universelle rêvée par les utopistes indémodables ou par les libéraux les plus acharnés, qui se retrouvent étrangement sur la même ligne de crête : imposer leur conception artificielle du bonheur à l'humanité entière, un bonheur privé de toute affectivité subjective.

Il est significatif de constater que leurs idéologies s'appliquent impérativement à toute la planète, sans distinction, sans nuances, et qu'elles s'inscrivent dans une démarche résolument mondialiste et réductrice à l'uniformisation totale du genre humain, quelles que soient les spécificités des peuples et des nations concernées. Leur prétendu bonheur n'est que la vision restreinte d'un présent immédiat et fonctionnel dominé par le règne absolu de l'argent, s'appuyant sur la consommation effrénée de biens matériels, et imposé à tous les peuples du monde par des êtres fondamentalement pervers.

273

Les intellectuels de gauche — pratiquement tout ce qui « pense », enseigne, écrit, s'exprime d'une manière ou d'une autre aujourd'hui en France — passent leur temps à conchier le passé de notre pays, à le juger à partir de leurs saletés d'idéologies de corniauds à lunettes épaisses et d'intellectuels bornés mentalement rassis ; ce qui ne les empêche pas de vivre honteusement, de se goinfrer comme de gros verrats vautrés dans leur soue sur cette patrie qu'ils exècrent, de vivre nourris, logés, blanchis, soignés pour la plupart aux frais de l'État et du contribuable. C'est justement à ce passé de la France qu'ils doivent tout, et surtout leur condition de minables cafards gras et repus qui se repaissent des souillures dégoulinantes du corps malade de notre pays. Parmi tous ces intellectuels, ces

universitaires, ceux qui se sont donnés pour vocation de l'anéantir, comme les marxistes, les trotskistes, les sans-frontéristes, les mondialistes, les idiots utiles, profitent de ses bienfaits sans la moindre honte, sans la moindre pudeur. Ce sont les mêmes qu'on retrouve le plus souvent en bonne place aux postes clefs de cette société qu'ils haïssent, et n'ont de cesse d'intriguer pour la détruire. Le plus grave, c'est qu'ils ont fait main basse sur notre passé, se sont arrogés son contrôle au mieux de leurs intérêts de dégénérés, de malades du cerveau ; ils ont accaparé notre histoire nationale, empêchant d'y accéder ceux qui ont des raisons légitimes d'en être les dépositaires. La France n'a pas su trouver la parade immunitaire contre les bubons purulents qui infectent son corps et la pourrissent jusqu'au tréfonds de l'âme. Ils me dégoûtent. Ils me donnent la nausée. Ils me soulèvent le cœur. Pourritures d'intellectuels ! Saletés d'idéologies ! Quel mal ils font à notre pays... et à tant d'autres dans le monde ! Je suis de mauvais poil, aujourd'hui. Je suis très mal élevé aussi. Je promets de me reprendre.

274

Régulièrement, le cinéma, le théâtre, la comédie musicale, nous livrent une nouvelle adaptation des deux chefs-d'œuvre romanesques de Victor Hugo : *Les Misérables* et *Notre-Dame de Paris*, dans lesquels ils ne cessent de puiser leur inspiration. Avec l'expérience, je me demande si je ne relirais pas ces ouvrages sans éprouver un certain malaise. Jeune, je l'avais déjà ressenti sans pouvoir l'expliquer : ils suent la facilité misérabiliste la plus convenue. Pas plus les personnages de l'un comme de l'autre ne paraissent crédibles : l'ancien bagnard devenu une sorte de M. Vincent repentant, le Gavroche, les Thénardiens... ou l'Égyptienne de Notre-Dame de Paris avec sa bique, le curé Frollo, Quasimodo, la Cour des miracles, etc. ; personnages et situations improbables, manichéens, caractères outrés, bref : du pauvrisme de pacotille un rien démagogique à la Eugène Sue — c'est le cas de le dire — distillé par un magicien du verbe. Cela sent

trop sont Emmaüs ou sont Quart-Monde avant la lettre. Même Zola paraît plus lisible, et pourtant, on s'en doute, je ne fais pas du génie littéraire préféré de la gauche embourgeoisée ma littérature de chevet. On dit que Hugo était de gauche. D'aucuns affirment que si celui qu'il appelle Napoléon le Petit lui avait accordé le ministère pour lequel il était pressenti, il ne serait jamais allé jouer les exilés de complaisance à Guernesey. Qu'importe ! C'est lui qui a écrit ceci : « *Communisme : une égalité d'aigles et de moineaux, de colibris et de chauves-souris, qui consisterait à mettre toutes les envergures dans la même cage et toutes les prunelles dans le même crépuscule. Je n'en veux pas.* » Et comment mon Toto (1) que je suis d'accord avec toi !...

1. Diminutif affectueux de Juliette Drouet pour désigner son Victor.

275

J'appelle homme de droite un homme libre, responsable de ses actes, capable de prendre des initiatives personnelles et d'en assumer les conséquences, plus soucieux de ses devoirs que de ses droits mais sachant faire respecter son droit, refusant toutes sortes d'endoctrinements opposés à l'exercice de son sens moral, rejetant le matérialisme dans ses aspects les plus vulgaires, les plus aliénants, capable d'établir des rapports humains sur la confiance plutôt que sur la complicité, ayant un sens développé du réel et du concret, conscient de son particularisme individuel, des repères identitaires qui façonnent sa dignité d'être humain : sa patrie, sa famille, son peuple, le cas échéant notre religion catholique. J'appelle homme de gauche tout le contraire.

276

Sauf exception à la règle, je n'ai jamais vu des socialistes prendre des risques ; je n'ai jamais vu des socialistes engager leur propre argent — celui du contribuable, oui ! Je n'ai jamais vu des socialistes créer ou construire quelque chose de positif, de productif ; je n'ai jamais vu que des socialistes produire de

l'insignifiance bavarde, de la médiocrité prétentieuse, de la bureaucratie envahissante, du parasitisme social. Le socialisme, c'est la négation de la vie, le néant. Est-ce le vertige du vide, l'instinct de mort, qui fascine tant les électeurs de gauche ?

277

Le gouvernement socialiste veut obliger les médecins à motiver les décisions d'arrêts maladies sur les ordonnances. Passons sur ce point administratif d'ordre corporatif : je n'ai pas qualité pour dire si c'est bien ou mal, encore que cela me paraisse, à première vue, tout ce qu'il y a de plus normal. C'est la suite qui nous intéresse. Cette décision ne concernerait que le privé ; elle ne serait pas applicable à la fonction publique. Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? Le secret médical attaché au statut de la fonction publique serait menacé. Ah, bon ? Ceux qui travaillent dans le privé n'auraient donc pas droit au même secret médical ? Nonobstant ces deux poids, deux mesures, classiques dans les rapports public – privé, la vraie raison a de quoi faire rire (jaune) quand elle ne fait pas grincer des dents. Tout le monde sait que la fonction publique se distingue par des taux d'absentéisme géants. À un certain niveau, il devient difficile, en effet, de justifier les absences sinon par la complaisance très compréhensive de certains représentants du corps médical. On voit mal comment le médecin concerné pourrait motiver sa décision. Donc, pas de motivation d'arrêt maladie pour les fonctionnaires ; ceux-ci pourront continuer à s'octroyer des arrêts maladie intempestifs à la demande, chaque fois qu'ils auront envie d'aller à la pêche, retaper leur maison ou se mettre les doigts de pieds en éventail.

Tout le monde sait aussi que ce ne sont pas les travailleurs du privé qui plombent les comptes de la Sécurité sociale et des retraites ; au contraire, ils sont ceux qui les alimentent, ceux à qui on racle la peau du dos pour payer les retraites des fonctionnaires et renflouer les caisses.

Tout le monde sait aussi que la fonction publique héberge en son sein une concentration anormale de bras cassés institutionnels, étant entendu que dans cette même fonction publique et plus qu'ailleurs, il y a ceux qui travaillent pour deux et ceux qui travaillent pour le quart de la moitié d'un. Ce cas de figure est improbable dans le privé ou vite résolu. L'important n'est pas que cette décision soit appliquée ou pas ; l'important est qu'un ministre (une ministre en l'occurrence !) ait pu seulement en avoir eu l'idée. Les socialistes ne soignent pas les malades. Ils soignent leurs électeurs.

278

La télévision est une merveilleuse machine à abrutir les humains, et à les maintenir en état d'infantilisme permanent, de sous-adultes à vie. Elle a été inventée pour faire passer le temps aux enfants, aux vieillards, aux malades, aux retraités définitifs de l'intellect, aux avachis de la comprenette et autres ramollis du bulbe, aux perclus et aux reclus, aux grabataires, aux impotents, aux paralytiques, aux polyhandicapés et aux polytraumatisés, aux mongoliens, aux demeurés, aux attardés mentaux, aux idiots, aux déficients du système neuronal, aux intellectuels primaires, pardon, aux socialistes, bref, à tous ceux qui ne peuvent mouvoir ni leur corps ni leur esprit. C'est pourquoi les gens normalement constitués (s'il en reste), sains de corps et d'esprit, ne doivent pas perdre leur temps à regarder la télévision, sous peine de se rabougir le cerveau et d'entrer précocement dans la catégorie ci-dessus. Ils ont mieux et plus utile à faire de leur bref passage en ce bas monde.

279

Un métier que je n'aurais jamais pu exercer : critique de télévision. Injurgiter les programmes télé en enfilade, les uns derrière les autres, tout au long de la journée, sans éprouver une incoercible nausée au bout d'un certain temps, comment est-ce possible ? Comment tenir ? Surtout quand on sait que toute la dimension culturelle de la télévision repose sur la relation

perverse du binôme exhibitionnisme – voyeurisme. Flatter les bas instincts et faire de l'audience. J'aurais déjà tué ou appelé au meurtre. Pour des raisons évidentes de troubles à l'ordre public, ils y a des spécialités, comme cela, qu'il vaut mieux laisser à d'autres que de les pratiquer soi-même.

280

Je l'admets volontiers, depuis l'avènement de la civilisation des Lumières, depuis que nous sommes passés de « la nuit à la lumière » avec l'arrivée des socialistes au pouvoir selon Jack Lang dit Jack le Coruscant, que la raison et la modernité illuminent le monde, nous vivons une époque étourdissante d'ouverture d'esprit, de communications, d'échanges, de compréhension, de dialogue, d'amour fraternel entre frères humains. On s'aime tous. C'est fou ce qu'on s'aime les uns les autres et ce qu'on aime à s'aimer ! Nous sommes beaux et intelligents. Dehors, loin de nous, refoulés dans le néant, l'obscurantisme et la pensée magique des siècles de plomb soumis aux croyances religieuses, à l'ignorance, aux superstitions, aux préjugés vulgaires ! Oui, mais voilà. Depuis cinquante ans que la télévision a été popularisée, jamais l'humanité ne s'est trouvée confrontée à un tel déferlement de vulgarité, d'abrutissement programmé, d'éclaboussements médiocres quotidiens ; jamais, peut-être l'espèce humaine n'a dû subir autant le bourrage de crâne et les bobards de la politique politicienne depuis que la presse existe, une presse confisquée soumise aux dictats idéologiques, à l'argent ou aux deux ; jamais le mensonge n'a fait autant de dégâts dans les cervelles qu'à l'école républicaine gratuite, laïque et obligatoire (dans sa désignation, déjà triple mensonge !), où le conditionnement de masse est porté à la hauteur d'un art universel. Nous sommes sortis effectivement de l'obscurantisme des temps anciens pour entrer dans l'obscurantisme des temps nouveaux. La différence : l'obscurantisme ancien était, dirions-nous, de type artisanal, local, avec ses qualités propres, même si la maison mère relevait de Rome ;

aujourd'hui l'obscurantisme est devenu *high tech*, universel, sans frontières, sanctionné par un diplôme de l'université et le suffrage populaire. En résumé, l'obscurantisme s'est jamais porté aussi bien. Il a fait comme le reste, il s'est modernisé.

281

Choisissez votre mort : mourez du sida ! La mort chic, la mort choc, la mort branchée, la mort dont on parle ; le dernier cri en matière d'autolyse. Soyez snobs, médiatiques ; faites-vous remarquer ; alertez la presse, filmez vos derniers instants, publiez votre calvaire... La mort la plus prisée chez les intellos de gauche. Ils en seraient presque fiers. Ils se pavanent avec leur sida en bandoulière comme des anciens combattants arborent leurs brochettes de médailles. Plus ils sont rongés par la maladie, plus ils l'exhibent. Je suis sûr que pour eux le plus dur n'est pas de mourir, mais de se faire à l'idée qu'ils ne seront plus là pour se regarder le nombril (la maladie étant l'occasion de pratiquer cet exercice narcissique au plus haut point).

Chez des gens doués d'un minimum de décence, de pudeur, et frappés par ce mal affreux, ce serait l'occasion de faire silence en eux-mêmes, de se recueillir, de méditer, de se préparer à vivre dignement et avec courage leurs derniers instants.

Chez les tantes de l'intellect, on n'a pas de ces délicatesses. Jouez trompettes !... Roulez tambours !... Oyez braves gens, je vais mourir du sida !... Meurs-je bien ?

Après un jeune écrivain très médiatique, assez imbu de sa personne, c'est au tour d'un jeune cinéaste d'être emporté par la terrible maladie, non sans avoir contaminé volontairement, et en toute connaissance, une jeune femme qui, elle, ignorait. On peut être frappé d'un mal incurable tout en restant au fond de soi et de sa détresse un franc salopard. Il n'aura tourné dans sa courte vie qu'un seul film sur le... sida ! Histoire sans doute de se changer les idées et de montrer qu'il débordait d'imagination. On vient de lui rendre un hommage public en faisant de lui, à titre posthume, le symbole national de l'intelligentsia pédérastique.

282

« *Une femme, une vraie femme, c'est une femme avant tout qui n'est pas féministe.* »

Si cette pensée venait de moi, elle ne serait que banalité. Elle est de Sacha Guitry. Dieu sait qu'il en connaissait un rayon dans le registre « arsenic et fines dentelles » !... À moi, Sacha ! Je sollicite peut-être indûment son auguste patronage, mais je me sens moins seul et comme rassuré.

283

« *Donner à la femme les mêmes droits qu'à l'homme, folie !... Lui en donner d'autres, oui. Lui en donner, s'il le faut, davantage, mais pas les mêmes. Et qu'on la place très au-dessus de l'homme pour qu'elle ne soit plus sur le même plan que lui.* », disait encore Sacha. Tout à fait d'accord avec lui. L'égalité entre l'homme et la femme banalise les rapports, tue l'amour, met en présence deux êtres concurrents sur le plan humain et non complémentaires. Oui, qu'on la mette au-dessus de l'homme. Toutefois il ne m'est pas désagréable de la savoir de temps en temps au-dessous. Tout contre.

284

« *La femme est une esclave qu'il faut mettre sur un trône.* », confirmait Balzac. Voyons, cher Honoré !... Dès lors que la femme entre en possession de son homme, elle est *déjà* sur le trône.

285

Puisque nous parlons de Sacha Guitry, petit retour en arrière. À propos de Pétain, j'avais déjà évoqué par ailleurs les injustices de l'Histoire. J'ai un faible pour les bannis, surtout lorsqu'ils sont proscrits par des voyous. Eh bien, avec l'illustre acteur-auteur dramatique, voici encore un exemple qui montre ce que peut-être l'ingratitude des hommes, encore que dans ce cas précis, justice lui ait été rendue... au sens judiciaire !

S'il a passé une partie de son temps sous l'occupation à prouver aux Allemands qu'il n'était pas juif, il devra passer

encore plus de temps à la Libération à prouver qu'il n'a pas collaboré avec les Allemands !

Sacha Guitry était un grand patriote. Dès la signature de l'Armistice, répondant à l'appel de Pétain demandant aux Français de se remettre au travail, alors qu'il se trouvait à Dax, il remonte à Paris, retrouve son hôtel particulier et se met à la tâche. Il négocie avec les autorités d'occupation l'ouverture de son théâtre ; ce qui lui est accordé, à lui comme à d'autres. Il est au faite de sa gloire. Il aurait pu envisager les solutions les plus opportunes, les plus agréables pour lui : se replier à l'étranger, à Monaco, ou dans sa villa de Cap d'Ail en zone sud, et s'adonner aux délices du travail de plume en toute quiétude, à l'abri du souci. Il choisit de « résister » à sa manière, chez lui, à Paris, en donnant des spectacles aux parisiens. Il n'est pas le seul. Pratiquement tout ce que la France compte d'artistes et de créateurs en tous genres reprendra ses activités sous le couvert de la censure allemande et de la *Propaganda Staffel*. La renommée de Sacha déborde largement les frontières ; pour les Allemands, il est le grand auteur dramatique français. Au cours d'une rencontre, le Général Turner, gouverneur administratif des autorités d'occupation de Paris, après l'avoir félicité pour la représentation d'une de ses pièces, lui demande ce qu'il pourrait faire pour lui être agréable. Sacha le prend au mot et lui dit : « Pour moi rien, mais si vous insistez, je vous demanderai des prisonniers. — Combien en connaissez-vous ? demande Turner. — Dix, lance Sacha au hasard. » Il parviendra ainsi à faire libérer dix prisonniers. La nouvelle se répand dans la presse. Les demandes d'interventions affluent sur son bureau. Profitant de sa notoriété, il permettra à plusieurs dizaines de personnes, connues ou inconnues, juives ou non juives, de recouvrer la liberté. Ce faisant, et sans le savoir, il mettait en branle la machine infernale qui allait se retourner contre lui à la « Libération ». En effet, s'il avait ainsi le pouvoir de faire libérer autant de prisonniers, c'est qu'il avait des relations

collaborationnistes avec les autorités allemandes au plus haut niveau. On aurait dû le remercier. On allait le lui faire payer.

Il est arrêté dans son hôtel particulier par cinq jeunes gens armés, des FFI. Ne lui laissant même pas le temps de s'habiller, ils le conduisent d'autorité à la mairie du VII^e arrondissement... en pyjama ! « *Je croyais qu'on allait me marier de force.* » écrira-t-il plus tard dans *Quatre ans d'occupations*. Puis il sera emprisonné à Fresnes avant de terminer son séjour carcéral à Drancy. Soixante jours de prison. Pour rien. Deux procès seront instruits contre lui : deux classements sans suite. « *C'est un non-lieu, il n'y avait donc pas lieu.* » Le dossier est tellement vide que le Juge d'instruction lance dans la presse un appel à témoigner contre M. Sacha Guitry ; ce qui, en bon français, est un appel officiel à la délation. En vain. L'affaire aura duré trois ans. Entre temps, il subira nombre d'avanies, et beaucoup de ceux qui lui faisaient des ronds de jambes avant la Libération oublieront de l'avoir connu après.

En fait, il sera victime d'une maladie terrible, encore plus virulente quand elle est collective : la jalousie. Son personnage haut en couleur et ses démêlés conjugaux à répétition indisposaient beaucoup de gens. Ses succès au théâtre faisaient de l'ombre à d'autres. Comme il n'était pas spécialement du genre à passer inaperçu ni à se faire remarquer par des excès de modestie, sa prestance physique, sa célèbre voix profonde et traînante, ses mondanités d'auteur à succès, en agaçaient plus d'un. Il avait une facilité d'écriture déconcertante. Il pouvait composer un acte en deux heures ! Il écrira près de 130 pièces de théâtre... Cela lui laissait encore le temps d'être acteur de ses propres pièces, réalisateur de films, conférencier, dessinateur, collectionneur ! En plus il se permettait d'user de son influence auprès des Allemands pour faire libérer des prisonniers... Bref, c'était plus que n'en pouvaient supporter les médiocres, les envieux, les aigris, et toute la cohorte des ratés coalisés contre lui, qui virent dans les procès de la Libération le moyen

d'assouvir leurs petites vengeances mesquines et de le faire plonger. Il échappera à cette machination qui finit par se déliter sous l'effet de sa propre absurdité, et aussi par le contrepois de quelques grandes voix de la Résistance qui commençaient à s'élever pour demander qu'on en finisse avec cette mascarade (le colonel Rémy). « *Ce qu'on a tenté de me faire payer, ce sont quarante ans de succès et de bonheur.* », écrira-t-il. Dans le même temps, il aura pu méditer à loisir cette pensée de lui, livrée à la postérité : « *Ne soyez pas de ceux qui haïssent. Jamais. Tâchez d'être plutôt parmi ceux que l'on hait : on y est en meilleure compagnie.* »

286

Sacha Guitry n'était ni un philosophe, ni un politique. Son génie, sous des dehors de légèreté frivole, cachait une retenue empreinte de gravité laissant deviner une réflexion plus intense. Il était sans cesse interpellé par les travers de la nature humaine ; il ne se contentait pas de les mettre en scène, il les corrigeait aussi. Il y avait du moraliste en lui. Ce n'est pas pour rien qu'on l'a appelé le « Molière du XX^e siècle ». Ses pensées pourraient remplir plusieurs livres comme celui-ci. Mais c'était aussi un gros travailleur. Ses épouses n'y ont pas résisté. Il a usé — ou elles se sont lassées de lui ! — pas moins de quatre de ces gracieuses créatures : Charlotte Lysès, Yvonne Printemps, Geneviève de Séréville, Jacqueline Delubac.

Quelle idée de prendre des comédiennes pour épouses ! Comment demander à une femme qui a des ambitions de carrière de se dévouer pour un homme de génie ! — « *Les femmes ne me pardonnent pas de m'être marié quatre fois, les hommes ne me pardonnent pas d'avoir quatre fois divorcé.* », constate-t-il avec humour... Cet humour constamment présent dans une œuvre pleine de verve et de truculence, un humour dont il ne se départit jamais, même lorsqu'il s'agit de sourire de ses propres infortunes. Quoique auteur à succès, il était fâché avec l'argent et il lui arrivait parfois des mésaventures ; ainsi

son banquier lui fit remarquer un jour, avec ménagement et force déférence, que son compte n'était plus approvisionné ; « *Vous faites bien de m'en parler, dit le Maître, je vais vous faire un chèque.* » Comme on lui faisait compliment des mains admirables de la ténébreuse Lana Marconi, sa cinquième et définitive épouse, Sacha répondit : « *Oui, ce sont ces belles mains-là qui me fermeront les yeux... et qui ouvriront mes tiroirs.* »

Il avait une passion pour son pays, la France. C'était un vrai patriote. Il l'a maintes fois prouvé. Il a souvent exalté dans ses œuvres le génie français : dans ses pièces, dans ses conférences, au cinéma, avec des accents parfois pleins de candeur, mais toujours d'une grande sincérité. Il est l'auteur d'un livre collectif (qu'on lui reprochera par la suite, mais il s'en faisait une fierté) : *1429-1942 ou De Jeanne d'Arc à Pétain*. Il a été Sacha Guitry avant la guerre, pendant l'Occupation, après la Libération. Il n'a jamais cessé d'être lui-même, c'est-à-dire un grand Français. Même le Maréchal Pétain lui fit observer qu'il s'exposait trop ! Terminons sur une de ses pensées qui, somme toute, résume un beau programme de vie :

Je n'ai qu'une passion : le travail.

Je n'ai qu'un seul bonheur : aimer.

Et je n'ai qu'un amour : la France.

287

Coïncidence ? La presse fait état en ce moment — en toute confraternité — des salaires mirobolants de certaines personnalités journalistiques proches du pouvoir, commentateurs vedettes attitrés et autres chiens de garde accrédités des oligarchies dirigeantes du pays. Des salaires à faire rougir de honte un Conseil des prud'hommes. Ne dit-on pas qu'un chien fidèle ne mord jamais la main qui lui donne à manger ? Et qu'il est prompt à se coucher dès qu'elle se fait menaçante ?

288

Ah ! le commentateur politique ! Si le commentateur politique n'existait pas, Dieu n'aurait aucune excuse de ne pas l'avoir inventé.

Qu'est-ce que le commentateur politique ? Le commentateur, l'explicateur, l'interpréteur, le chroniqueur, le décrypteur, est celui qui fait le travail que les hommes politiques ne font plus ou ne savent plus faire : se faire comprendre du peuple.

L'inconvénient, c'est que loin d'apporter la clarté attendue, le commentateur brouille un peu plus les esprits. Positionné entre l'événement et le lecteur ou l'auditeur, il a pour rôle d'interpréter le premier afin d'orienter le second dans un sens exigé par son commanditaire. Quand il a fini d'expliquer, en général on en sait moins après l'explication qu'avant, mais on sait au moins pour qui il « roule ».

289

L'homme libre est celui qui cherche à donner un sens à sa vie ; cela peut prendre parfois toute une existence. Celui qui ne recherche que le plaisir et l'intérêt personnel est sans doute libre, mais rarement heureux.

290

Le matérialiste peut être un homme très riche ou à l'opposé très pauvre. L'un et l'autre sont rarement satisfaits de leur sort. Le premier parce que les satisfactions matérielles dont il jouit sans retenue n'apportent pas toujours le bonheur, et lui laissent une immense frustration, voire un goût amer, que sa psychologie formée aux choses sensibles d'ici-bas ne parvient pas à surmonter ; le second, lui, ne parvient pas à élever son esprit au-dessus des choses immédiatement matérielles parce qu'il passe son temps à jalouser le premier ; ce qui l'aigrît et fait de lui un envieux.

291

Tout homme qui ne doit qu'à lui-même ce qu'il est, est un homme responsable. Tout homme qui doit à l'État ce qu'il est, est déjà un assisté. Qu'il soit un brillant personnage n'y change rien.

Il y a plusieurs manières de voir la vie ; chacun à sa manière à soi. Mais d'une façon générale, les peuples modernes n'ont plus de passé, plus de recul pour regarder en arrière ; ils ne savent plus s'il existe, s'il a existé ou ils ont oublié ; ils ignorent l'avenir ; parce que ce n'est pas le problème du moment ; parce que les gens, lobotomisés par la télévision et la presse *people*, vivent au jour le jour le temps qui passe et ne se préoccupent plus du pourquoi ni du comment. D'où l'on vient, où l'on va, ne sont pas des interrogations qui passionnent ; elles ne sont pas à l'ordre du jour. Le questionnement métaphysique n'est pas objet de consommation.

Je me suis fait une philosophie de la vie qui consiste à évoluer mentalement dans un univers 3D : la dimension passée, le socle de l'humanité ; la dimension présent, très fugace ; la dimension avenir, qui répond à l'inquiétude du devenir de chacun et de tous ici-bas. Cela prend beaucoup de place dans l'esprit et dans la réflexion ; mais je préfère cette dimension encombrante qui réclame beaucoup d'énergie de soi, à la tranquille placidité de celui qui ne pense à rien, ni au présent, ni au passé, ni à l'avenir, et dont la vue (plate) sans perspective, dégagée apparemment de tout obstacle, ne porte pas plus loin que le bout de son nez. Je viens de décrire l'électeur républicain moyen, celui qui donne quitus à tous les ratés de la politique politicienne qui mènent notre pays et le monde à la catastrophe.

Toute la charge d'agressivité des féministes vient moins de leur détestation du mâle que de leur exaspération à constater la soumission des femmes en général à l'homme, et même du désir très affectueux chez certaines d'être dominées par des hommes virils, au moins dans leurs fantasmes. Ce qui, traduit en langage féminin, signifie : être aimée. Tous les efforts des combattantes en dentelles pour dresser le sexe féminin (si j'ose cette image) contre la gent masculine sont restés vains et le resteront

toujours ; ce que vérifie cette pensée de Gide : « *La guerre des sexes n'aura jamais lieu, il y a trop de fraternisation avec l'ennemi.* »

294

On comprend pourquoi les socialistes sont pour l'égalité : au nom de la sacro-sainte redistribution et du partage des richesses qu'ils sont généralement incapables de produire, ils s'autorisent, chaque fois qu'ils sont au pouvoir, à voler allègrement ceux qui créent et produisent le plus. Bien entendu ils légitiment l'escroquerie toujours au nom des grands principes, c'est-à-dire au nom de la justice sociale et de l'égalité entre les citoyens.

295

Le gens de gauche, quels qu'ils soient, affectionnent tout particulièrement ce type de slogan : « Faire payer les riches », « partager », « redistribuer »... De toute l'étendue de l'histoire des hommes, je n'ai jamais vu que les riches payaient ou partageaient, même en pays socialiste. Les riches ne payent jamais, ils encaissent. C'est pour cela qu'ils sont riches. En général, la lutte contre les riches se résout à les liquider pour prendre leur place : c'est le plus auquel peut prétendre une révolution bien comprise et digne de ce nom ; de ce point de vue, la Révolution française aura été une réussite totale. Les faire payer ? Tout examen sérieux de la question montre que ce sont les classes moyennes et les petits qui payent le plus parce qu'ils font nombre, et qu'ils sont plus faciles à tondre ; de plus, ils ne peuvent acheter personne. Cela se vérifie dans nos sociétés modernes comme dans les anciennes. On peut faire payer les riches, certes, mais ce sont eux qui tiennent l'économie, et les ruiner, c'est ruiner l'économie du pays avec.

Quant à partager ou redistribuer, quelle galéjade ! Les socialistes partagent ce qui appartient aux autres, en effet, ou ils le redistribuent, tout en prélevant leur dîme au passage. La plupart des élus ne sont que des fonctionnaires surprotégés qui abusent, au nom de l'intérêt général et du bien commun, des

prélèvements obligatoires, et imposent des pratiques fiscales confiscatoires. Ils font, à leur manière, ce que l'Église faisait jadis : elle appelait au partage, mais l'argent ne passait pas entre ses mains ; elle recevait les dons pour ses œuvres mais ne redistribuait pas ; elle se contentait d'exhorter les riches à faire la charité, puis prélevait sa dîme en aval, cette dîme pouvant se présenter sous forme de dons en nature. Je parle ici du bas clergé. L'Église était ce qu'elle était, mais elle avait une certaine logique morale. Si vous n'avez pas encore compris pourquoi les socialistes entretiennent des relations incestueuses avec le gibier de potence, soit par tolérance envers ces milieux, soit par complicité intellectuelle sinon par duplicité, c'est que vous n'avez rien compris au socialisme. Pour un homme de gauche, voler c'est partager.

296

C'est fou ce qu'il peut y avoir de gens qui donnent dans le « social ». On les appelle des « travailleurs » sociaux. J'ai même entendu l'expression « entrepreneurs sociaux ». Bientôt, il n'y aura plus assez de pauvres, de déclassés, de déjetés, de paumés du petit matin, de polytraumatisés de la vie, pour satisfaire la demande. Heureusement, les socialistes sont là pour livrer la matière première ; ils se chargent de fabriquer les ingrédients en quantité suffisante et même superflue ; ils ont ouvert les frontières en grand pour attirer dans notre pays toute la misère du monde, et se donner le beau rôle. Et puis c'est l'occasion pour nombres de fainéants structurels teintés dans la masse de trouver dans les activités « sociales » et « humanitaires » une justification morale à leur allergie au travail. Quand on fait dans le social, le socioculturel ou l'humanitaire, on ne peut être tout à fait mauvais. C'est comme si on était curé, mais sans avoir à supporter le lourd handicap de faire vœu de pauvreté et de chasteté, sans avoir à se casser la nénette avec tout l'attirail liturgique de l'Église, sans avoir à faire gober au bon peuple des calembredaines à l'eau bénite. En plus, on est

protégé, subventionné, légitimé par l'État. Moralement, c'est irréfutable, politiquement inattaquable. Tout baigne.

Note. Certains pourraient se récrier, affirmant que les travailleurs sociaux sont gens dévoués, gens qui se mettent au service des plus défavorisés sans compter leur peine. Ils se dévouent, certes, mais pas gratuitement. Ils effectuent un travail, un job, comme les autres, et sont rémunérés en conséquence. D'autre part, il permet à nombre de trouver une activité qui leur évite d'être assistés eux-mêmes, car ils ne supporteraient pas d'être insérés dans le circuit productif ; ils font donc du social, probablement par vocation, plutôt pour satisfaire leur bonne conscience, parfois pour faire du prosélytisme politique ; car ce système social de soutien et d'assistantat n'est pas innocent ; par ce biais, les partis politiques de gauche gardent la main sur une population fragile, socialement captive, une « clientèle » facile à endoctriner, donc à faire voter dans le bon sens ; de plus, les dérives sociales de notre époque moderne témoignent davantage de la déliquescence de la société, de sa faculté à produire des inadaptés sociaux et des laissés pour compte, que de son dynamisme et de sa capacité à entraîner même les plus faibles, afin de trouver dans la hiérarchie sociale une place à la hauteur de leur aptitude au travail.

Les travailleurs sociaux seraient de l'ordre de 800 000 en France ; ils se répartiraient ainsi : éducateur spécialisé, assistante sociale, animateur socioculturel, puis conseiller en économie sociale et familiale, assistante maternelle, auxiliaire de vie, aide à domicile, délégué à la tutelle, aide médico-psycho-sociologique, éducateur de jeunes enfants, technicien d'intervention sociale et familiale..., n'en jetez plus la cour est pleine. On peut penser qu'ils bénéficient du statut de la fonction publique ou sont assimilés. Comment sont-ils comptabilisés dans le personnel de l'État ?

Il convient d'observer qu'une partie de ces activités existaient jadis, à titre privé, sous les appellations de bonnes, garde malades, dame de compagnie, incluant toute la hiérarchie de la domesticité ; la partie « publique » était assurée par les Congrégations religieuses dans des établissements spécialisés, par un personnel dévoué jusqu'à observer la règle des trois vœux : pauvreté, obéissance, célibat ; c'est-à-dire que les gens d'Église poussaient le don de soi jusqu'à sacrifier leur vie intime et familiale pour se consacrer à soulager la misère d'autrui, et non pour en tirer leur subsistance. Il n'y a donc rien d'exceptionnel à être travailleur social rémunéré par l'État ; l'Église catholique a fait aussi bien qu'eux, sinon mieux avec les moyens de l'époque, à ceci près que la qualité morale de certains de ces travailleurs sociaux laisse parfois à désirer ; bien de ces « éducateurs »

patentés devraient être les premiers à recevoir une bonne éducation avant de prétendre la transmettre à autrui.

297

Les peuples qui ont faim ne réfléchissent pas, illustration du dicton « ventre affamé n'a pas d'oreilles ». Dans les pays gavés, les intellectuels réfléchissent trop et écrivent n'importe quoi, parce qu'ils n'ont jamais eu faim.

298

Le génie ne peut s'épanouir que dans les conditions d'une certaine indigence qu'on appelle aussi l'ascèse. Quand la faim tenaille, elle l'oblige à faire preuve d'imagination pour survivre. La faim est le commencement du génie ; c'est peut-être aussi le commencement de la sagesse.

299

Le socialisme est un luxe de pays riches. Dans un pays riche, les conséquences négatives du socialisme et ses effets pervers sont en quelque sorte amortis par la richesse potentielle de son économie, voir contrecarrés par l'éclat de sa civilisation. S'il tombe, à la limite, il dégringole de quelques étages ; il peut même passer au sous-sol, l'édifice tient bon. Dans les pays pauvres ayant déjà beaucoup de mal à survivre, si les socialistes exercent leur emprise sur le pays, celui-ci est irrémédiablement condamné à végéter dans la plus crasse misère avant même d'avoir commencé d'exister.

300

Ah ! la sociale, camarades, c'était le bon temps ! Au moins, on savait vivre. Je ne peux résister au plaisir de vous donner le menu d'un « Banquet Démocratique » tenu à Saint-Amand dans le Cher, le 11 octobre 1931. Sous la présidence, précise le menu, du Citoyen Albert Sarraut, Sénateur, Ancien Ministre, Ambassadeur de France, Gouverneur Général des Colonies ; assisté des Citoyens Marcel Plaisant, Paul Marchandeu, Palmade, pontes du parti Radical Socialiste, dont je passe les titres (par contre, je mets les majuscules de déférence partout où il y en a).

En ce jour glorieux, à Saint-Amand dans le Cher, on a mangé, comme dirait Fernand Raynaud : *Hors d'œuvre variés, Petits Vol-au-Vent Financière, Saumon sauce verte, Haricots verts à l'Anglaise, Poulet rôti, Salade, Fromage, Comptiers de Fruits, Crème au chocolat, Brioches mousseline, Vins Blanc et Rouge, Café, Liqueurs au choix...* Somme toute du très banal pour l'époque. Après les agapes, camarades citoyens, mes frères, il a fallu écouter le discours du Citoyen Albert sans fermer les paupières ; ce qui, en phase de digestion lourde, relève autant de l'exploit sportif que de la force de conviction.

Oui, c'était le bon temps. Les édiles politiques de notre auguste République raffolaient des banquets républicains ; ils étaient gros et gras comme des petits cochons roses ; ils avaient la barbe fleurie, le teint rougeaud : la Gueuse nourrissait son homme. Pour les lecteurs qui ignoreraient ce qu'étaient les radicaux socialistes (radsocs), héritiers directs de la dictature jacobine (malgré les apparences joviales et bonhommes), nous dirons qu'ils furent les pères fondateurs de la Troisième République. C'étaient en fait des notables de gauche, autrement dit, des grands bourgeois plus ou moins francs-maçons. Pour eux, les socialistes, à l'époque, représentaient la lie du peuple. Aujourd'hui, les socialistes ont remplacé les radsocs, lesquels ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes et appartiennent à la catégorie des espèces en voie de disparition. Quant à Albert Sarraut, le type même du parfait radical cassoulet, patron de la Dépêche du Midi, élu deux fois président du Conseil, c'est sous sa présidence que le Front Populaire gagna les élections, et c'est lui qui fit interdire les ligues de droite, une manière de déblayer le terrain politique quand on est un vrai démocrate de conviction ! Il faut bien de temps en temps un banquet démocratique pour s'en persuader. Reste une question qui me turlupine : je n'ose imaginer ce que pourrait être un banquet aristocratique !

Il existe deux catégories d'êtres humains : ceux qui ont des principes et ceux qui ont des préjugés. Étant admis une fois pour toutes que nul n'est parfait, je serai toujours des premiers contre les seconds.

302

Toujours plus dans le ridicule. Les socialistes réclament un quota de 50% de femmes en politique. Quand les femmes seront au pouvoir, les maquereaux gouverneront le monde.

Note. Des années s'étant écoulées depuis que ces lignes ont été rédigées, nous y sommes : elles sont partout et les maquereaux gouvernent le monde !

303

Libéralisme et socialisme se rejoignent dans la même façon d'acquiescer aux perversions les plus abjectes de la société, comme si l'acceptation de la délinquance, de la drogue, de l'art décadent, des mœurs dépravées, de la corruption, était en quelque sorte un gage manifeste de leur contribution à la liberté ou la caution « morale » de leur esprit de « tolérance ». Les premiers, par une crainte obsessionnelle de voir leur image de libéraux en pâtir, les seconds par une fascination naturelle et morbide pour tout ce qui est pourri ou faisandé. Les deux par l'incapacité intellectuelle à se faire une idée de la dignité de l'homme autrement que par les manifestations les plus basses et les plus dégradantes de la nature humaine.

304

On n'a cessé de répéter aux Français qu'ils ont tous les droits. Habités aux promesses des politiciens, ils n'ont cessé eux-mêmes d'en réclamer toujours plus. Quand on a obtenu tous les droits, on s'expose à trois dangers : d'une part, on s'habitue à considérer que tout est un dû dans la vie ; certains finissent par en avoir plus que d'autres : les fonctionnaires, par exemple, des droits subjectifs qui sont devenus des privilèges ; enfin quand on les a tous obtenus, on les a tous perdus car ils se contredisent

et s'annulent : d'où pour maintenir des droits, il faut que certains en aient, d'autres pas.

Quant au devoir, il est banni chez les professionnels de la revendication. Il faut laisser cela aux gogos qui se crèvent la paillasse à longueur d'années, prennent des risques dans la vie, assument des responsabilités humbles ou de haut niveau, et en plus sont assez stupides pour trouver plus d'honneur à accomplir son devoir qu'à réclamer des droits.

305

Je ne vois que trois raisons de faire de la politique :

1) Par intérêt personnel, comme les opportunistes et les libéraux : c'est le règne du pouvoir par l'argent.

2) Par idéal, comme les socialo-communistes, mais nous savons à quelles impasses tragiques conduisent ces idéologies ; dans les faits elles se traduisent vite en idéocraties. Et quand ils sont placés devant l'échec, ils passent vite à la catégorie ci-dessus. On n'est jamais trop prudent pour soi.

3) Par patriotisme ou convictions nationalistes, à condition de ne pas se laisser dépasser par les deux premières raisons.

Il en est une quatrième : par altruisme, pour être au service d'autrui. Je ne vous surprendrai pas en disant que je ne crois pas du tout à aux fadaises humanistes ou humanitaires. C'est en tous cas ce que tentent de nous faire croire les beaux esprits qui régissent le monde. C'est toujours pour le bien d'Autrui, pour l'Autre, pour son prochain. Jamais pour soi. Loin de moi cette glu humanisticole faite pour piéger les esprits faibles, ces arguments opportunistes et démagogues qui fleurent bon le clientélisme.

J'ai beau tourner et retourner le problème, j'appartiens à la troisième catégorie et n'en démords pas.

306

Depuis que vous êtes entrés dans cette lecture, il ne vous aura pas échappé que je cultive une certaine allergie au socialisme que nous qualifierons, pour le moins, d'épidermique, et pour ne

pas dire, chez moi, définitivement chromosomique. L'expression est faible. Pour dire la vérité, il serait plus exact de parler d'une haine obsidionale, ravageuse, une rage antisocialiste rabique, cosmique, transcendantale, métaphysique, tranquille et sereine, contre cette purulence de l'esprit, contre cette dégénérescence mentale, contre cette contamination endémique, contre ce virus universel affectant parfois même ceux qui s'en croient prémunis ou épargnés. Qui dira, un jour, tout le Mal fait par cette funeste idéologie ?

Je le répète, le socialisme ne désigne pas seulement une ou des familles politiques (le socialisme existe depuis l'aurore des temps, bien avant le mot lui-même), mais une véritable tendance psychopathologique du comportement (tendance schizoïde de ceux qui refusent le réel ou ont peur de la vie) conduisant à la destruction de l'homme en tant qu'être individuel potentiellement responsable de ses actes, le rendant fourbe, veule, lâche, abêti, une sorte d'animal de Pavlov, tout juste capable de réagir aux entreprises de conditionnement de masse, le parfait sous-homme.

Plaçant son origine dans la philosophie des Lumières, cette pathologie de l'esprit a connu son éclosion sous la Révolution française, avant de se développer sous diverses formes politiques dont la manifestation la plus virulente, dans son expression totalitaire, est incarnée par le communisme marxiste (marxisme-léninisme), et d'une certaine façon par le trotskisme. Mais aussi sous des formes plus larvées, donc plus insidieuses comme nos social-démocraties modernes, elle est peut-être encore plus pernicieuse car se parant des atours chatoyants de la bonne conscience universelle.

Le socialisme se pose d'abord comme la somme des faiblesses, des insuffisances, des impuissances de l'homme, alors que la société devrait être la résultante de ses forces virtuelles, même les plus ténues, même les plus indécelables. Des faiblesses additionnées ne font jamais une force, mais une

plus grande faiblesse. Des sommes négatives n'ont jamais fait un total positif. Beaucoup l'ont compris qui ont vu dans cette tendance propre à toute collectivité humaine de dériver vers la négation de l'individu, un moyen de contrôler les masses et de les soumettre au pouvoir totalitaire.

Car le socialisme en tant que tel, n'est pas un système d'exploitation de l'homme par l'homme, mais un authentique système d'exploitation des masses populaires par quelques hommes, en l'occurrence par l'État et ceux qui sont derrière (généralement, les oligarchies marchandes). C'est pourquoi il s'emploie à dépouiller l'homme de sa véritable nature humaine en l'avalissant, en le rabaissant, en l'humiliant, afin d'en faire un assisté permanent privé de toute capacité d'initiative personnelle, puis à l'éduquer de façon à ce qu'il ne puisse désirer autre chose que ce que l'État désire pour lui. Dès la maternelle, dès sa plus tendre enfance, tout est mis en œuvre pour étouffer sa personnalité naissante, tuer dans l'œuf la moindre velléité d'indépendance, d'homme libre, afin de le plier au prêt-à-penser officiel inoculé par des brigades d'enseignants formés et entraînés en vue d'assurer cette mise en conformité idéologique.

De plus en plus, tout doit être fait pour que l'enfant, l'adolescent, soit soumis au rouleau compresseur de l'égalitarisme, qu'il ne puisse ni se distinguer par rapport à la masse, ni se situer par rapport à sa propre identité ; en aucun cas il ne doit pouvoir se définir par rapport à son pays, à son peuple, à l'Histoire, à sa culture, voire à son sexe et à sa famille ; il doit quitter l'école, l'université, marqué du sceau de l'État, estampillé pur produit républicain exempt de toutes traces idéologiquement impures (traçabilité idéologique garantie), conditionné comme un surgelé : normalisé, uniformisé, standardisé, aseptisé, pour tout dire, parfaitement lobotomisé. Devenu « citoyen », il sera fin prêt, non point pour obéir — là est toute la subtilité du système ! — mais pour ne point désirer autre chose que ce que Grand Frère lui suggérera pour son bonheur ; c'est-à-dire qu'il est mûr

pour accepter les chaînes de la société collectiviste en échange d'un bonheur artificiel non plus façonné par les sinistres apparatchiks de l'Union Soviétique, mais par la société de consommation made in USA et octroyé par l'État-providence.

Le socialisme, dans ses différentes acceptions, des plus autoritaires aux plus édulcorées, est la pire dépravation de l'esprit humain et va même au-delà de ce qui se peut concevoir, par l'abaissement des mœurs et des comportements réduits à la seule satisfaction des besoins primaires de l'individu : exploitation de l'instinct de peur ou de ses phobies (peur de vivre, peur de manquer, peur sociale, peur de soi, peur des autres, de ce que l'on ne comprend pas...), aliénation de la personne à l'État-providence, sous-culture dévalorisante mais survalorisation des fonctions émonctoires (fonction digestive, sexuelle : le sexe et la bouffe rassurent) — je parle de fonction physiologique, non de plaisir... Il n'y a d'ailleurs rien de beau, de grand, de noble, de valeureux qui soit socialiste ; les socialistes (toujours au sens générique du terme) salissent, corrompent, pourrissent, souillent, flétrissent, rabaissent tout ce qu'ils touchent, tout ce qu'ils approchent. À leur contact, le beau devient laid, le vrai devient mensonge, le juste devient arbitraire, la force devient oppression, la liberté devient licence, la vertu devient faiblesse, le génie devient médiocrité, l'esprit devient mesquinerie...

L'intelligence libre leur fait peur parce qu'elle les dérange, parce qu'elle leur échappe, parce qu'elle les oblige à se remettre en question, parce qu'elle leur renvoie l'image de leur indigence d'esprit, de leur infinie médiocrité. Ils se voudraient les gens du château quand ils ne sont que les valets de l'office qui ont usurpé la place des maîtres. Et cette impuissance à être ce qu'ils désirent mais ne peuvent atteindre, les rend jaloux, agressifs, voire odieux. D'où leur volonté acharnée de détruire cette société qui les dépasse, quitte à briser le genre humain s'il le faut, quitte à plier l'homme à leur volonté, à le soumettre à l'oppression totalitaire. Bien qu'il n'y ait pas un seul exemple

dans toute la longue histoire de l'humanité montrant qu'un régime socialiste quel qu'il soit ait politiquement réussi, ils continuent d'entraîner la masse avec eux en exploitant sans vergogne l'ignorance et la naïveté de celle-ci. Ils entretiennent ses frustrations collectives, cultivent ses rancœurs, suscitent l'envie et la jalousie sociale, puis instrumentent ce négativisme revendicatif en action politique. Le nombre faisant loi, ils sont bien près de réussir leur entreprise d'asservissement des peuples libres. Mais qu'ils ne se fassent aucune illusion : produits de l'empire satanique de l'Enfer, si jamais ils parviennent à réaliser leur funeste dessein, la vengeance de Dieu sera terrible.

307 (intermède)

Lorsque j'ai préparé les *Soliloques* pour les mettre en ligne, je me suis compliqué la tâche en les numérotant, ce qui se révélait, en y réfléchissant, d'aucune nécessité. Sur le nombre, évidemment j'ai sauté un chiffre, le 307. Comme j'ai conservé cette numérotation inutile, je me suis demandé par quoi remplir ce 307. J'ai tout de suite pensé à traiter d'un véritable phénomène national, je devrais dire un véritable fléau social à l'échelon national, le phénomène dit des « cultureux », ces artistes ou pseudos artistes trop médiocres pour pouvoir vivre de leur art, mais suffisamment corrompus pour vivre de l'art subventionné : ou comment la société entretient, sous le prétexte de « culture », des myriades de ratés, véritables parasites sociaux, peu importe l'école artistique concernée, peinture, musique, cinéma, voire architecture, qui trouvent normal de vivre sans complexe de l'argent public, et bien souvent l'exigent ! Très vite je me suis aperçu que ce sujet critique ne pouvait entrer dans le cadre de ces pages ; il méritait un traitement plus approfondi et relevait des *Chroniques de la décadence*.

J'en étais là de ma réflexion, quand l'actualité, en ce début de janvier 2025, m'interpella : j'apprenais qu'un violent incendie faisait rage dans certains quartiers parmi les plus huppés d'Hollywood, au nord-ouest de Los Angeles ; un incendie cataclysmique

pour ne pas dire apocalyptique qui emportera des quartiers entiers comme Pacific Palissades, Altadena, Eaton Canyon, partiellement Malibu et Pasadena ; bilan du désastre : 12000 bâtiments détruits, 2000 endommagés, 5 morts, 130 000 personnes déplacées.

N'ayant pas la télévision, c'est donc sur internet que je visionne une vidéo montrant les courageux pompiers locaux tentant de réduire les feux spontanés qui les narguent, des feux portés par un vent chaud, puissant, et des brandons enflammés, jouant à saute-mouton d'une maison à l'autre, lorsqu'une publicité venant couper le film m'intrigua : il s'agit d'un groupe immobilier américain faisant la publicité d'une de ses créations à Pacific Palissades : une villa proposée à 83 millions de dollars, pouvant à l'occasion être louée au tarif mensuel de 350000 \$; grand luxe habituel, cuisine équipée restaurant professionnel, cave à vin dressée sur les murs, six chambres dont une suite avec toit rétractable pour dormir à la belle étoile tout en restant dans son lit, une salle de cinéma grand écran, un bar, un lounge effet boîte de nuit, une salle de sport, deux tables de massage, un sauna, un coin barbecue à l'extérieur, une piscine semi extérieure à bouillonnement et débordement, un garage intérieur à l'étage avec tourniquet d'orientation : la voiture garée, vous passez directement à table ; vous pouvez même dormir à côté (vu ailleurs, comble de la sophistication : monter avec sa voiture à l'étage au moyen d'un élévateur ciseaux). La structure générale de la villa est conforme au style moderne local, toits plats, façades de verre exposées le plus souvent, pour les plus onéreuses, sur des promontoires construits ou naturels, typiques des collines environnantes.

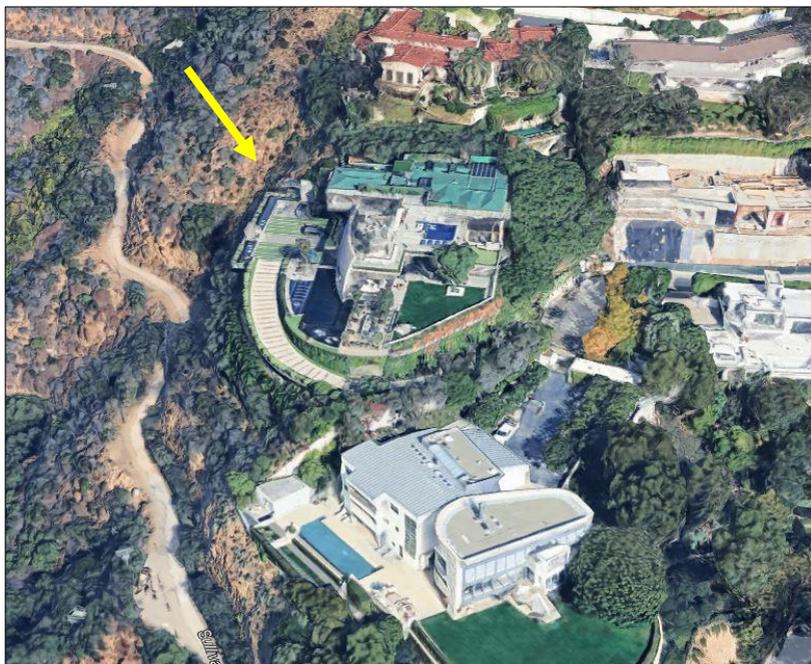
Quatre-vingt-trois millions de dollars, idéal pour soliloquer : il faudra que j'en parle à mon banquier... Trop tard, c'est le prix payé par un industriel angelin, spécialisé dans les hautes technologies, pour s'offrir cette gentillesse au luxe époustouflant.

Après que la vidéo m'eut invité à visionner la publicité pour la villa, une vidéo cumulant plus de 5 millions de vues et

soutenue par une musique entraînante, je me suis posé la question suivante : cela fait trois jours que Pacifique Palisades est en feu ; ils choisissent ce moment exprès pour faire de la publicité ? Ou alors, ignorent-ils encore l'existence de ce drame qui se joue au même moment ? Ou est-ce l'algorithme qui me joue un mauvais tour ? Tout à coup, pris de curiosité, et façon de me détendre un peu, je décide d'en savoir plus. Je vais donc à l'adresse indiquée et découvre la villa 1601, San Onofre Dr sur Google Earth. Elle existe bel et bien, et, vue de haut, elle est en parfait état. Mais c'est une vue satellite qui date. Est-ce que la villa a brûlé ? J'attends que des vues prises d'hélicoptères survolant les dégâts, permettent de visualiser l'état des lieux. Trois jours plus tard, bingo : j'ai la photo, la capture est ci-dessous ; le verdict est sans appel (vérifié plusieurs fois depuis) : la 1601 est en cendre. Bon, je ne vais pas pleurer, mais cela fait quand même un choc, quand on l'a vue dans son état intégral. Passons aux photographies.



SOLD | San Onofre Dr | Pacific Palisades | SP \$83,000,000



Eh oui ! La villa 1601 est bien partie en fumée ! On distingue encore des fumerolles ; sur les pentes du canyon, on voit clairement la végétation ravagée par le feu, un maquis de broussailles desséchées dont il ne reste plus

rien. Dans le cadre supérieur jaune, la ruine d'une villa dont on devine les restes ; sur la droite, attenante, ce qui reste de la piscine extérieure à débordement, construite en surplomb, et dotée d'un solarium offrant une vue panoramique sur le paysage qui s'étend au-loin. La villa juste au-dessus de 1601 paraît intacte ou peu touchée par les flammes. À droite, en construction, un impressionnant complexe dont la longueur est le double de 1601 (soit 120 m). En bas de la photo, la villa blanche, affligée d'une architecture au style glauque qui a tout d'un laboratoire pharmaceutique ou d'une clinique spécialisée dans les avortements clandestins (probablement utilisée comme décor dans les films d'épouvante) : elle est épargnée. Aux dernières nouvelles, cette datcha lugubre appartiendrait à l'acteur américain Tom Hanks ; la résidence principale du réalisateur Steven Spielberg, située plus bas dans les environs, épargnée.

Mais regardons la villa du haut intacte au style plus classique, sur la crête : elle est peut-être située à l'un des endroits le mieux exposé de tout le secteur nord de Los Angeles du point de vue du panorama, offrant une vision à 360°. Bâtie sur le sommet, légèrement arasé et aplani semble-t-il, elle dispose d'un terrain de 10 000 m² environ, comprenant la villa, un court de tennis, une piscine extérieure, un parc avec plan d'eau, un rond-point permettant de repartir dans le bon sens, la voie d'accès en impasse étant privée. La façade de devant est orientée vers l'océan pacifique, la baie de Santa Monica et le littoral ; sur la façade de droite, on domine tout Los Angeles sud et une partie ouest ; sur l'arrière et le côté gauche, vue imprenable sur les canyons et les hautes collines environnants. Je n'ose pas penser au prix que doit coûter l'ensemble.

*

Puis, j'ai eu l'insigne honneur de visiter la grande sœur de 1601, la villa Siena du même investisseur... par vidéo interposée. Située à Bel Air (la porte à côté après Brentwood), elle fait le double en importance que 1601 ; de la même façon que le prix a très logiquement doublé dans les mêmes proportions : il vous faudra sortir 177 millions de dollars pour en devenir propriétaire ; ma préférence restera pour la petite sœur. Comme ses quelques confrères, le même promoteur construit un peu partout dans le monde de telles villas au luxe insolent : Cannes, Marbella, le Mexique... À Cannes, c'est le même type de villa en moins bien que 1601, bâtie sur le territoire français mais avec vue sur la baie de Monaco. Je remarque au passage que la

Principauté tend de plus en plus à devenir quelque chose qui pourrait être qualifié d'HLM-sur-Mer pour milliardaires.

Bref... beaucoup de bling-bling, de clinquant, de tape-à-l'œil, voire d'extravagance pour un contexte spirituel et moral bien pauvre, puis se vautrer dans le gauchisme bobo, le wokisme, et finir dans les flammes de l'Enfer. La main de Dieu aurait-elle déclenché cette tempête de feu en signe d'avertissement ? À la rigueur, je veux bien être invité à un pince-fesses dans ce genre d'habitations grand luxe, ou passer une après-midi à profiter des beaux panoramas locaux ; mais y vivre, non, même si Palisades Village (le village le plus riche du monde ?) ne manque pas d'un certain charme coquet de type méditerranéen, plutôt destiné aux classes moyennes supérieures, au-delà des grandes vedettes du cinéma américain habitant les lieux. J'en reste à mes châteaux français encore fermes et solides sur leurs fondations parfois plus que millénaires, et riches d'une histoire qu'ils ont à raconter... 83 millions de dollars pour une bicoque inflammable ! À quatre millions de moyenne, il y aurait de quoi restaurer deux douzaines de nos châteaux parmi les plus mal-en-point.

Espérons que ce drame, qui a touché les richissimes comme les plus modestes, ramènera le cinéma hollywoodien à un peu plus d'humilité ; qu'on verra moins de *blockbusters* nous décrivant une Amérique héroïque et chevaleresque toujours prête à sauver l'humanité en péril, et qu'on nous serinera un peu moins que l'Amérique est le gendarme du monde ; ce qu'une bonne partie de la planète ne veut plus entendre. Quant au cinéma français, sauf exceptions, cela fait plus de trente ans que je l'ai déserté ; j'y retournerai, peut-être, le jour où notre cinéma national aura retrouvé de vrais réalisateurs pour de vraies histoires, de vrais acteurs, de vrais scénaristes, de vrais dialoguistes, de vrais artistes de talent, et que le cinéma sera sorti du piège infernal que sont les subventions publiques (cinéma de propagande idéologique). Une dernière question : la villa 1601, sera-t-elle reconstruite à l'identique ?

Note. Les choses vont vite à l'heure d'internet. Trop vite. À peine avais-je mis en ligne ces pages que les images satellites ont parlé. Pacific Palisades et Palisades Village sont rayés de la carte à 95 % ; quand des bâtiments n'ont pas brûlé, c'est qu'ils étaient en dur ou la providence les a épargnés. Le satellite confirme que nos deux villas on bien brûlé ; mon commentaire sous les photos est donc exact, sauf sur un point : la piscine de la villa du haut et son solarium sont en parfait état. Constatation étonnante : ces deux villas situées à la pointe du quartier Riviera qu'elles dominent, sont les seules à avoir brûlé ; un quartier assez dense, descendant en pente douce sur plusieurs kilomètres jusqu'à l'Océan Pacifique : soit deux villas sur plusieurs centaines dans ce secteur.

Si le mall commercial de Palissade Village a été relativement épargné, des églises ont brûlé, d'autres non ; des banques ont brûlé, d'autres non ; la Chase Bank, la First Citizens Bank, la Coldwell Banker Realty ont littéralement grillé ; la Wells Fargo, la Citibank, la City National Bank, la Bank of America, US Bank Branch, paraissent intactes ; compte tenu du portefeuille moyen de la population environnante, huit banques ne sont pas de trop ; et pour être d'un village, on se doute qu'elles n'ont rien d'agences locales de chefs-lieux de cantons ; groupées presque l'une face à l'autre sur Sunset Blvd, je ne suis pas sûr de les avoir toutes citées. Des écoles ont brûlé, d'autres pas. Un campus du Lycée français (privé) de Los Angeles a brûlé. Et pour le reste, ce sont les habitations des particuliers qui ont pris le maximum. Et quand on dit brûlé, c'est brûlé, comme s'il ne restait que de la cendre de papier mâché et quelques éléments de structures calcinés se dressant comme pour témoigner : ici, il y avait une villa. Autre précision ; j'ai employé le mot « villa » pour désigner l'ensemble des habitations et non maison, home, manoir, mansion... J'ai du mal avec la façon de vivre des anglo-américains ; j'ai du mal à m'y reconnaître dans un pays où l'on croit qu'il suffit d'avoir de l'argent pour résoudre tous les problèmes.

308

Sans doute vous êtes-vous demandé, un jour, pourquoi le socialisme n'a jamais réussi. Est-ce que vous vous êtes demandé aussi pourquoi on peut affirmer sans crainte de se tromper, qu'il ne réussira jamais ?

Parce que d'emblée il abolit chez l'homme toutes ses potentialités virtuelles et détourne son énergie vitale en exploitant à fond ses faiblesses naturelles : la peur de vivre, la difficulté d'être, la frilosité sociale, le besoin d'être protégé, rassuré en

permanence, d'être soutenu, assisté, pris en charge par l'État, mais aussi en imposant à son esprit limité le laid, le bas, le vil, le torve, afin de pourrir son cerveau et son âme dès sa plus tendre enfance ; au lieu de solliciter en lui ce qu'il y a de fort, de noble, de généreux au vrai sens du terme : le courage, la volonté, l'effort, la vraie générosité, l'émulation, le sens de l'initiative et des responsabilités, le sens du beau, du vrai, du juste, bref, ce que les anciens appelaient — là aussi au vrai sens du terme : la vertu (la force intérieure).

L'État socialiste vampirise l'individu, absorbe sa substance vitale et s'en nourrit, jusqu'à devenir un monstre froid ; il étouffe le peuple, puis finit un jour ou l'autre par mourir étouffé sous son propre poids, tandis que le peuple, réduit à une prolifération grouillante de larves collectivisées, mettra plusieurs générations à s'en remettre, s'il s'en remet.

Le socialisme ne réussira jamais au grand jamais, ceci exprimé en toute certitude, parce que les socialistes sont incapables de résoudre les problèmes dont ils sont eux-mêmes la cause, et parce que tous les problèmes de société, absolument tous, viennent d'eux. C'est à ce signe d'impuissance ontologique que l'on distingue ceux qui ont de véritables qualités d'hommes de ceux qui en sont dépourvus, même si ces derniers font nombre. Le nombre n'a jamais fait l'intelligence. La quantité n'a jamais fait la qualité. Leur impuissance à agir n'est que la conséquence fatale de leur impuissance à être.

309

Un « designer » vedette, un styliste branchouille, en pur français, résume ainsi sa conception du monde : « *Le XIX^e siècle a été celui de la mécanique, le XX^e celui de la technologie ; le XXI^e sera celui de l'humain.* » Je suis toujours surpris et prodigieusement agacé par ces gens qui donnent à fond et sans réserve dans la pignouflerie intellectuelle mondaine la plus insupportable pour montrer qu'ils pensent, et qu'ils ont des choses profondes à nous dire. Décidément, les artistes, les

saltimbanques, les m'as-tu-vu du tout médiatique ont le don de me crispier les nerfs. Surtout quand ils profitent de leur audience publique, plus ou moins fabriquée, pour balancer des scies pseudo intellectuelles au tout venant, des propos vides de sens mais à la mode, qui relèvent plus de Marie-Chantal chez les snobs que de la réflexion dûment mûrie.

Déjà que les intellectuels ne sont pas très lucides sur le sujet comme sur tant d'autres, les balourds du show-biz ou de la société spectacle, n'en parlons pas... Le XXI^e siècle sera celui de l'humain. Qu'est-ce à dire ? Que les siècles passés ne l'étaient pas ? Il ne faut rien connaître à l'histoire de l'humanité et à celle de nos ancêtres pour proférer de telles énormités. Ni rien connaître de la nature humaine. Et que sera-t-il ce siècle « humain trop humain » ? Celui des tapettes flamboyantes ou celui des grands bourgeois décadents qui alimentent la rubrique mondaine des journaux à scandales ?

Il y en a qui font dans l'humain comme d'autres font dans la boyauderie artisanale ou la passementerie de luxe. Au moins ces derniers sont-ils utiles à la société. Qu'est-ce que l'humain pour un artiste médiatisé dont le métier est avant tout de faire du business ? Qui monnaye son nom comme une griffe de luxe, et ne peut donner un coup de crayon sans nous expliquer (comme dans « l'art contemporain ») la quintessence métaphysique de son art — qui est généralement la quintessence du charlatan ? Qu'est-ce que « l'humain », si ce n'est le cache misère de l'indigence mentale chez certains personnages publics qui feraient mieux de s'occuper de ce qu'ils savent faire le mieux : gérer leur profil mondain et nous faire grâce des sornettes à la graisse de trombone à coulisse qu'ils se croient obligés de nous assener comme autant de marques ostensibles de leur incomparable génie. Un siècle humain ? Le siècle sera humain quand ces pseudos humains vivront le désintéressement et l'humilité à l'image de Jésus-Christ. C'est trop nous demander, monsieur. Alors, taisez-vous !

310

Quand l'esprit de tolérance s'interdit de choisir entre le bien et le mal, quand il conduit à penser que toutes les opinions se valent dès lors qu'elles relèvent du seul critère de la liberté d'expression, ce n'est plus de la tolérance, c'est de la corruption mentale aggravée du délit de non-assistance à société en danger.

311

Qu'on le veuille ou non, certaines technologies impriment une distorsion grave dans la vision que l'on peut avoir du monde. Dans le cas précis de la communication, la technologie a surtout pour effet de banaliser la médiocrité, et de permettre à des flopées d'individus malfaisants ou inutiles de se faire connaître du public ; dans une société normale ou une réelle sélection par la valeur pourrait s'appliquer sans obstacles, ils seraient restés dans l'anonymat le plus complet d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Certes, on ne peut nier les services rendus par les moyens de la technologie moderne ; mais ils assurent la promotion de tout une faune de parasites sociaux nuisibles, relevant plus de la Cour des miracles que d'une société saine, tonique, fière d'elle-même, qui n'aurait pas honte de se regarder dans la glace.

312

Les individus à l'âme desséchée ne trouvent comme seule justification morale à leur existence que de revendiquer la tolérance à leur endroit ; c'est ce qui les rend intolérables.

313

La tolérance n'est jamais qu'un argument facile que se donnent les gens malhonnêtes pour se justifier de vivre aux dépens des honnêtes gens.

314

La tolérance est une exception à l'autorité ; elle ne saurait se substituer au principe, sauf à paraître une perversion de celui-ci.

315

Je ne sais si vous avez déjà eu à subir le sectarisme de certains de ces apôtres de la tolérance, que l'on retrouve généralement à gauche, chez les agités du bocal... Pour avoir eu l'occasion de l'éprouver à maintes reprises, je peux dire que ce n'est pas piqué des vers. Un festival de débilité mentale, de bêtise crasse mâtinée de fanatisme exacerbé. Que je les aime, ces âmes délicates qui vous prêchent, la bave aux lèvres, le vivre ensemble, l'amour du lointain, la solidarité entre les humains, la fraternité universelle, la liberté, en exhalant leur mépris haineux de tous ceux qui ne partagent pas leurs convictions, à coups d'insultes, de vociférations imprécatoires, d'intimidations, de menaces, et sont prêts à tout pour vous empêcher de parole ! La devise républicaine ? Pour eux, pas pour moi.

316

Une civilisation ne vaut que par ceux qui la font, non par ceux qui en profitent.

317

Les utopistes s'endorment sur des rêves éveillés et se réveillent sur des illusions perdues.

318

Méfiez-vous de l'Utopie : c'est l'éducation du mensonge.

319

L'Utopie commence à l'Ouest, dans la fièvre de Woodstock, et se termine à l'Est, dans l'enfer du Goulag.

320

L'Utopie ?... Dieu seul peut en parler.

321

Ne nous méprenons pas sur le sens du mot liberté. Si la liberté n'exprime pas formellement la vérité, elle n'est que le masque perfide de la plus fatale aliénation et le spectre de l'anarchie.

322

Un homme libre dit ce qu'il pense, pense ce qu'il dit et fait ce qu'il doit ; un affranchi du cortex cérébral ou esprit fort dit ce qu'il veut, pense ce qu'il peut, et fait n'importe quoi.

323

Chez les imbéciles, ce qu'on appelle liberté est l'expression de leur capacité illimitée à nuire au genre humain. À cause d'eux, le nom de liberté devient, pour les gens de bon sens et de raison, le cauchemar de leur existence.

324

La tolérance n'est pas un principe ; elle est dérogation au principe.

325

La tolérance est, selon le cas, la vertu des forts ou la faiblesse des lâches.

326

Quand elle est renoncement, la tolérance est la lâcheté qui se donne bonne conscience ; poussée jusqu'au bout de sa logique, elle devient trahison et reniement de soi.

327

La tolérance peut être la pire justification du vice. Il suffit de considérer le mensonge comme une tolérance de la vérité, le crime une tolérance de l'honnêteté, la trahison une tolérance de la fidélité, le parjure une tolérance de la loyauté, l'hypocrisie une tolérance de la droiture, la lâcheté une tolérance du courage... Les dérives n'ayant plus de limites, on peut aller loin, inverser le sens des valeurs, et admettre que si le mensonge est une tolérance de la vérité, il n'est donc pas grave de mentir. C'est le monde à l'envers tel que le vivent certains, tel que veulent l'imposer d'autres. Ce n'est pas le mien.

328

La tolérance est mère maquerelle. C'est pour cela qu'il existe des maisons à son nom.

329

La tolérance est fille de prostituée. La preuve, c'est la raison sociale de son lieu de travail.

330

L'égalité homme-femme, c'est beaucoup de conflits en plus et beaucoup d'amour en moins.

331

L'égalité homme-femme, c'est rabaisser l'homme sans élever la femme.

332

L'égalité homme-femme, c'est ce qu'on a trouvé de mieux pour étouffer le génie de l'homme.

333

L'égalité homme-femme est impossible, car ce serait admettre qu'une femme au cœur superbe, ayant épousé par étourderie un gros bourrin au cœur sec, ne puisse prétendre lui être supérieure.

334

L'égalité homme-femme n'est pas seulement un principe contre nature, c'est une absurdité car la femme fait ce qu'elle veut, selon ses intimes désirs. Supérieure, inférieure, médiane, verticale ou horizontale, elle a tout au fond de sa nature profonde mille et une petites ruses propres au génie féminin qui font sa force et lui permettent de tenir tête au mâle le plus dominant. Il n'y a qu'une chose contre laquelle elle ne peut rien : la goujaterie. Ève l'avait déjà éprouvée en son temps.

335

L'égalité homme-femme est inconcevable car ce serait supprimer les différences qui font justement qu'un homme est un homme, une femme est une femme. Plus une femme est féminine, plus un homme est viril, plus ils éprouvent de l'attrait l'un pour l'autre, plus leur complémentarité se révèle assortie et soudée. Plus les pôles sont extrêmes, plus l'attrance est forte. C'est pourquoi les homosexuels ne peuvent ressentir cette

physique des sentiments ; sans doute faut-il voir dans cette frustration une des raisons qui les poussent à militer avec tant d'ardeur pour l'égalité des sexes. Homme-femme, allais-je dire, ils le sont déjà. La jalousie rend méchant.

336

Parler d'égalité entre l'homme et la femme, c'est parler de calcul algébrique, pas d'amour.

337

L'égalité homme-femme ?... Non, mais, vous n'y pensez pas ! Les femmes je les veux à mes pieds, je ne les veux pas mes égales... Lorsque les circonstances et la considération l'exigent, il est de l'honneur de l'homme de s'abaisser devant les dames. Cela s'appelle la galanterie. Monsieur, s'il vous plaît, vous ne parlez pas d'une autre époque, là ?

338

« Ni Dieu ni Maître », clament nos bons vieux anars, jamais lassés des vieilles lunes. Sauf qu'à les écouter parler, on comprend qu'ils se verraient sans inconvénient à la place de Dieu et du Maître... Avec tous les avantages, il va de soi.

339

La vie est faite de petits riens, quelquefois de grands riens. Trop de beaux esprits s'épuisent en vaines disputes pour nous expliquer les grands riens, quand on attendrait d'eux qu'ils s'occupent des petits riens.

340

Les révolutions sont toujours faites par de sombres abrutis. C'est l'occasion unique de se prouver à eux-mêmes qu'ils existent. Et, hélas ! de le prouver aux autres.

341

Les admirateurs de la Révolution française ne cessent de nous truffer les neurones avec 1789 et l'abolition des privilèges, comme si c'était la seule victoire ultime qu'ils peuvent encore revendiquer aujourd'hui. Désolé de les décevoir, une fois de

plus ils se trompent sur toute la ligne ; il n'y a pas eu ABO-LITION des privilèges mais TRANSFERT des pompes royales aux pompes des pompiers de la République, et transformation des privilèges de la Monarchie en fromages de la République. Ce n'est pas la même chose. Et ce n'est pas la Cour prolifique, foisonnante, vorace des prébendiers de la République qui me démentira...

342

On peut comprendre les révoltes, on peut même comprendre les guerres civiles, et parfois, qu'on le déplore ou non, elles peuvent se révéler nécessaires pour renverser un pouvoir ou une dictature qui mettent en danger l'existence du peuple ou de la nation. Par contre, j'ai du mal à comprendre, pour ma part, le phénomène des « révolutions » au sens politique. Curieusement, le sens exact du mot implique parfaitement la réalité du fait, même si on lui fait dire autre chose. Une révolution, c'est la durée d'un cycle revenu à son point de départ. Elle implique un retour sur elle-même. En somme, on n'a pas avancé, on a même reculé dans le temps. Quand le cycle est achevé, il ne reste plus qu'à mesurer l'étendue du désastre. Voilà ce que signifie le mot « Révolution ». Une duperie qui se paye aux prix du sang des innocents. Ils ont été des dizaines, des centaines de millions à payer l'utopie révolutionnaire.

343

Être un homme, c'est être réactionnaire. Tout effort dans l'ordre de la volonté est nécessairement réactionnaire.

344

L'altruisme est, au choix, une forme sublimée de l'égoïsme ou l'alibi confortable de la bonne conscience satisfaite.

345

L'important n'est pas d'avoir bonne ou mauvaise conscience ; l'important est d'avoir une conscience.

346

La loi est faite pour les gens qui n'ont pas la conscience tranquille. Ceux qui ont la conscience tranquille n'ont pas besoin de la loi, ils ont la foi. C'est ce que devaient penser Jésus et ses disciples avec les premiers chrétiens, quand ils ont abandonné la loi à César et placé leur foi en Dieu.

347

La musique adoucit les mœurs, dit-on. Excusez-moi, je ne m'en étais pas aperçu.

348

Si l'intelligence s'apprenait à l'école, cela se saurait.

349

Paradoxe logique : plus les moyens de communication audiovisuels tendent vers la perfection technologique, plus ceux qui sont chargés de communiquer tendent vers la nullité.

350

À chacun sa vérité, mais la vérité n'est pas dans chacun.

351

L'homme est un animal doué de raison, dit-on ; c'est vrai, mais l'animal, lui, n'est pas doué de déraison. C'est bien embêtant pour l'homme.

352

La raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure, dit l'adage. Cela veut dire aussi qu'elle n'est pas nécessairement la plus mauvaise ni la plus injuste. Par contre, la raison du plus faible est toujours la plus mauvaise, parce le faible à contre lui le tort d'être faible ; son cas relève plus de la commisération ou de l'assistance que de la raison ; des faiblesses additionnées et des foules de faibles ne font pas une force, ils font une plus grande faiblesse. Et quand la faiblesse triomphe de la raison du plus fort, c'est la mort qui se réjouit.

353

Socialo-communisme : association de dangereux malfaiteurs organisés en bandes, coupables d'un trafic mondial de stupéfiants intellectuels mettant les peuples sous la dépendance de drogues idéologiques hallucinogènes.

354

Socialisme ? Des irresponsables qui votent pour élire des irresponsables.

355

On ne peut pas se prétendre citoyen et être socialiste. Exercer son sens des responsabilités ou être assisté, il faut choisir.

356

Pour montrer qu'ils ne sont jamais à court d'idées nouvelles toujours « généreuses », des idées qu'ils sont généralement incapables de mettre en pratique, les socialistes passent leur temps à refaire ce que d'autres ont fait avant eux. Mais comme ils ne peuvent que refaire plus mal ce qui a déjà été fait, en réalité ils ne font pas, ils défont. Et cela s'arrête au chaos final.

357

Quand un socialiste se met au travail, il ne dit pas : « Qu'est-ce que je vais faire aujourd'hui ? » ; il dit : « Qu'est-ce que je vais défaire aujourd'hui ? ».

358

Les Français aiment la bagatelle, dit-on. Quand l'urgence du moment et la dureté des temps commandent de choisir entre la bagatelle et l'essentiel, ils reviennent à l'essentiel... Et vite !

359

Celui qui voyage réfléchit sur de vastes espaces et de larges horizons. Le sédentaire réfléchit autour de lui. Des deux, il n'est pas sûr que ce soit celui qui va le plus loin qui s'enrichit le plus.

360

« *Voyager est nécessaire aux gens qui n'ont pas d'imagination* ». Cette parole, que je cite de mémoire, est attribuée à la romancière Colette. À première vue, ces propos peuvent

choquer ; j'ai déjà eu l'occasion de vérifier qu'il y avait, hélas ! beaucoup de vrai.

361

C'est quand on est dans le pétrin qu'on apprend à pétrir.

362

La marque d'un esprit supérieur se reconnaît à son refus de prendre les vessies idéologiques pour les lanternes de la vérité.

363

Je ne sais quel historien constatait que les guerres ont un caractère sélectif préjudiciable à l'évolution de l'espèce humaine. Elles tendent à éliminer les jeunes mâles les plus vigoureux, les plus sains, les plus hardis, les plus courageux, les plus volontaires, etc. Pendant ce temps, les idiots de village et les maquereaux des beaux quartiers, planqués à l'arrière, ensemencent les femmes et assurent la reproduction de l'espèce. Voulez-vous que je vous dise ? On sent nettement que la France a subi deux Guerres Mondiales à peu d'intervalle.

364

Perspective historique du bonheur socialiste. Sans remonter jusqu'à la Révolution et à la Commune qui furent les échecs cuisants et sanglants que l'on sait, 1898, le Bloc des gauches : ça ne marche pas ; 1924, le Cartel des gauches : ça ne marche pas ; 1936, le Front populaire (qui nous amène la guerre de 39-45) : ça ne marche pas ; 1946, retour des gauches avec la IV^e République qui nous vaut la domination du parti communiste et l'ignoble épuration : ça ne marche pas ; 1981, arrivée triomphale des socialo-communistes et du Programme commun avec Mitterrand : ça ne marche pas ; 1997, nous sommes cent ans plus tard, retour des socialo-communistes et de la gauche plurielle avec l'ex-trotskiste non repenté Jospin : ça ne marche toujours pas... 2012, retour triomphal des socialistes plus que jamais ancrés à gauche avec « le changement, c'est maintenant » : non, décidément ça ne veut toujours pas marcher ; c'est même devenu pire : on touche à la catastrophe, on touche le

fond. Et les électeurs de gauche, dans tout cela ? Battus, cocus, contents, ils en redemandent à chaque élection.

365

Si les gens avaient du bon sens, ils comprendraient que le bonheur n'est pas de ce monde ; on perd son temps à courir après : on ne le rattrape jamais ; ils n'auraient pas à subir la cruelle amertume de ceux qui se gavent d'illusions et ne connaissent pour solde de tout compte que la désillusion. Ils comprendraient aussi que seul le malheur est réalité, et que seul l'effort qu'on fournit pour le surmonter peut être qualifié de « bonheur » ; quand on y a réussi, c'est la prime du Bon Dieu, la seule qu'on peut appeler le Bonheur sur terre ou... Bonus !

366

14-Juillet... Tous les ans, on nous ressort la même rengaine, le même discours : le peuple de Paris a fait la Révolution... Il a investi les Tuileries, pris la Bastille, déferlé dans les rues de Paris. Non, non, mille fois non ! Une fois pour toutes, ce n'est pas le peuple de Paris qui a fait la révolution, c'est la racaille, la populace, la lie du peuple, la vermine sociale, les bas-fonds de la capitale. La racaille n'est pas le peuple de Paris ni d'ailleurs : elle n'a pas d'identité, la racaille ; elle n'a pas de patrie ; elle n'est de nulle part et de partout à la fois, de tous les pays, de tous les horizons. La Révolution française, c'est l'alliance objective de la bourgeoisie et de la racaille, de la faune des bas quartiers. La République est son prolongement naturel ; elle est le produit congénital de cette alliance contre nature, la « bourcaille ». Lorsqu'on sera décidé à l'analyser sous cet angle, le mythe tragique de cette page sanglante de l'histoire de notre pays apparaîtra dans toute son horreur. Les vrais responsables seront stigmatisés et les statues que la République a érigées en leur honneur seront déboulonnées ; ils seront dépanthéonisés. J'ai toujours pensé que la Révolution était une occasion manquée. Plus de deux siècles après, elle est toujours une occasion manquée et ses zéloteurs n'ont toujours rien compris.

Les révolutions voulaient apporter le bonheur aux hommes, les rendre plus fraternels, plus humains, les défendre contre l'arbitraire et l'injustice ; elles voulaient combattre la misère, l'exploitation, instaurer une société plus juste sur la base de l'égalité... Des intellectuels ont inventé pour cela le socialisme et le communisme. Du moins l'ont-ils théorisé.

En moins de deux siècles et après des centaines d'expériences dans pratiquement tous les pays du monde, sur tous les continents, le résultat est là : échec complet sur toute la ligne. Que l'on se comprenne bien. Il ne s'agit pas de quelques échecs isolés ici et là, mais bien de l'expérience dans sa totalité ; il s'agit d'un échec de grande ampleur, absolu et définitif. Le socialisme qui s'est répandu sur la planète entière, à partir de l'Europe, tel une pandémie foudroyante, ne s'est réalisé et n'a réussi nulle part. Quand je dis échec, je précise que cela ne veut pas dire : « J'ai échoué donc je me retire et on n'en parle plus » ; cela veut dire beaucoup de violence et de malheur à la clef pour le prix du fiasco.

Et même si celui-ci éclate comme la preuve tangible de l'inanité du socialisme, de son impuissance, de ses effets pervers, de ses dérives entropiques, socialistes et communistes n'en démordent pas ; de génération en génération ils s'accrochent et reproduisent les mêmes mensonges, les mêmes contre-vérités, les mêmes turlutaines idéologiques, qui ont tant fait de mal à l'humanité, et ont toujours le même effet assuré sur les esprits frustes ; ils prétendent créer un monde nouveau, mais en réalité ils ne savent que détruire ; détruire matériellement et moralement ; ils propagent le mal par les moyens les plus trompeurs, les plus insidieux, et ne cessent partout d'étendre leur influence de nuisibles ; ils s'estiment légitimes alors que l'Histoire les a discrédités ; ils s'estiment indispensables, alors qu'ils passent leur temps à se justifier politiquement pour vivre au détriment de la société. À chaque génération, ils réitèrent

leurs mauvais coups politiques contre les pays et les peuples (tous les arguments sont bons), s'imposent, puis finissent par rendre infernale la vie de ceux de leurs compatriotes qui refusent d'être assistés par l'État, et ne demandent qu'à vivre de leur travail, en toute tranquillité, chez eux, dans leur famille, dans leur pays, sans se faire plumer comme des volailles ébouillantées par la mafia républicaine. Vous me direz que les libéraux ne valent pas plus cher, mais mon propos n'est pas de rabaisser les uns pour relever les autres ; il est de constater chez ces gens, particulièrement chez les socialistes, chez les communistes et leurs avatars gauchistes, quelque chose de moralement insane qui me fait dire qu'ils sont des êtres fondamentalement malsains. Qui dira un jour le prix payé par l'innocence à l'utopie ?

368

Répondant à la question d'un confrère « Êtes-vous toujours de gauche ? », la journaliste et romancière Edmonde Charles-Roux, membre de l'Académie Goncourt, confirme qu'elle est toujours de gauche et qu'elle l'a toujours été. « *Je sais qu'on parle de gauche caviar, précise-t-elle. L'essentiel est d'être de gauche. Si le caviar vient en plus, qui s'en plaindra ?* » Un aveu qui a le mérite de la franchise et balaye d'un coup les dénégations hypocrites de ses nombreux semblables. Grande bourgeoise emblématique de la gauche mondaine, issue d'une vieille famille parmi les plus riches et les plus en vue de Marseille (armement naval et négoce international), appartenant à un milieu catholique de droite, elle devint l'épouse du patron marseillais — j'allais dire « du parrain marseillais » ! — du parti socialiste et maire de Marseille, Gaston Defferre. Cette boutade qui est plus qu'une boutade, dévoile le fond de sa pensée véritable et celle des gens de sa catégorie : ils ne sont socialistes, en somme, que par un snobisme ostentatoire ou par provocation, pour épater le gobe-mouche de base, pour se démarquer de leur milieu social d'origine. Ils se donnent ainsi l'occasion de vivre

le frisson de l'extrême, le vertige des idées « osées » radicalement opposées à leur famille de pensée, parce qu'ils savent qu'ils peuvent le faire sans risque, sans rien céder de leur confort intime. De plus, ces nantis qui ne connaissent point les scrupules et se veulent libérés de tous complexes [les « bobos »], trouvent dans le socialisme un moyen facile de résoudre leurs contradictions et de soulager le petit capital de conscience qui subsiste encore en eux. Raisonnement : être de gauche, c'est être du côté des petits, des humbles, des sans grades, des exploités, des parias, des miséreux, des victimes de l'injustice, des inégalités sociales, de l'exploitation de l'homme par l'homme, j'en passe... Alors soyons de gauche, un excellent moyen d'alléger sa conscience quand on a le portefeuille bien garni : « James !... Caviar, s'il vous plaît ! ».

369

Faire le marginal est un *must* chez certains gosses de riches gavés, gorgés, saturés de tous les biens matériels à leur portée. Le marginal d'aujourd'hui est le bohème des temps jadis. On se la joue anticonformiste dans les limites de son milieu social, on épate les siens en essayant de se faire passer pour un original, on donne dans la provocation antibourgeoise histoire de faire son intéressant, sans risques, avec le filet sécuritaire familial auquel on peut toujours se raccrocher à tout instant si la plaisanterie tourne à l'aigre. Se payer le luxe d'être pauvre, une fois dans sa vie, pour voir, pour ressentir, pour dire « moi aussi j'ai été pauvre », puis réintégrer le douillet cocon familial ; éprouver les sensations extrêmes de la marge en se jouant la comédie de la misère, l'indicible vertige de la vie impossible à vivre !

Les Américains, qui inventent (presque) tout, même l'ininventable, ont inventé des circuits touristiques spéciaux pour montrer de près la misère aux richissimes américains névrosés, repus de toutes les joies matérielles et profanes d'ici-bas, n'ayant plus rien à jouir, las de trimballer leur ennui existentiel

ou leur lassitude métaphysique dans d'immenses ghettos dorés entretenus par des escouades de nègres affranchis, libérés, dûment labellisés droits de l'homme. Leur faire connaître au prix fort les ultimes vibrations d'une existence larvaire dédiée au dieu Dollar, les faire palpiter dans la perspective de s'offrir la suprême jouissance à laquelle ils n'avaient pas encore goûté. Se payer une virée chez les pauvres, dans les favelas de Rio, les *ranchitos* de Cararcas, les *barrios* misérables de Mexico, de Bogota et d'ailleurs... Quel pied !

Et les bidonvilles ne manquent pas à travers les contrées défavorisées de notre pauvre monde ; de quoi s'empiffrer les yeux, se gaver les mirettes, et combler le voyeurisme maladif du touriste occidental frustré, en quête de sensations toujours nouvelles ; le touriste, cet oiseau migrateur saisonnier, qui traîne sa fantastique vacuité spirituelle et morale, se répand à travers la planète comme une calamité sur le visage meurtri de la pauvre humanité souffrante. Admirer des gosses crotteux en haillons manger avec leurs doigts souillés, contempler des femmes aux formes alourdis qui n'ont déjà plus d'âge à trente ans et vivent dans des baraques en tôle ondulée, des lieux de misère criminogènes à souhaits, lourds d'une violence latente qui procure le frisson palpitant du danger vécu de loin, à l'abri des tour-opérateurs (enfin, des émotions vraies !), saliver devant des nymphettes pubères que l'indigence semble avoir sculptées encore plus belles, plus saines, plus provocantes, que si elles étaient nées avec une petite cuiller en argent dans la bouche (là, j'exagère peut-être) — rien que pour s'offrir pareil spectacle, on se prostituerait !

Les pauvres existent, je les ai rencontrés. Du vécu à l'état pur. De l'émotion à vous donner le vertige. Des provisions de sensationnel pour épater les amis blasés dans la prochaine garden-party ! J'ai remarqué que certains photographes, parmi les plus grands, se sont fait un nom en photographiant la misère. On les présente comme des photographes « humanistes ». Ouais !...

Voyeurisme mal placé ? Goût morbide pour les décharges à ordures ? C'est tout juste si l'on n'oblige pas les Africains de continuer à vivre dans des huttes avec pagnes et sagaies obligatoires, pour garantir aux touristes l'authenticité africaine.

Une dame au commerce fort agréable, revenant d'un voyage en Thaïlande, me décrivait un jour sa vision bucolique et émouvante d'un vaste panorama s'offrant à ses yeux, montrant des paysans dans les rizières, courbés, les pieds dans l'eau, en train de repiquer le riz, avec dans le lointain les montagnes et le soleil couchant se reflétant sur les étendues cultivées. Quelque peu agacé par cette description un peu trop dépliant touristique à mon goût, je lui demande : « Les paysans courbés les pieds dans l'eau, ils vous inspirent quoi ? ». Là, j'ai manifestement provoqué un blocage psychologique chez la dame. J'ai introduit un élément étranger qui enrayait brusquement sa belle mécanique mentale. Deux catégories d'humains qui ont le don de m'indisposer : les pauvres qui se complaisent à jouer les victimes sacrificielles pour culpabiliser les riches ; les héritiers blasés, revenus de tout et quelque peu complexés, qui dépriment au point d'envier une certaine forme d'existence frugale chez les démunis, mais sans la difficulté de vivre et avec le confort.

370

Je ne sais si vous avez déjà pris la peine, un jour, par simple curiosité, de mesurer l'importance de tout ce qui a été écrit comme théories, thèses, exégèses, gloses et autres cogitations intellectuelles fumeuses, se donnant pour objet d'étude le socialisme et le communisme. Il y en a des pleines bibliothèques publiques à votre service. On n'imagine pas le nombre de surmenés de la comprenette qui ont pris des suées magistrales dans l'intimité moite de leur cabinet solitaire à triturer le concept pour accoucher de pensums aussi pesants que leur cerveau est glauque, délabré, pour tout dire malade, et que personne ne lit. Les exégèses dédiées au seul marxisme rempliraient à elles seules une pièce avec des pavés de cinq cents pages chacun. Un

fascicule sur le sujet, de parution déjà fort ancienne, recense dans sa bibliographie pas moins de trois cent cinquante ouvrages traitant de la seule question fondamentale du marxisme.

Bien sûr, la plupart de ces auteurs sont des universitaires, autrement dit des gens confortablement installés dans la vie, entretenus par l'État (tout n'est pas perdu), à l'utilité sociale discutable, et n'ayant jamais engagé la moindre responsabilité personnelle, ni pris le moindre risque dans la vie ; ils sont donc particulièrement qualifiés pour enseigner à leurs contemporains la meilleur façon de vivre en société. Une certaine mythologie ne manque jamais de nous présenter ces forçats de l'intellect, théoriciens du vide, de l'inepte, promulgateurs idolâtres du néant, avec des airs d'insomniaques à demi éveillés, passant leur existence à se torturer les méninges pour nous faire connaître, à nous, peuple ignorant, le saint Graal du paradis perdu retrouvé. Et toute cette débauche d'énergie intellectuelle, pour aboutir à quoi, je vous le demande ? Pour fabriquer des fonctionnaires irresponsables, des désaxés et des clochards...

371

Le socialisme n'existe pas. Il est pure illusion. Une chimère fuyante, un mirage qui recule quand on avance. La nature n'est pas socialiste. Elle n'est même pas libérale. Elle est tout le contraire : sélective, exclusive, discriminatoire, ségrégative, dominatrice, raciste, élitiste, féroce, sans pitié pour les faibles, douce et caressante pour les forts, sans concessions pour ceux qui bafouent ses règles ou brave ses interdits. Si l'on tient à la faire entrer dans nos cadres conceptuels, même l'expression « d'extrême droite » ne suffit pas à la caractériser ; elle est pire que cela : elle est naturelle, c'est-à-dire aristocratique : elle est Dame Nature... Même les sociétés animales présentées comme des modèles de vie sociale organisée selon des rites collectivistes immuables sont de véritables enfers. Alors, quel espoir pour l'homme ? Si la nature est pleine de tourments, d'elle jaillit aussi la quintessence de la vie. À nous de la découvrir. Il serait

peut-être plus judicieux de s'y mettre pour de bon que de perdre notre temps depuis des âges immémoriaux à ressasser de vaines idéologies, à nous égarer dans des impasses intellectuelles qui ne débouchent que sur un vide déprimant, quand elles ne conduisent pas à des désastres humains.

372

Incapables d'assumer des responsabilités dans le secteur économique des activités concurrentielles, dénués d'imagination et d'inventivité, les socialistes se sont érigés de tous temps en nobles esprits de l'humanité ; par défaut, ils se sont octroyés le beau rôle de faire payer ceux qui prennent à titre personnel la responsabilité de travailler et de produire ; c'est plus confortable que de travailler soi-même à produire et de payer avec son argent ; ils se sont attribués le rôle encore plus noble de re-dis-tri-buer cet argent qui n'est pas le leur, en faveur de ceux dont ils attendent l'indéfectible reconnaissance du ventre au moment de déposer le bulletin dans l'urne. La plupart des politiciens sont des fonctionnaires n'ayant jamais pris le moindre risque dans la vie active, à part de les faire prendre aux autres pour les faire cracher au bassinet ; si bien que lorsqu'ils exercent le pouvoir politique, ils cumulent tous les avantages des gens qui exercent de hautes responsabilités sans en avoir les risques ni les inconvénients. Irresponsables mais pas coupables.

373

Tout le monde a eu sous le nez, un jour ou l'autre, une de ces publicités d'un fabricant de nippes très en vogue, un italien nommé Benetton, usant de la provocation la plus scandaleuse pour vendre sa camelote, avec l'intention clairement exprimée de choquer le quidam. Ainsi a-t-on pu voir des affiches 4x3 montrant des malades du sida en phase finale, des cadavres de soldats sanguinolents, une religieuse embrassant un curé sur la bouche, et de nombreuses références à son obsession du métissage racial (*United Benetton of Colour*). La dernière en date montre des condamnés à mort américains. Alors qu'un

journaliste faisait remarquer à son affichiste fétiche que la campagne de publicité avait été interdite dans certains États des États-Unis, celui-ci se contenta, pour toute réponse, de déplorer qu'il y ait encore des tabous et des interdits. Comme le journaliste lui demandait si cela ne le gênait pas d'utiliser la publicité pour faire de la provocation facile et quelque peu grossière (pour ne pas dire putassière) avec de gros moyens financiers, il maintint sa position affirmant qu'il n'y avait nulle intention de choquer de sa part (sic), et revint sur son obsession à dénoncer ces fameux tabous.

Nonobstant qu'il faudra qu'on m'explique un jour ce qu'est un tabou chez les affranchis de l'intellect, puisque ce monsieur insiste sur les tabous, parlons-en.

Je me demande déjà si, tabou pour tabou, il aurait eu le courage de montrer un rabbin embrassant sur la bouche un *drag-queen*, ou un imam sodomisant une gazelle du désert... Pourquoi se limiter à un prêtre et une religieuse catholiques ? Faux courageux, car le provocateur aurait pu aller au bout de sa logique, dans la provocation absolue ; il a choisi le côté tranquille de l'idéologie dominante où l'on ne risque pas trop de coups de bâtons. Passons... Il y a un autre tabou dont on attend qu'il le lève promptement : celui de l'argent. Mais là, chut !... Tabou ! On ne touche pas. Il en est deux autres qui, à mon avis, ne sont pas près d'être levés : le dit Benetton passe pour être communiste. Ce qui ne l'empêche pas, après avoir contribué à tuer la maille française et mis au chômage nombre de salariés français (surtout des femmes), de faire fabriquer sa camelote dans les pays de l'Est ou en Asie, dans des usines où la main d'œuvre est sous-payée, et où l'on fait travailler les enfants sans vergogne. Manifestement, c'est le genre de tabou qui ne gêne pas le donneur de leçon ni le communiste.

Mais il y a plus grave. Le richissime communiste Benetton est aussi juif. Or de quoi les Juifs ont-ils souffert le plus par le passé ? De la dérision choquante, de l'humiliation, des atteintes portées

à leur dignité de Juifs, à leur différence, à leurs croyances, à tout ce que manifestement ne supporte pas chez les autres, le Juif communiste milliardaire Benetton — lequel ne supporte pas davantage qu'on ne pense pas comme lui... Benetton habille les cons (slogan publicitaire), et il se trouve assez de « cons » sur cette planète pour faire la fortune d'un pourri.

374

Savez-vous ce qui fait la différence entre les aristocrates et les républicains ? Les premiers avaient probablement parmi eux un certain nombre de malfaisants voire de francs pourris, mais au total, ils avaient du panache, de l'élégance, du raffinement. Ils en imposaient aux manants, mais ils étaient capables de générosité vraie et de compassion. Parmi eux se sont révélées de belles âmes, de nobles figures. Ils nous ont légué un immense patrimoine doublé d'une brillante civilisation. Ils ne passaient pas leur temps à nous faire la morale, surtout la morale droit-de-l'hommiste ; ils la pratiquaient ou la contournaient sans complexes. L'Église catholique se contentait d'effectuer son saint travail, les rois le leur, chacun était à sa place. Pourris pour pourris, les républicains le sont à des hauteurs stratosphériques. Les manants et les loufiats ont pris la place des aristos. Je ne vois ni belles âmes, ni grandes et nobles figures émerger de cet océan de médiocrité dégradante qu'est notre civilisation de soi-disant progrès social et humain. Il n'y a plus d'Église catholique, plus de curés, mais d'interminables donneurs de leçons habiles à fustiger quiconque dénonce le système qui les nourrit grassement. Pourris pour pourris encore, vous me permettrez de préférer ceux qui savaient se distinguer par la classe et dont la noblesse n'était point feinte, même si parfois les belles manières en couvraient de moins belles, à cette pullulation de parasites sociaux qui ne pensent qu'à se goinfrer sur le dos du contribuable, en invoquant à tout bout de champ le nom sacré de la fraternité universelle et de la justice sociale.

375

Incrovable ce qu'on peut dissiper l'énergie de tout un peuple à travers le factice, le futile, le fictif, le virtuel, le clinquant, le superflu, le tape à l'œil, le trompe l'œil... Les peuples aiment se gaver d'illusions pour oublier le réel, mais aussi pour se rassurer et surmonter leurs angoisses, les terreurs de l'existence au quotidien. Tout est fait pour les caresser sans le sens du poil. Mais l'illusion n'a pas les vertus stimulantes et productives du rêve : quand on retombe sur terre, le choc est rude.

Imaginons un instant que cette énergie soit tendue vers tout ce qui fait la beauté de la vie, tout ce qui est fort, valeureux, noble, juste ; ce serait rendre à la France ses vertus et sa splendeur d'antan. Elle renouerait avec son passé prestigieux, retrouverait l'éclat de sa civilisation, la grandeur de son peuple, et continuerait d'apporter sa glorieuse contribution au génie de l'humanité. Vous rêvez, monsieur. Je sais, mais je veux y croire.

376

J'admets tout à fait que l'on ne puisse croire en Dieu, que l'on refuse son existence, encore que Dieu ne se détermine pas en termes d'existence ou de non-existence.

J'admets comme le feront les philosophes des « Lumières », qu'on puisse refuser de subordonner l'Homme à Dieu, au point d'en arriver à substituer l'un à l'autre.

J'aurais admis cette substitution intermédiaire, cette déification de l'homme ou plus exactement cette réification de Dieu, si l'homme érigé en nouveau Dieu avait été une créature d'espèce supérieure, tendant au moins à la supériorité physique, morale, spirituelle, sinon à la perfection absolue — et qu'à défaut de cette perfection absolue, elle eût au moins servi de modèle à imiter, de parangon, de patron des saints patrons.

Or il ne s'agit point de cela, mais pas du tout. L'Homme des droits de l'homme, l'Homme-Dieu des humanistes, il faut le savoir, est une sorte de gnome hideux, un résidu de fausse couche incarnant toutes les purulences du monde, toutes les sanies de l'humanité, un résumé à lui seul de toutes les

misérables créatures que porte la Terre et qui sont redevables de la commisération universelle : lopettes, guenilles, ratés, impuissants, dégénérés, abrutis, corniauds, tarés, tocards, minables, assistés, éternels perdants, floués, roulés, abusés, rançonnés, pressurés, aigris, jaloux, envieux..., mais aussi des escrocs, des voleurs, des malandrins, des corrompus, des dépravés, des prévaricateurs, des malfrats, des pervers, peut-être bien des assassins. Voilà le profil approximatif du Dieu nouveau devant lequel les humanistes se prosternent, s'agenouillent, s'humilient, battent leur coulpe ; voilà l'homme-divinité des droits de l'homme : un sous-homme ! Une sous-m... (je n'ai rien dit) ! Qu'ils le vénèrent à leur aise si cela leur fait du bien à l'âme. Qu'ils le vénèrent, mais sans moi.

377

« Dieu est une hypothèse dont je peux me passer », affirmait, non sans témérité, un savant de jadis. À l'inverse, je dirais que Dieu est une hypothèse dont je ne peux me passer. Le terme « hypothèse » (un Mystère théologal) peut choquer les croyants pour lesquels Dieu ne saurait être autre chose qu'une certitude : la Vérité, le Logos. Mais le mot me convient. Il laisse à la réflexion une latitude d'esprit que les positions trop dogmatiques des définitions canoniques n'autorisent pas.

Un jour, j'ai fait l'expérience de demander à des catholiques pratiquants ce que signifiait le mot « Dieu ». Je m'adressais à des gens connus de moi, des gens qui, sans être des érudits, ne passaient pas positivement pour incultes. À ma grande surprise, aucun n'a su répondre, à part quelques approximations du genre : le Verbe, l'Unique, le Principe, le Parfait, l'Être suprême (euh... cela sent son Robespierre), etc. Mais encore... Je demandais le sens étymologique, bien sûr, non le sens théologique. Or « Dieu », cela veut dire « lumière » ; la racine latine *dies* (jour) est la même que diurne. La lumière, c'est l'énergie, celle qui nous meut, qui éclaire le monde. Aux Lumières des philosophes, temple de la Déesse Raison, je préfère la Lumière de

Dieu qui est énergie. Cette Énergie, nous l'avons tous au plus profond de nous ; elle nous éclaire de l'intérieur, et chaque fois que nos interrogations sur l'Éternel avortent, nous retournons vers elle, nous réchauffons notre cœur à sa flamme bienfaisante. Entretenons cette flamme, faisons-la vivre en nous. Attisons-la. Elle est notre énergie, notre force de vie, notre espérance. C'est Dieu. A-t-on besoin des preuves rationnelles de son existence ? Certes d'un point de vue théologique, pour cadrer la pensée, oui. Mais dans l'absolu, non. L'absolu ne se démontre pas. Exiger des preuves, c'est douter de la contingence, du possible, nier l'absolu, et donc, pour un rationaliste pur, contredire l'un des éléments constitutifs de sa propre rationalité. L'absolu n'est pas à la portée de l'esprit humain, mais il se laisse approcher et se définit par l'intuition. L'intuition de l'absolu, du parfait, du Grand Tout, c'est l'intuition du Mystère suprême, c'est Dieu, c'est notre Lumière.

378

Penser à Dieu rend humble. Les athées et ceux qui prétendent se passer de l'idée de Dieu paraissent bien présomptueux.

379

Vous aurez beau dire, mais quand j'observe certaines de ses créatures avec toute l'humilité requise, j'ai du mal à voir la marque de Dieu dans l'Homme. Il existe un tel décalage entre la promesse que laisse entrevoir l'admirable et ingénieuse complexité du corps humain et le produit fini qui en résulte, de qualité souvent banale, médiocre, proche du fiasco, qu'il m'est difficile de croire que le Très-Haut, Très-Puissant et Miséricordieux Créateur ait voulu cela. Un auteur a pu dire que la Création est le brouillon de Dieu. Passe pour un brouillon, une épure, une esquisse : on peut en attendre que du mieux lors de la mise au net ; ayons cependant à espérer que ce ne soit pas une expérience sans suite qui court son erre jusqu'à extinction de l'espèce humaine. Il semble qu'à un certain moment l'Éternel ait calé sous le coup d'une grosse fatigue ; il a bâclé le travail ;

il était manifestement pressé d'en finir et s'en est tenu au minimum syndical, ou alors la technologie céleste n'était pas au point ; ou peut-être était-il affecté d'un passage à vide ayant traduit un manque patent d'inspiration. À défaut de perfection, il aurait pu au moins travailler les finitions, figoler le détail, faire un effort pour donner un peu d'allure à ses créatures, même s'il est vrai que certaines n'en manquent pas — et justement parce qu'elles n'en manquent pas.

Méritions-nous à ce point le cruel châtement qu'il nous inflige depuis la faute de nos premiers parents ? Et si c'étaient nos premiers parents, pourquoi n'a-t-il pas, d'un geste de bonne volonté magnanime émanant de son indicible bonté, laissé à la descendance l'occasion de se racheter ? (Oublions pour le raisonnement que pour les catholiques la Réponse est Jésus). Pourquoi faire supporter le poids de la faute sur toutes les générations avec toutes les conséquences ? Bref, on reste sur sa déception, sur ses interrogations... Trop de vices cachés font douter de la volonté divine, à moins que... À moins qu'il ait décidé d'assigner à l'homme sa part de responsabilité dans la création, avec pour mission d'en corriger les défauts lui-même. Qui peut savoir, à part les inspirés ? N'empêche ! Quand je vois un soiffard imbibé d'alcool déambuler de sa démarche titubante, à peine capable de tenir debout et d'articuler un mot cohérent, je me dis : « Ce n'est pas possible qu'il soit le fruit de la volonté de Notre-Seigneur »... On a beau dire que les ivrognes ont un Bon Dieu, la Providence n'en a pas moins des limites dans son absolue largesse ; de même quand je vois un être dégénéré à la constitution débile, n'ayant plus de soi qu'une conscience approximative, voire végétative ; ou les innombrables déviants toutes spécialités confondues qui peuplent les étages de notre société, des cols blancs aux traînes patins crapouilleux qui hantent nos rues. Personne ne peut plus rien pour eux, sinon d'espérer l'affection d'un proche ou la compassion d'autrui... Je

me pose la même question à propos des socialistes, des communistes, des libéraux, de nos fiers politiciens républicains qu'on qualifie ordinairement de progressistes ou de modernistes. Je comprends mieux maintenant pourquoi ils ne croient pas en Dieu : Dieu ne peut pas croire en eux.

380

Dans le genre d'incongruités me traversant l'esprit, celle-ci : et si Dieu n'existait pas ? Très original comme hypothèse. En réalité Dieu existe puisque nous avons le sentiment du parfait, de l'infini, de l'absolu... En tous cas, si ce n'est Dieu, c'est l'IDÉE de Dieu qui existe en nous, de cela nous pouvons être certains. Pour nous rassurer sur notre sort d'humbles créatures mortelles, il reste à espérer que Dieu nous a « créés », qu'il ne nous a pas « inventés ». Dans le premier cas, la création reste un mystère ; dans le second, elle est explicable, et vu le résultat, cela n'est pas fait pour nous rassurer.

Allons plus loin dans l'incongruité. Imaginons que l'homme ne serait pas une créature voulue par Dieu, mais un produit raté, à peine ébauché par l'un de ses sous-grades, un sous-Dieu de service, un intérim ou un grouillot maladroit, un apprenti démiurge tout juste bon à balayer la poussière des étoiles ; il aurait créé l'Homme à la va vite, tel un prototype expérimental mal conçu, mal dégauchis, bon pour la casse avant même d'avoir servi. Nous serions donc le fruit d'une grosse bévue, la maladresse d'un incompetent doublé d'un irresponsable. Un minus doté d'un encéphale à peine le double du nôtre. Un ange déchu qui aurait perdu ses plumes en même temps qu'il perdait sa dignité céleste, ou un apôtre alcolo, allez savoir ; le parfait modèle de l'intellectuel de gauche cherchant l'inspiration en tirant sur son pétard : « Voyons... Comment vais-je concocter ces abrutis d'humains ? Quelle forme vais-je leur donner ? J'ai une idée. Je vais les créer à mon image. » Et voilà le résultat. Étonnez-vous après que notre pauvre pays est submergé, noyé, par la foulditude des intellectuels de gauche !

Devant le ratage, il nous aurait planqués honteusement quelque part dans le cosmos, sur la planète Terre, pour cacher le désastre à son Patron ; en clair, il nous aurait balancés dans les poubelles de l'Univers. Du coup, hypothèse encore plus insupportable que si Dieu n'existait pas, Dieu existerait mais il ne saurait pas que nous existons. Tragique ! Comment le lui faire savoir ?... Nous sommes dans la situation de ces naufragés apercevant un navire au loin et faisant des signaux de détresse désespérés. Le navire s'éloigne sans les voir. Nous sommes des naufragés de l'Univers, seuls, désespérément seuls.

381

Je reviens à Dieu, le Dieu de la Bible revu et corrigé à l'ère du virtuel. J'imagine le Créateur devant son giga ordinateur, un ordinateur à rendre jaloux Bill Gates soi-même. Nous savons qu'à l'échelle de l'Univers — pour ce que nous en savons ! — seul le temps existe. Il peut à volonté le contracter ou le dilater, le remonter ou l'avancer. Toujours à l'échelle de l'univers, l'humanité ne représente qu'une infime présence : d'après les savants, entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, la dimension humaine se situerait au centre de l'échelle cosmologique (10^{32}). En admettant qu'en 10 000 ans la Terre ait contenu 100 milliards d'êtres humains, cela ne fait qu'une partie des atomes contenus dans une seule cellule du corps humain. Et sur l'écran de son giga ordinateur, Dieu peut faire défiler toute l'histoire de l'humanité en quelques fractions de secondes, cliquer où il veut, en avant, en arrière, zoomer en gros et en détail ; je suis sûr que sur son portail d'accès à l'Internet Céleste, il possède toutes les informations lui permettant de nous redonner vie selon son désir, arrêter, reprendre ou remonter le cours de notre misérable existence, faire un copier-coller et la reproduire à tout instant, dans n'importe quelle situation ; de même avec les êtres animés et les choses. Avec son super logiciel Galaxy, il a sous les yeux les myriades de nuances qui modèlent la Création, tant dans la forme que dans

la substance ; Maître de l'Univers, il en contrôle tous les mouvements, de la moindre agitation moléculaire à l'explosion des étoiles. Le grand saint Thomas n'a-t-il pas écrit que la vie est un instant d'éternité ? La vie, une étincelle, une palpitation dans la profondeur sombre et immobile de l'infini. Je reste persuadé que chacun de ces instants est répertorié sur un fichier central, une banque de données cosmique, auquel notre Dieu créateur peut accéder à tout moment, quand bon lui semble, sortir notre fiche individuelle, nous animer, comme si nous allions revivre notre vécu ou au contraire partir pour une nouvelle tranche de vie. Bref, il peut s'amuser et manipuler ses propres créatures à plaisir, comme dans un jeu vidéo.

Je l'imagine lors du Jugement Dernier, avec sa noble tête de patriarche sculptée dans le marbre de l'éternité, toisant de son regard sévère la pauvre créature ployant sous le poids de ses énormes péchés, et agitant sous son nez la fiche accusatrice fatale. Verdict : l'Enfer à perpétuité ! Bigre !... C'est pire que la prison à vie. Parce qu'après la vie, il y a la mort : on peut toujours espérer. Après l'éternité, il y a l'éternité, et plus rien à attendre si l'on a fait le mauvais choix. Des perspectives à refroidir les plus récalcitrants au repentir.

Il me plaît d'avoir une pensée pour nos chers disparus, pour ceux qui sont moins chers et les autres. Je les imagine à côté de nous, quelque part dans les limbes, stoïques, craintifs, sereins ou fatalistes, selon qu'ils se voient déjà condamnés et désignés pour être jetés dans *l'étang brûlant de feu et de soufre*, ou au contraire inscrits dans le *Livre de vie*. Ils n'ont pas accès au giga ordinateur, mais à des consoles périphériques globales. Ils se contentent d'observer le grouillement de notre agitation erratique sur la planète Bleue, avec le même regard détaché qu'on porte sur la vie d'une fourmilière. À cette différence que la notion de temps n'existe plus pour eux. Ils doivent bien rire, se moquer, s'indigner ou s'attrister. Regretter ou se réjouir de n'être plus de la sarabande. Les bons, les méchants, les

innocents, les coupables, ceux qui ont souffert injustement comme ceux qui ont fait souffrir, ceux que la vie n'a pas épargnés comme ceux dont l'existence n'aura été qu'un couronnement de félicité. Chacun a le temps de faire son examen de conscience, de patienter dans le recueillement et la contrition en attendant d'être jugé *selon sa foi et selon ses œuvres*. On appelle cela l'Eschatologie ou la Grande Tribulation.

Ce n'est pas indiqué dans le programme biblique, mais nous autres, pauvres pécheurs, aurons-nous droit à un avocat, même commis d'office ? On ne peut concevoir un tribunal, fût-il le Grand Tribunal du Jugement Dernier, sans plaidoiries contradictoires, à moins qu'il ne soit érigé que pour fulminer la sentence définitive. J'imagine aussi ce Grand Tribunal de Dieu peuplé de voyeurs avides, remplis de curiosité malsaine, venus se repaître des turpitudes de ses créatures, des obscénités immondes, de toute la fange de l'humanité déballée à gros bouillons nauséabonds devant un public abasourdi. À côté, les scandales de notre presse à sensation passeraient pour des bluettes de la bibliothèque rose.

En attendant, pourquoi ce silence ? Serions-nous les oubliés de Dieu ? Serions-nous égarés dans le giga disque dur, au point qu'il ne saurait plus nous retrouver ? Toutes les hypothèses sont permises, même que j'écrive des âneries en plus de proférer des horreurs blasphématoires. Je sens que ma théologie au ras des orteils n'est décidément pas faite pour convaincre. Bah ! après tout, elle vaut bien les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu. Tout n'est que spéculation, rien n'est certitude ; tout n'est que Foi et Espérance, rien n'est absolu ici-bas.

Si l'on se pose la question de savoir pourquoi Dieu a créé l'Homme, on trouvera des milliers et des milliers de réponses possibles puisque nous n'en savons rien ; des réponses qui sont autant d'hypothèses inutiles, débouchant invariablement sur le mystère de l'insondable absolu : le mystère de la Vie et de la

Création. Silence total sur la ligne. Que cela ne nous empêche pas de laisser aller notre imagination... Toujours en admettant que la Terre ait été occupée par quelque cent milliards d'âmes, pourquoi ne pas penser, dans la logique du prototype expérimental, que le Créateur utiliserait une part de chacun, prélevant une cellule ici, un génome là, une molécule ailleurs, rien chez d'autres jugés mal ébauchés ou totalement ratés, pour assembler au final le modèle humain idéal, le prototype parfait, qui servira d'étalon à la Nouvelle Humanité ? Une humanité revue et corrigée, purifiée, amendée, qui ne reproduira plus le Péché originel, c'est-à-dire la condamnation au mal et la privation de la vie éternelle. Bref, le Jardin de l'Éden retrouvé. Fort bien pour ceux qui arriveront après nous. Mais *quid* des résidus d'humanité que nous sommes, qui auront contribué à la fabrication du Prototype et à le parfaire ? Seront-ils sauvés, reformatés, reconditionnés en membres à part entière de la Nouvelle Humanité, ou seront-ils envoyés à la casse ? Qui sera sélectionné ? Qui ne le sera pas ? Une hiérarchie cosmique sera-t-elle établie, avec, en haut de l'échelle, les seigneurs de l'Univers répliqués sur le prototype parfait, et, au bas de l'échelle ou de la pyramide, les mal bâtis, les débiles, les tordus, les bancals, les avachis, les éborgnés, les éclopés, les déjetés, les massacrés ? Les critères de sélections seront-ils liés à la distinction du Bien et du Mal ? De moi et de vous, pauvres de nous, qu'advient-il ?...

On pourrait imaginer aussi que Dieu a volontairement inachevé ses créatures pour les soumettre à l'épreuve, les obligeant ainsi à se corriger elles-mêmes, en quelque sorte à se mettre en condition de parachever l'Œuvre. Si le Créateur a voulu cela, il ne doit pas être déçu du voyage au vu de ce qu'il perçoit aujourd'hui... On pouvait y croire voici trois mille ans. Aujourd'hui, les trois mille ans se sont écoulés et sont derrière nous ; ce que nous contemplons en regardant le chemin parcouru jusqu'à nos jours n'est ni engageant ni encourageant. Et ce n'est pas fini ; il nous a légué l'immense beauté sauvage de notre

Planète si chatoyante et si isolée ; nous sommes partis pour lui rendre une décharge publique inhospitalière, une poubelle répugnante dégradée de part en part, infestées de résidus nauséabonds, submergée par toutes les scories et les détritiques de l'activité humaine... Triste bilan de l'Humanité.

J'ai beau y penser, je n'arrive pas à me faire à l'idée que notre destinée humaine, que notre vie à tous, si médiocre ou si prestigieuse fût-elle, doive impérativement se résoudre au triste sort d'une dépouille mortelle réduite à l'état d'infecte pourriture... À bien y réfléchir, l'idée du logiciel Galaxy n'est pas si stupide ; je ne serais pas étonné de voir, comme ci-dessus, que tout le cours de notre vie serait répertorié quelque part dans le giga ordinateur de notre Père céleste, stocké pour être reconstitué ou en attente de l'usage qu'en son immense bonté Il fera de ses créatures. Je galèje, je galèje, mais là encore, je profère des stupidités... En attendant d'en savoir plus sur la question, nous nous en tiendrons à ces classiques vertus théologiques qui nous aident parfois à mieux supporter cette existence fragile, insignifiante, sans objet, qui est la nôtre : la Foi, l'Espérance, la Charité ; une existence en suspens, comme une interrogation sans réponse à jamais posée...

383

Ne confondons pas intellectuels et élites, s'il vous plaît. Les élites, on les trouve partout : chez les ouvriers, les artisans, les commerçants, les ingénieurs, les professions libérales, les cadres, les patrons, même chez les fonctionnaires de l'Administration, chez les enseignants, les érudits, etc. Par contre, nous subissons à travers les médias la dictature d'une fausse élite autoproclamée, d'une intelligentsia qui nous maintient dans une sorte d'état second de médiocrité intellectuelle et de déviance morale. Les intellectuels sont des sous-produits de l'université laïque et républicaine (je n'ai pas dit des « résidus », mais je n'en suis pas loin), grosse pourvoyeuse de thésards, de phraseurs, de bavards pontifiants, de doctorants imbus de leur

petit savoir livresque, qui nous assomment par la futilité répétitive, quasi-obsessionnelle, d'une pensée par trop limitée et obtuse, qui a trop souvent la prétention de se vouloir inédite et originale. Ils ont surtout envahi la presse, l'édition, mis la haute main sur la culture dans son ensemble ; ils s'imposent partout, et tout d'abord à l'école, à l'Université, leurs bases alimentaires opérationnelles affectionnées. Il arrive qu'ils ne manquent pas de talent, mais ils sont affectés d'un vice caractéristique : ils sont incapables de trouver une cohérence intellectuelle au-delà d'un savoir artificiel purement spéculatif, dénué de toute expérience et d'emprise sur le réel. Leurs gesticulations cérébrales et médiatiques n'ont pour seul effet sur la société que d'entretenir un peu plus la confusion des idées, et de participer à un climat général de déliquescence morale et spirituelle qu'ils aggravent au lieu de le corriger.

L'élite n'est pas toujours celle qu'on dit.

384

Pour abrutir les masses, rien n'est plus efficace que de multiplier les jeux d'argent. Avec la pornographie, la télé poubelle, le sport spectacle, on a trouvé là une solution idéale pour maintenir un semblant de « paix sociale », qui s'apparente en l'occurrence à de l'anesthésie mentale et à l'extinction de toute forme d'intelligence.

On a sérieusement et sans rire invoqué des raisons de moralité publique pour justifier le contrôle des jeux par l'État, la réalité étant surtout, pour celui-ci, de ne pas laisser le « privé » s'emparer de la poule aux œufs d'or. Si ces « moralistes » d'État étaient allés jusqu'au bout de leur logique, ils eussent interdit les jeux d'argent privés ou publics, ce qui aurait permis d'orienter les masses vers des centres d'intérêt moralement et intellectuellement plus gratifiants. Est-ce bien le but recherché ?

Il n'est pas indifférent de constater que ces mœurs de Bas-empire instituées au nom de l'indispensable et néanmoins prétendue liberté, l'ont été par l'État socialiste : État souteneur, racketteur, pourrisseur et foncièrement immoral. Je fais cette observation au moment où le cumul des enjeux réalisés par la Française des Jeux et le PMU est équivalent au chiffre d'affaires global de la société Michelin, celle-ci étant classée à ce moment-là n° 1 mondial du pneumatique.

385

Les modes étant ce qu'elles sont, les époques aussi, tout passe, tout lasse, tout casse. Le cycle actuel est à la femme qui imite l'homme, qui imite le singe pourrait-on dire dans le cas présent, au sens simiesque du terme. Ainsi, depuis quelques années, on a droit à une nouvelle espèce de femelles : la femme fantaisiste, la femme comique qui fait rire. Il ne manquait plus que celle-là pour parfaire le tableau. La dernière trouvaille de la femme moderne hautement névrosée. De plus en plus, en effet, on voit des greluches un brin agitées du bocal débiter de grosses blagues sensées nous plier en deux, avec forces grimaces, gesticulations et autres pitreries poissardes à l'appui, histoire d'imiter le pouvoir hilarant du mâle. Comme l'humour féminin (si tant est qu'il y ait un humour féminin) est légèrement en retrait de son concurrent masculin, ces dames se croient obligées d'en rajouter dans le lourdingue, le vulgaire, voire le trivial. Bref, pour ceux qui, comme moi, croient encore à l'éternel féminin (le vieux chnoque !), c'est un rude coup. D'autant que les histoires qu'elles racontent sont du niveau de celles qu'on se racontait quand j'étais même, en moins marrant et moins salace. Le genre de blague qui, à douze ans, ne me faisait déjà plus rire, ou ne constituait pas pour moi ce genre de révélation qui veut que plus le propos est gras, plus la dérision se veut choquante, plus cela passe pour une provocation courageuse ou de l'audace anticonformiste. Mais il faut vivre avec son temps, paraît-il. Nous sommes donc priés de bien

vouloir nous gondoler devant les loufoqueries pesantes de ces dames, sous peine de bafouer la femme libérée et de faire injure à l'égalité des sexes.

Et vous trouvez ça drôle ?

386

Une dame me dit que le neveu de son mari vient, après de multiples et fastidieuses démarches, d'adopter un petit Colombien. C'est le genre de nouvelles que je préfère ne pas connaître, car elles ont le don de me mettre dans des colères de froide indignation. Comment ! Alors que tant de mères font tuer l'enfant dans leur ventre, on tolère, quand on ne l'encourage pas, le trafic d'adoption des bébés exotiques ?... Il n'y a pas assez de bébés à sauver, d'enfants à naître, de petits blancs bien de chez-nous, de notre race, de notre famille, qu'on envoie sans autre forme de cérémonie, et en guise d'inhumation, à l'incinérateur de l'hôpital, pour aller en quémander des multicolores chez les autres ?... Quelle morale humanitaire peut-elle justifier ce double crime ? Crime contre la vie pour le premier, crime contre la société pour le second ? Et ils parlent de droits de l'homme ! Qu'est-ce qui autorise des gens dits civilisés à arracher des enfants de leur milieu ethno-géocentrique naturel sinon familial, pour satisfaire un caprice maternel inassouvi, ou, encore plus stupidement, un snobisme de petits bourgeois minables en mal d'excentricité ? Ils adoptent des enfants comme d'autres adoptent un perroquet, un boa constricteur ou une panthère noire : pour la frime, pour éblouir, et surtout pour se faire plaisir à eux-mêmes, pour leur satisfaction personnelle égoïste. Tant pis pour le bestiau ; tant pis pour l'enfant. Malheureusement les animaux sauvages sont mieux protégés que les petits d'hommes.

Qu'on ne vienne pas chercher l'excuse d'un prétendu désir maternel refoulé ou d'un amour irréprouvable pour les enfants malheureux. D'autant que — au dire de spécialistes — ces nobles aspirations humanistes, ce soi-disant amour pour les

enfants malheureux, ce désir de les adopter pour leur faire connaître la chaleur humaine d'un foyer familial, leur donner un papa et une maman de substitution, pourraient servir aussi de prétexte à certains couples pour satisfaire des penchants moins nobles et moins avouables ! Si les femmes aimaient les enfants, il y aurait beaucoup moins d'avortements ; ceux qui sont promis à l'avortoir auraient quelques chances de survivre et de trouver un foyer accueillant dans le pays de leurs ancêtres. Mais peut-être faudrait-il que l'on parle dès l'enfance, à celles qui sont susceptibles de devenir de futures mères, de la chair de leur propre chair, au lieu de les préparer à devenir des hommes à la place des hommes !

387

Depuis la Révolution française, on oppose de manière classique la pensée politique générale en deux tendances antagonistes : progressiste (mélange d'utopie, de matérialisme basique et d'angélisme s'opposant par la « raison » aux croyances religieuses et aux superstitions — allant dans le sens du « progrès » matériel, social et humain) ; et réactionnaire ou conservateur (désigné comme un esprit rétrograde qui refuse le progrès matériel, les idées novatrices des Lumières, et reste attaché aux valeurs traditionnelles de la foi chrétienne). Cette dialectique réductrice a été imposée par les tenants des idéologies de gauche, surtout par les marxistes ; mais elle a été aussi acceptée et propagée avec quelque nuance sous le nom de modernisme, par les libéraux, véritables éponges mentales s'imprégnant de toutes les modes intellectuelles qui passent, fussent-elles aberrantes, et des plus contraires à leurs convictions. Je ne suis pas sûr que le socialisme soit un progrès humain ; je ne suis pas sûr que le communisme soit un progrès humain ; je ne suis pas sûr que le marxisme soit un progrès humain ; je ne suis pas sûr que la social-démocratie (confusion du socialisme et du libéralisme) soit un progrès humain ; je ne suis pas sûr que l'humanisme bêlant des progressistes de tout poil soit un

progrès humain. Je suis même sûr du contraire, preuves et arguments à l'appui. Tout bien réfléchi, je me sens bien et à l'aise dans ma peau de réactionnaire.

388

Je ne vois pire défaut que l'envie et la jalousie qui oblitèrent chez certains individus le sens du raisonnable. Ils se manifestent parfois publiquement par des réactions viscérales de jalousie sociale. Malheur à ceux qui exploitent politiquement ces bas instincts en les faisant passer pour des aspirations à la justice sociale !

Les effets dommageables de tels vices sont à l'origine de comportements cédant à des pulsions collectives incontrôlables, en apparence inexplicables, au point qu'il est permis de se demander si certains appartiennent bien à la catégorie des êtres humains.

389

Je m'aperçois que je ne vous ai pas donné ma définition du « bourgeois ». Je manque décidément à tous mes devoirs. J'ai oublié celles qu'en donnent Marx ou Zola. Peu importe : elles n'ont pas dû retenir mon attention ; la définition du bourgeois par des embourgeoisés de gauche ne peut être que le contrepoint caricatural de leur propre mentalité.

Le bourgeois se caractérise par son incapacité à élever son esprit au-dessus du monde matériel, et par sa tendance dynamique inverse à ramener le monde à soi pour exister, autour de soi, en faisant de sa personne le centre de l'univers. Incapable de sortir de lui-même, de se positionner hors de son centre d'attraction, il ne peut se déterminer que par tout ce qui a un rapport sensible à sa personne, tout ce qui contribue à la sustenter, la vivifier, la magnifier. À la façon des « trous noirs » qui absorbent la matière et les rayons lumineux, il génère autour de lui un vortex qui s'alimente de l'énergie d'autrui, jusqu'à épuiser celui-ci, parfois même jusqu'à le vider de sa substance vitale. Il ne rayonne pas la lumière, il s'illumine de celle d'autrui.

Le bourgeois détermine son ego par rapport à l'argent, pôle d'attraction qui oriente et fixe le but de sa vie. Qu'il soit riche ou

nécessiteux, instruit ou inculte, intellectuel ou manœuvre, républicain de gauche ou de droite, rien n'y change. Le fait de ne pas posséder de fortune ni de biens matériels en propre, n'empêche pas d'envier ceux qui en ont ou de les imiter vulgairement, donc d'avoir des comportements négativement identiques ; de même que tout riche n'est pas nécessairement bourgeois, car il peut tout aussi bien s'élever au-dessus de sa condition matérielle, se transcender à travers des formes d'expressions culturelles ou spirituelles vivifiantes, comme à travers sa foi.

Mais l'argent étant le pouvoir que donne la transmutation énergétique du travail physique en valeur négociable, l'essence du bourgeois est d'être riche, à tout le moins aisé, c'est-à-dire fondamentalement matérialiste et opportuniste ; d'ailleurs cette tendance autocentrique fait de lui un individu économiquement très doué, efficace, indispensable à la bonne marche de l'économie, mais fragile psychologiquement, limité spirituellement. C'est pourquoi il éprouve pour se rassurer un besoin constant de reconnaissance sociale et d'affirmation de soi (position du notable), et aussi le besoin de manifester en toute circonstance sa bonne conscience, de se justifier, voire de se flageller publiquement si sa bonne conscience venait à être prise en défaut par rapport à l'idéologie dominante. Il ne doit jamais se trouver en contradiction avec le pouvoir quel qu'il soit, c'est-à-dire contre ses intérêts potentiels ; il en est d'ailleurs un des éléments actifs parmi les plus dynamiques, souvent les plus brillants. Se mettre en position d'être rejeté ou condamné par le système dominant reviendrait pour lui à subir une forme de déchéance sociale qu'il peut vivre très mal, comme un échec personnel ou un tragique déshonneur.

Le vrai bourgeois, le bourgeois-bohême, le bobo, n'a pas de patrie, il n'a que des intérêts ; il n'a pas de convictions, il n'a que des états d'âme. Le sentiment de patrie lui est complètement étranger, cette notion se référant à l'idée de communauté contraire à sa manière d'être autocentré sur lui-même ; cela

constitue même un obstacle à l'accession de sa plénitude égotiste, puisque le patriotisme implique de céder une part de soi à l'être collectif, c'est-à-dire à la communauté charnelle à laquelle on appartient et d'où l'on est issu. Le bourgeois est individualiste autant par indifférence que par intérêt ; le patriote l'est par devoir, parce qu'on ne peut avoir une conscience collective affermie que si l'on a d'abord une conscience individuelle accomplie. Mais il peut fort bien s'intégrer opportunément dans une communauté si l'intérêt le commande ; et par intérêt il peut la renier ou la désertir aussi bien qu'il l'aura servie.

Les plus brillantes civilisations ont disparu quand la somme des intérêts bourgeois était supérieure à l'intérêt commun du groupe, et quand dans le même temps l'esprit de communauté faisait défaut. C'est l'une des grandes constantes de l'Histoire ; c'est aussi l'une de ses grandes leçons.

390

L'homme ! l'homme ! l'homme !... Ils en ont plein la bouche de l'homme ! Ils en bavent de l'homme ; ils en débagoulent !... Ah ! ils l'aiment leur sous-homme ! Ils la caressent, ils la coucounent, ils la poupouent leur guenille trempée... Car leur conception de l'homme, ne nous y trompons pas, ce n'est pas celui auquel nous pensons, c'est la déglingue, la lope, le déchet, le débris, la déjection, la négation même de l'homme vrai. La *loose*. C'est en somme l'image d'eux-mêmes qu'ils se renvoient. L'homme de leurs droits de l'homme, n'est jamais qu'une chiffie molle, un infra humain carpétisé, aplati, laminé, arasé, nivelé, un tube digestif jamais rassasié qui réclame, un cerveau numérisé tout juste capable de dire oui-non, qu'on gave de sous-culture débilitante et de nourritures terrestres frelatées. L'homme des droits de l'homme qu'ils encensent, auxquels ils vouent un culte universel, tous, politiciens de gauche corrompus, politiciens de droite émasculés, curés défroqués, enseignants faisandés, fonctionnaires véreux, francs-maçons mafieux, journalistes vendus, avocats marrons, syndicalistes soudoyés, associatifs prébendés,

j'en passe, ne se définit que par un seul qualificatif, je dis bien un seul : à vous de conclure !

391

Plus je réfléchis, plus je me dis que nous ne sommes pas des créatures de Dieu, mais des créatures du Diable. Non, décidément il y a trop d'imperfections, d'à-peu-près, d'insuffisances, de maladroites dans les plans du Juste pour admettre sans rechigner que toutes les laideurs d'ici-bas sont ses œuvres. Il a trop de bonté pour laisser ses propres créatures à l'abandon dans la souffrance, la désolation, le désespoir. Le Diable serait bien capable de nous faire connaître le sentiment du bonheur et de la perfection rien que pour nous donner la mesure de notre impuissance native à y accéder, et mieux nous faire toucher du doigt ce à quoi nous ne pouvons atteindre. Je l'entends l'Odieux, nous narguer dans le dos, ricaner en se frottant les mains, avec ses cornes de Belzébuth, sa raie au milieu, sa barbiche de bouc lubrique, son teint anthracite et ses yeux rouges barrés d'un trait jaune, son ventre de baleine verticale, ses jambes de crapauds, ses pieds onglés, ses doigts crochus, sa langue bifide, sa queue empennée munie d'un dard acéré... Ce n'est pas Dieu qu'il faut adorer, c'est le Diable qu'il faut exécuter et combattre, partout où il est, partout où il se trouve, partout où l'entropie satanique exerce son pouvoir de nuisance, et tout d'abord en politique, chez les socialistes, les communistes, les libéraux, leurs avatars, bref, les Républicains, tous autant qu'ils sont, authentiques représentants de l'Affreux sur Terre.

392

Quelques années après les lignes ci-dessus, je tombais sur une description du Diable, pas si éloignée de la mienne, due au moine clunisien Raoul Glaber, chroniqueur du Moyen Âge, inépuisable témoin fort apprécié de nos médiévistes : « *Je vis surgir au pied de mon lit un petit homme horrible à voir. Il était, autant que j'en pus juger, de stature médiocre, avec un cou grêle, un visage émacié, des yeux forts noirs, le front rugueux et crispé, les narines pincées, la bouche proéminente, les lèvres*

épaisses, le menton fuyant et très étroit, une barbe de bouc, les oreilles velues et effilées, les cheveux hérissés en broussaille, les dents de chien, le crane en pointe, la poitrine enflée, une bosse dans le dos, les fesses frémissantes (oh ! Raoul...), les vêtements sordides. »

On le sait, notre Moyen Âge, que j'affectionne tant, était peuplé d'anges et de démons effrayants, de monstres hideux, libidineux, incarnations du Malin, qui ne cessaient de tourmenter les créatures de Dieu. Pour les chasser, il fallait pratiquer la vertu et travailler au salut de son âme. Aujourd'hui, au pied de son lit, c'est un autre démon, signe des temps modernes, qui a des chances de surgir dans nos apparitions oniriques sous les allures d'une blonde volcanique, toute de beauté et de nudité vêtue à défaut de candeur et de probité, vision quelque peu irréelle ayant pour effet premier de pousser l'homme au péché de concupiscence, et de provoquer chez lui des dérapages nocturnes non contrôlés. Comme quoi, cher Raoul, quitte à avoir le diable au pied de son lit, autant l'avoir sous l'apparence d'un croque-mitaine repoussant que sous la vision ensorcelante d'une créature de Satan : on est sûr de garder le sommeil et d'avoir des nuits moins agitées. Évidemment, si en plus le Diable a les fesses frémissantes... Mais là, on entre dans un domaine hors de ma compétence.

393

Le Bien et le Mal, c'est Dieu et le Diable qui jouent aux échecs. Comme celui-ci ne cesse de tricher — après tout, il est dans son rôle —, Dieu ne cesse de se prendre des raclées mémorables. Résultat : c'est nous, pauvres créatures innocentes et périssables, qui trinquons. Quand le Tout-Puissant voudra bien cesser de se faire tailler des croupières par l'Affreux, nous pourrons peut-être espérer en lui et voir l'avenir plus rose que noir...

394

Nous sommes plus souvent frappés par le malheur que comblés par le bonheur. Plus nous tendons vers celui-ci, plus il

devient fuyant et inaccessible ; plus nous pensons à lui, plus le malheur nous paraît insupportable. Peut-être vaut-il mieux ne pas y penser et le prendre tel qu'il arrive... s'il arrive. On peut aussi l'espérer comme une consolation ; l'espérance nous aide à vivre, à nous faire à l'idée que si le bonheur existe et s'il n'est pas en nous — il existe puisque nous aspirons à la félicité —, c'est qu'il est ailleurs, au-delà de nous-mêmes, certainement dans le grand Au-delà ; je veux dire quelque part dans les augustes Cieux.

395

Halloween, la fête des crétins et autres trisomiques génétiquement modifiés, produit de consommation typique des *whities* dégénérés du bloc occidental, a déferlé un 31 octobre sur la France comme une bourrasque. Sans prévenir. Du jour au lendemain ou presque (comme le wokisme, quelques années plus tard)... Une horreur — non parce qu'elle est célébration de l'horreur, mais une horreur spirituelle et mentale. D'ailleurs, elle ne fête rien du tout. Elle est vide de sens. Les fêtes religieuses ont un sens : Noël, Pâques... ; les fêtes familiales aussi ; les fêtes nationales de même. Même le carnaval du Mardi-Gras (avant carême) a un sens, si mince fût-il : à l'origine, il avait une fonction satirique ; c'était, pour le petit peuple, l'occasion de se défouler devant les puissants ; ces derniers n'hésitaient pas à participer au spectacle par autodérision ; chez les anciens, les saturnales laissaient libre cours aux esclaves (libre cours aussi aux bas instincts). Les fêtes antiques célébraient la nature, les dieux, le travail ; elles rythmaient la vie de la Cité. Avec Halloween, rien de cela ; pas même de rapport avec la mort comme certains le prétendent ; pas davantage avec Satan ou Dieu. Même pas une fête digne des enfants. Le vide, le néant yankee par excellence. Des cris, des hurlements de gamins ou d'adultes pour jouer à se faire peur : Plum-Plum le gorille et Chita la guenon dans leur registre familial. La déchéance d'un peuple qui n'a plus rien à vivre. Un encéphalogramme culturel désespérément plat. La civilisation zéro.

Les Français semblent ne plus exister que pour faire la fête et consommer. La fête pour la fête, la fête pour se gaver, pour se goinfrer. Il n'y a plus que cela qui compte... qui les fait bouger, qui les fait vibrer. Tout est occasion de glandouille arrosée. Du festif, du ludique, des paillettes, du clinquant, des lucioles dans les yeux ; bref, la vie champagne à tous les étages, et que ça pétille ! Que le monde s'écroule autour d'eux, c'est bien le cadet de leurs soucis.

On va faire la fête, ne cesse-t-on d'entendre dans la bouche des jeunes gens, filles et garçons, relavures de fausses couches précocement séniles, tous égaux dans leur balourdise juvénile. Leur vision idéale de la vie : devenir fonctionnaire syndiqué et faire la fête. La grosse festaille bien arrosée d'alcool, surtout d'alcool, de pisse, de dégueulis, la super boum où l'on fait beaucoup de bruit, un raffut d'enfer à crever les tympanes, pour se prouver à soi-même qu'on existe, pour couvrir l'écho de son insondable vacuité mentale. Le rabougrissement fœtal. Le summum de la civilisation socialiste vue par Jack le Coruscant, le ministre festif halluciné qui a inventé la fête subventionnée à 100 % par l'État (dont la Fête de la Musique) ; avec en plus, et par le même, les fameux *Zénith*, toujours payés rubis sur l'ongle par le contribuable, établissements se conjuguant avec les Maisons de la Culture inventées par le cocaïnomane Malraux, toujours avec l'argent de l'État, cadeau du régime gaulliste à la subversion gauchiste, pour achever d'abrutir les jeunes, cette fois pour de bon... les atteindre dans la masse, en profondeur, jusqu'au trognon...

« Faire la fête », cette expression totémique revient comme un leitmotiv, comme l'ultime manifestation de leur conscience d'être, symptôme pitoyable du vide existentiel chez l'*homo festivus* (pour reprendre l'expression de Philippe Muray). On va faire une « putain de fête », une « bringue je te dis pas », une « méga teuf à chi.. »... S'il fallait faire l'énumération de toutes les occasions qu'ils ont de faire les joyeux ou tristes fêtards tout

au long d'une année, la page n'y suffirait pas. Après on se fera un *fix* pour prendre son *trip*, histoire de se *crasher* dans un *rush* d'enfer. Aujourd'hui, ils en sont au crack, à la métamphétamine, au fentanyl et autres addictifs toxicomaniaques autodestructeurs : pas de limites, toujours plus haut, plus fort dans la gradation des effets hallucinogènes. Voilà comment on fabrique les larves citoyennes, comment on façonne les futurs bourrins de la République.

Pour oublier qu'ils ne sont plus que des tubes digestifs, des amas de tripes limitées à leurs fonctions animales et animées d'automatismes dégénératifs, les humains désormais s'amuse et font la fête. Du pain et des jeux avec la sécurité de l'emploi et la retraite en plus. 2000 ans de civilisation chrétienne pour aboutir au néant. Il ne reste plus qu'à ceux qui ont encore un cerveau et une âme au-dessus des viscères, à espérer qu'une bombe atomique explose vite et soit assez puissante pour désintégrer la planète Bleue. Une fiesta mahousse !

396

On est tous des frères mon Frère. Tous unis par le même amour entre frères humains. Tu trouveras toujours quelqu'un pour soulager ta souffrance, frère bien aimé. Il n'y a d'ailleurs que de bonnes âmes charitables et secourables, désintéressées, prêtes à se sacrifier pour toi qui es l'Autre, l'Autrui, le vénéré. Ils se dévouent, se démentent, ne pensent qu'à ton bonheur, ne désirent que ton bien. Regarde comme ils se bousculent au portillon de la charité, de la fraternité universelle, pour te venir en aide, te tendre la main, t'arracher à ta misère... Tous, ils n'ont que ton bonheur en tête, le bonheur de leurs frères humains. Ils se consomment, se liquéfient d'amour pour Toi, mon Frère, de pitié pour ta détresse. Ils ne savent plus où déverser leur trop plein de générosité et se noient dedans.

Ainsi, si un médecin est médecin, ce n'est pas pour soigner son standing, c'est pour l'amour d'Autrui ; si un avocat est avocat, ce n'est pas pour défendre des causes indéfendables,

c'est juste pour l'amour d'Autrui, Frère aimé ; si un journaliste est journaliste, ce n'est pas pour enfumer et ensuquer le lecteur, c'est pour l'amour d'Autrui ; si un écrivain écrit, ce n'est pas pour voyager autour de son nombril (un euphémisme pour ne pas désigner autre chose), c'est pour l'amour d'Autrui ; si un savant sait, ce n'est pas pour plonger l'humanité dans l'Apocalypse, c'est pour l'amour d'Autrui ; si un intellectuel est intelligent, ce n'est pas pour faire croire qu'il déteste le travail manuel, c'est pour l'amour d'Autrui ; si un artiste fait le saltimbanque, ce n'est pas pour admirer sa bobine dans les pages magazines, c'est pour l'amour d'Autrui ; si un enseignant enseigne, ce n'est pas pour lobotomiser les ados, c'est pour l'amour d'Autrui ; si un syndicaliste se syndicalise ce n'est pas pour pourrir la vie du citoyen, c'est pour l'amour d'Autrui ; si un ministre est ministre, ce n'est pas pour s'en mettre plein les poches, c'est pour l'amour d'Autrui ; si un fonctionnaire fonctionne, ce n'est pas pour chercher la bonne planque dans les innombrables sinécures de l'Administration et de l'État-providence, c'est pour l'amour d'Autrui ; si un élu est élu, ce n'est pas pour occuper un fromage républicain, c'est pour l'amour d'Autrui ; si les associations subventionnées se sucent, pardon, se subventionnent, ce n'est pas pour s'engraisser sur le dos du contribuable, c'est pour l'amour d'Autrui ; si un banquier est banquier, ce n'est pas parce que votre argent l'intéresse franchement (1), c'est pour l'amour d'Autrui ; si on paye des impôts, ce n'est pas pour se faire racketter par l'État républicain, c'est pour l'amour d'Autrui ; s'il y a des assistantes sociales, des éducateurs sociaux, des éducateurs spécialisés, des médiateurs de solidarité, des agents d'ambiance, des agitateurs d'atmosphère, ce n'est pas pour assister des fainéants congénitaux qui se cherchent des excuses humanitaires, sociales, culturelles pour vivre au crochet de leurs compatriotes, c'est pour l'amour d'Autrui ; s'il y a des sociétés de bienfaisance, des organisations caritatives, des associations charitables, ce n'est

pas pour vous sucer le sang et les os, c'est pour l'amour d'Autrui ; s'il y a des socialistes et des communistes, ce n'est pas pour flanquer une pagaille monstre dans le pays et le couler, c'est pour l'amour d'Autrui ; s'il y a des flics, ce n'est pas pour t'administrer un coup de matraque sur la coloquinte quand tu es pris la main dans le sac de ton prochain, Frère bien aimé, c'est pour te considérer avec des yeux humides pleins d'affection et de reconnaissance ; s'il y a des militaires, ce n'est pas pour défendre leur pays mais pour organiser des randos humanitaires ; et s'il y a des organisations humanitaires, des organisations antiracistes, des francs-maçons, des barbouzes, des ONG, des tas de machins sans frontières, ce n'est pas pour servir de couverture à des activités douteuses ou à des manigances du même calibre ; non, c'est pour toi mon Frère, toi l'Autre, le Différent, le Prochain, le Dieu des droits de l'homme...

Tous se retiennent de partager avec toi le salaire qu'ils gagnent au nom de l'amour compassionnel et même compulsif qu'ils portent à ta Gloire terrestre. On sent qu'il en faudrait peu, et qu'ils se font violence pour ne pas faire don de leur personne à ta Personne.

Ah ! j'oubliais... Il y a les curés et les religieux aussi ; ceux qui avaient justement pour vocation — comme leur nom l'indique — de faire ce que font les ceusses énumérés ci-dessus, c'est-à-dire, au nom de l'Amour de Dieu, se rendre disponibles pour le bien d'autrui ; et cela, bénévolement, en application du triple vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, s'interdisant de prendre femme (ou homme), de fonder un foyer, de posséder des biens matériels en propre. Très mauvais exemple. Heureusement, cette engeance est en voie de disparition, et on n'en parle plus que comme d'une époque révolue depuis que la modernité a donné du sens à notre exaltante civilisation de progrès social et humain.

1. Allusion à un fameux slogan publicitaire de la BNP des années 1970, qui fit grincer des dents : *Pour parler franchement, votre argent nous intéresse.*

397

On ne compte plus les organisations ou associations nationales, internationales, supranationales, humanitaires, culturelles, sociales et autres, dites « sans frontières » ou intitulées du « monde » (les machins « sans frontières » ça marche à plein tube en ce moment), qui se penchent sur le sort de tous les démunis de la Terre et autres opprimés de la planète. Ils se promènent sous toutes les latitudes, apportant le réconfort de la bonne parole et les bienfaits de la civilisation. En voilà qui font mentir l'adage du Christ : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Eux, ils préfèrent leur lointain. L'avantage avec celui-ci, on l'oublie vite, et il est moins compromettant que le prochain qui vous pèse sur les bretelles et s'accroche à vous comme la bernique à son rocher. J'ai toujours été étonné par ces gens capables de vous décrire par le menu détail la vie des Balalas du Papouland et décider ce qui est bon pour eux, tandis qu'à l'opposé, ils se fichent complètement de leur pays et ne connaissent même pas le quartier où ils habitent.

398

Peu sorti de France (oui, je sais, cela fait *très* plouc), je me souviens cependant d'avoir été invité à voyager dans une de ces îles enchanteresses plantées de cocotiers, entourées de sable blanc et baignées de flots céruléens. Le rêve de Robinson en puissance dans chacun de nous. Ma destination se situait dans la mer des Caraïbes, aux Bahamas, chapelet d'îlots édéniques affleurant la surface des eaux. Dès mon arrivée à Nassau, je constatais que les jeunes blacks du cru n'avaient qu'une idée en tête : prendre la tangente, quitter leur île natale, se carapater vers des horizons nouveaux et attractifs. Déjà, ce contact négatif relativise d'emblée le paradis terrestre vu sur carte postale et le mythe de Robinson. Les premiers jours sont agréables ; puis on commence à trouver le temps long. On regrette déjà les collines verdoyantes de son Périgord ou de sa Lorraine lointaine. L'oisiveté aidant, le paradis prend des allures monotones de

déjà vu ; au bout de quelques jours, ses couleurs enluminées de soleil tendent à virer dans les tons délavés des vieux chromos de jadis. On se lasse. L'ennui gagne. On bâille. C'est le moment de rentrer chez soi et de souhaiter qu'on n'ait pas à s'échouer sur une île déserte. Comme quoi il n'y a de paradis que celui qu'on édifie sous ses pieds en cultivant ses racines.

399

Les Américains ont une symbolique mnémotechnique très significative pour résumer à leur façon certains aspects infantiles et névrotiques de leur mode de vie superficiel très californien, en quelque sorte le vernis de *l'américan way of life* : *Sea, Sex, Sun...* Comme nous sommes tout à fait capables de les imiter dans de nombreux domaines, et même de faire mieux qu'eux dans le genre débile, il ne faut surtout pas craindre de les égaler, voire de les battre sur leur propre terrain ; nous aussi nous pouvons nous glorifier d'avoir nos codes sémiologiques qui résument un certain art de vivre à la française : *Bouffe, Baise, Bronze...* Ces trois *Be (bi)* expriment la quintessence de la civilisation républicaine dans toute sa plénitude, dans laquelle se reconnaissent 98 % de nos compatriotes... Les 2 % restant c'est la part réservée à l'improbabilité, et à l'espérance que Dieu n'a pas pourri-gâté 100 % de ses créatures.

400

Communistes et socialistes n'ont cessé de combattre ce qu'ils appellent la « bourgeoisie » après avoir fait tomber la noblesse, pour prendre sa place, ses pompes, ses œuvres, et au final se montrer plus vicelards que le bon gros et authentique bourgeois conservateur d'antan. Ce n'était point la peine de faire tant de révolutions, ni de commettre tant de crimes au nom de la justice sociale, de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Il leur suffisait d'être ce qu'ils sont réellement : des bourgeois libertaires, tout simplement. Mais il est vrai qu'il est plus facile d'avancer masqué sous les oripeaux de la phraséologie égalitariste pour tromper son monde, que d'assumer ses vices cachés.

401

Là où Dieu pose le doigt, là est notre destin.

402

Si la malhonnêteté et l'irresponsabilité venaient à disparaître de ce monde, la planète Terre serait le Paradis perdu retrouvé.

403

La République est l'expression de l'irresponsabilité moyenne des peuples fondée sur leur désir spontané de profiter le plus possible des avantages que procure la collectivité, tout en contribuant le moins possible à ses nécessités.

404

Savez-vous ce qui fait la différence entre un intellectuel de droite et un intellectuel de gauche ? L'intellectuel de droite remonte toujours des conséquences aux principes ou des effets aux causes pour analyser un problème ; même s'il se trompe, sa démarche paraît logique. Un intellectuel de gauche se contente de délayer sur les effets et les conséquences sans jamais remonter aux causes ni les traiter. Il est facile de comprendre pourquoi. S'il remontait aux causes, il serait obligé de constater qu'il est lui-même la cause du mal dont il dénonce les effets. En toute bonne logique, pour supprimer le mal il devrait se supprimer lui-même, c'est-à-dire s'interdire de débiter à la chaîne des âneries sentencieuses. On peut toujours y croire.

405

Un manuel est celui qui travaille de ses mains.

Un intellectuel est celui qui travaille du chapeau.

406

Le comble de l'aventure humaine sur Terre, l'horizon indépassable du progrès, l'aboutissement de toute civilisation, est d'arriver à faire que plus rien n'ait de sens et qu'il n'y ait plus de sens dans rien.

407

Je ne crois en rien parce que tout est croyable et même incroyable. Et c'est parce que Dieu est la chose la plus incroyable qui vient à l'esprit qu'il faut croire en lui.

408

La liberté entre les mains d'un irresponsable, c'est l'arme du crime.

409

La liberté, c'est de choisir entre le Bien et le Mal ; la responsabilité, c'est de choisir le Bien contre le Mal.

410

La devise du libéralisme est : laisser faire, laisser passer ; la devise du socialisme est : ne pas s'en faire et toucher ; la devise du communisme est : tous au Goulag !

411

Tout individu qui gagne plus que le SMIC et se prétend socialiste, est un menteur.

412

Si les fœtus avaient le droit de vote, le seul fait de prononcer le mot « avortement » remplirait d'effroi les vieilles barbes républicaines qui font de l'IVG le summum avant-gardiste du progrès social et humain, et du combat pour l'émancipation de la femme.

413

Si les partisans de l'avortement étaient conséquents avec eux-mêmes, ils devraient se suicider. Le seul fait d'exister prouve qu'ils sont en contradiction avec leurs idées. Ils constituent une anomalie dans l'ordre de la nature et sont une insulte à leur pauvre maman.

414

Chaque fois qu'un nouveau-né arrive au monde, le monde est à refaire. Fatigant.

415

Chaque fois que j'entends parler « droits de l'homme », je ré-ponds devoirs de l'homme. Nous ne nous comprendrons jamais.

416

Le devoir engage, les droits dégagent ; ils dégagent surtout ceux qui ont horreur de prendre des responsabilités dans la vie, mais ne rechignent pas à s'en octroyer les avantages.

417

Je n'entends parler que de progrès humain et de justice sociale. J'ai beau regarder au-delà de moi-même, je ne vois que des gens qui cherchent à se placer.

418

Autres temps autres mœurs. Aujourd'hui, un homme honnête passe pour intégriste (forcément, il est intègre) ; tandis qu'un politicien corrompu passe pour un esprit ouvert et tolérant (forcément, il est ouvert et tolérant d'abord avec lui-même).

419

Tout le drame de nos sociétés modernes vient de ce qu'elles sont devenues des sociétés d'héritiers. Les pionniers conquièrent, découvrent, imaginent, construisent, bâtissent ; les successeurs gèrent, valorisent, préservent, transmettent ; les héritiers ruinent, dispersent, détruisent, dilapident, gaspillent ; les ayants droit achèvent.

420

La véritable autorité n'est pas celle qu'on exerce sur autrui ; c'est d'abord celle qu'on exerce sur soi.

421

Ne confondons pas avoir de l'autorité et être autoritaire. Ceux qui croient avoir de l'autorité en ayant des pratiques autoritaires prouvent qu'ils n'ont aucune autorité ; ils ne font qu'humilier les personnes et dégrader leur environnement humain ; ils se rendent impossibles à vivre.

422

Toute femme est jolie dont le cœur est joli.

423

La femme est à l'humanité ce que les fleurs sont au monde de la nature ; faites pour être fécondées, elles perpétuent la Création et enchantent sa beauté. C'est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à la féminité et au renouveau perpétuel de la vie. Sans doute Dieu l'a-t-il voulu ainsi. Vous aurez beau dire, je n'arriverai jamais à me faire à l'idée que la femme soit l'égale de l'homme.

424

La femme ne sait pas ce qu'elle veut, disais-je non sans quelque subtile ironie empreinte d'un soupçon d'humeur perfide ? Mais si elle le sait ce qu'elle veut, puisque ce que femme veut, Dieu le veut. Comme nous ne pouvons aller contre la volonté du Tout-Puissant, ni ne pas vouloir ce qu'il veut, nous ne pouvons que vouloir ce que veut la femme. Et c'est ainsi, mesdames, que l'homme, humblement prosterné à vos pieds, s'est toujours fait le zélé exécuteur de vos désirs, parce que vos désirs sont des ordres, et que les desseins du Juste sont des commandements. Mais quand le diable se met de la partie et qu'il brouille les pistes (d'où son nom), alors je ne sais plus...

425

Pire que bête et méchant, il y a bête et gentil. Le terrorisme des mous, des pleutres, des veules, des lâches, qui, par simple panique de la vie, acceptent les yeux fermés voire cautionnent les monstruosité sociales ou politiques les plus dégradantes, commises au nom d'une pseudo justice sociale qui n'est qu'une forme de l'abaissement totalitaire. Ils sont tout le contraire de la véritable humanité mais ils sont gentils, alors tout va bien.

426

On confond souvent l'individualisme avec l'égoïsme pour s'en offusquer. Que dire du collectivisme qui nie l'individu et n'aime personne ?

427

Mieux vaut être égoïste en pensant aux autres qu'altruiste en pensant à soi.

428

Toute liberté a sa contrepartie. À certains la liberté, à d'autres la contrepartie.

429

On rappelle parfois cette pensée fortement évocatrice de Saint-Exupéry : « *Celui qui s'assure un poste de sacristain ou de chaisière dans la cathédrale bâtie est déjà vaincu. Mais quiconque porte dans son cœur une cathédrale à bâtir est déjà vainqueur.* »

Quand j'observe le monde autour de moi, que je le vois peuplé de sacristains et de chaisières n'ayant pour culte religieux que de satisfaire au rituel de la société de consommation, et pour église l'hypermarché du coin (1) ; quand je vois les créatures de Dieu réduites à l'état végétatif de masses lipidiques déambulatoires dont tout l'horizon mental se borne à la gestion de leur tractus gastro-intestinal, et dont toute la densité spirituelle se limite au prêt-à-penser médiatique ; quand je n'imagine plus qu'une humanité de mandibules en action qui rongent la planète, de sphincters qui s'ouvrent et se ferment mécaniquement comme des goules repues ; je me demande parfois, gagné par le découragement et comme abandonné par cette fille de lumière qu'est la fée Espérance, si l'humanité n'est pas définitivement vaincue, et s'il est encore utile de porter en son cœur une cathédrale à bâtir...

1. Consommer : même étymologie que « consumer » signifiant au sens littéral : détruire. En somme, la société de consommation est une société de destruction et d'autodestruction, une société de ravageurs nuisibles sous l'influence cosmique du désordre entropique.

430

Ma Religion est le patriotisme.

Mon Église est la France.

Mon Credo est la fidélité à sa mémoire.

Ne me demandez pas d'être plus vertueux.